

CINQ MOIS
AU CAIRE

ET DANS LA BASSE ÉGYPTÉ

PAR

GABRIEL CHARMES

DEUXIÈME ÉDITION

Bibliothèque Maison de l'Orient



145369

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—
1880

Tous droits réservés

A M. JULES BAPST

Directeur du *Journal des Débats*.

C'est vous, mon cher Directeur, qui m'avez donné le conseil et inspiré le désir d'aller en Égypte ; ce sont vos récits qui m'ont engagé à entreprendre ce charmant voyage. Il est donc juste de vous dédier le livre où j'ai tâché de peindre à mon tour ce que j'ai vu, et d'exprimer ce que j'ai senti au Caire et dans la Basse-Égypte, les seules parties de ce beau pays que je connaisse jusqu'ici. Vous y trouverez, je l'espère, vos propres impressions et vos souvenirs, et, s'ils ne vous paraissent pas trop affaiblis, je croirai avoir réussi à faire ce que je voulais faire : ce sera pour moi le plus précieux des succès. Dans tous les cas, je suis heureux de vous offrir ce faible témoignage

de reconnaissance et d'affection. Après avoir inspiré mon livre, vous en avez publié, dans le JOURNAL DES DÉBATS, la plupart des chapitres. Il est donc à vous de plein droit. En le mettant sous votre patronage ce n'est pas un don que je vous fais, c'est une restitution que j'accomplis.

GABRIEL CHARMES.

Le Caire 1880.

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A ALEXANDRIE

Pour qui n'est point sujet au mal de mer, la traversée de Marseille à Alexandrie est une véritable partie de plaisir. Elle dure six jours à peine, et se divise très nettement en deux périodes. Les trois premiers jours sont charmants : le bateau longe les côtes de la France et de l'Italie, traverse le détroit de Messine, et reste longtemps en vue des côtes de la Calabre, dont les formes variées et les belles couleurs laissent dans l'esprit la plus agréable impression ; le soir du troisième jour, l'Etna se perd à l'horizon dans une lumière dorée, et durant les trois derniers jours de la traversée on se trouve en pleine mer : tout au plus aperçoit-on, lorsque le temps est très pur, la silhouette vaporeuse de Candie, semblable à un gros nuage sombre perdu entre le bleu du ciel et le bleu des

flots. On arrive en Egypte presque sans apercevoir la terre, tant le sol de cette admirable contrée est peu élevé au-dessus du niveau de la mer.

Mais, pour jouir des agréments de la traversée, il ne faut pas avoir le mal de mer : or, presque tous les récits de voyages en Egypte que j'avais lus avant mon départ, depuis le *Nil*, de M. Maxime Du Camp, jusqu'au *Fellah*, de M. About, débutaient invariablement par la description plus ou moins originale des souffrances de passagers qui ne pouvaient résister au mouvement des flots, au terrible roulis, au tangage plus terrible encore. Je ne saurais suivre cet usage littéraire qu'en racontant ce que j'ai vu, à défaut de ce que j'ai ressenti. Lorsqu'on quitte Marseille, le pont du bateau est couvert d'une foule considérable : parents, amis, simples connaissances viennent serrer une dernière fois la main aux voyageurs prêts à partir ; on croirait qu'on va faire voyage avec une multitude de compagnons de route émus, alertes et affairés. Mais à peine le bateau se met-il en branle, que le vide se fait comme par enchantement ; il ne reste plus autour de vous qu'un petit nombre de personnes qui attachent une dernière fois leurs regards involontairement attendris sur le rivage de la patrie ; peu à peu ces personnes elles-mêmes semblent éprouver une certaine agitation, qui n'a rien de commun avec une émotion morale ; leur visage pâlit, mais ce n'est pas de tristesse ;

leurs traits s'allongent, mais ce n'est pas de regret; dès qu'on a dépassé le port de la Joliette, on les voit descendre une à une pour se retirer dans les cabines; bientôt on reste seul, ou presque seul, sur le pont, à contempler le tableau de Marseille assise au bord de la Méditerranée, au pied d'une chaîne de collines d'un aspect déjà tout oriental.

Il est fâcheux qu'un pareil tableau soit admiré par un si petit nombre de spectateurs; car cette grande ville de Marseille, dominée par Notre-Dame-de-la-Garde, dont la Vierge dorée brille dans l'espace comme une sorte de phare, resserrée entre les deux forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, débordant l'anse de la Réserve et se prolongeant jusqu'au promontoire de Pharo, est cent fois plus belle à contempler de la pleine mer que des points les mieux choisis de la côte. On salue en passant le faubourg des Catalans et le château d'If, que le roman a illustrés tout autant qu'aurait pu le faire l'histoire; on double l'île de Mairé, dont les rochers déchiquetés, recouverts de l'écume blanche des vagues, offrent un aspect triste et sauvage; puis on s'élance en pleine Méditerranée, en suivant de loin la merveilleuse côte de la Provence, dont les plis et les replis, les collines bleuâtres, les sommets abrupts, les pentes rougies par le soleil, les anses gracieuses, les caps élégants, découpent et ferment longtemps l'horizon. Rien n'est plus beau que cette côte de la Provence et celle qui la suit jusqu'à Nice, Vintimille et Gênes. Sauf

au golfe de Naples, il ne faut pas s'attendre à trouver avant Alexandrie de plus charmants effets de couleurs et de plus délicates combinaisons de lignes.

Bientôt le soir tombe, l'heure du dîner arrive. C'est là surtout qu'on peut reconnaître et mesurer les effets du mal de mer. Au son de la cloche, la table se garnit d'un nombre respectable de passagers ; mais aussitôt les verres s'agitent, les lustres se balancent au plafond, la ligne horizontale de la mer monte et descend à travers les sabords, l'air paraît lourd, toutes les têtes prennent une expression indéfinissable, et, lorsqu'on relève les yeux autour de soi, on s'aperçoit tout à coup que les bancs se sont vidés, que le capitaine, le médecin et quelques vieux habitués de la mer ont seuls résisté à cette première attaque, où les cœurs délicats ont défailli. Le pont se remplit de nouveau de personnes étendues sur des chaises longues et cherchant à lutter contre l'indisposition qui les tourmente. Le grand air est le meilleur des remèdes ; mais il faut encore avoir le courage de supporter le grand air ! La plupart des passagers s'enferment dans leurs cabines d'où ils ne bougent plus. En arrivant à Alexandrie, on est tout surpris de rencontrer une foule de visages inconnus et décomposés, qui semblent surgir de dessous l'eau. Il y avait donc autant de monde que cela dans le bateau ? On ne s'en serait jamais douté.

Le matin du second jour, c'est en face de la

Corse qu'on se réveille. Lorsque je m'y suis trouvé, au mois de décembre dernier, les montagnes de l'île étaient couvertes de neige que rougissaient d'une teinte pâle et pudique les premiers rayons d'un soleil d'hiver. La Corse est charmante sous cette draperie blanche, qui va se perdre dans de légers nuages également blancs, en faisant saillir les pentes sombres de la côte, qui lui servent en quelque sorte de frange. Arrivé à la hauteur du cap Corse, une magnifique baleine, projetant devant elle deux jets d'eau effilés et soulevant au-dessus des vagues son long corps noirâtre, suivit quelque temps le bateau. Il paraît qu'elle est fort connue des matelots, car elle vit depuis bien des années dans les mêmes parages, où beaucoup de voyageurs la rencontrent comme moi. Peut-être y a-t-elle été placée à dessein, en manière de réclame, par la Compagnie des Messageries maritimes. J'étais tout fier d'avoir vu une baleine dans la Méditerranée, à une si petite distance de la France; mais puisque tout le monde peut l'y voir!... Après la Corse, on passe à côté de l'île d'Elbe et du rocher nu de Monte-Cristo. Ici l'histoire et le roman se regardent. Lequel des deux est le plus fabuleux? La fortune du héros de Monte-Cristo, commencée sur la roche stérile qui s'élève isolée du milieu des flots de la Méditerranée n'est pas plus étrange, plus féérique, plus remplie de péripéties prodigieuses que celle de l'homme extraordinaire dont la destinée, qui faillit s'achever à l'île d'Elbe, alla s'é-

teindre à l'autre extrémité de l'Afrique, dans la direction même où son petit-neveu, le dernier héritier de sa gloire et des chances fatales attachées à son nom, vient de succomber à son tour sous la flèche inconsciente d'un sauvage!

Le matin du troisième jour se lève aux abords du golfe de Naples. On entrevoit de loin une masse énorme et indistincte; en se rapprochant, on reconnaît Ischia, dont les côtes tombent presque perpendiculairement dans la mer. Si beau que soit le golfe de Naples, vu de Naples même, je ne sais s'il ne paraît pas plus admirable encore lorsqu'on le découvre ainsi peu à peu en suivant une à une ces belles îles d'Ischia, de Nisida, de Procida, si souvent chantées par les poètes. Les rares passagers qui restent encore sur le pont plaignent vivement leurs compagnons de route enfermés dans les cabines, lesquels ne songent pas un instant, en présence de ce magnifique tableau, à murmurer entre leurs lèvres décolorées :

Combien de fois près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !

Et pourtant, dès qu'on arrive en face de cette chaîne brillante d'îles poétiques, la mer semble changer de couleur; tandis que les collines de l'horizon, que le Pausilippe, qu'à l'autre extrémité

du golfe de Naples, le Vésuve revêtent des nuances d'un bleu éclatant, la Méditerranée s'étend au loin comme une immense nappe d'un vert émeraude parsemée des taches blanches que répandent dans toutes les directions les voiles des pêcheurs ! L'entrée dans le port se fait au milieu du bruit assourdissant d'une multitude de petites embarcations, qui viennent s'attacher aux flancs du bateau. Ce sont des marchands, des musiciens, des acrobates, et jusqu'à des plongeurs, qui s'enfoncent au fond de la mer, — en plein mois de décembre ! — pour y chercher les sous qu'on leur jette. On séjourne cinq ou six heures à Naples; il est donc possible de descendre à terre et de parcourir rapidement la ville. Les plus hardis vont jusqu'à Pompéï, dont ils reviennent essoufflés. Les plus sages se contentent de monter au monastère de San-Martino, afin de contempler quelques instants le panorama du golfe dont on vient d'admirer les principaux détails. L'ascension n'est pas longue, quoique la route suive une pente d'une roideur extraordinaire. Cette route est bordée des deux côtés de genêts en fleurs et d'arbustes verdoyants. Je ne décrirai pas, après mille autres, le délicieux spectacle qui s'offre aux regards lorsqu'on est arrivé à San-Martino et qu'on se promène sur les remparts du monastère. Qui donc peut l'avoir admiré, ne fut-ce qu'une fois, ne fut-ce que quelques minutes, mais en laissant aller son âme aux impressions douces et profondes qu'il inspire, aux sentiments invincibles qu'il fait naître

ou qu'il développe, sans en conserver un ineffaçable souvenir ?

Quand je suis reparti de Naples, la nuit était venue, et, pour la première fois depuis mon départ de Marseille, le ciel était sans nuages. Le Vésuve cependant restait enveloppé d'une sorte de brouillard, qui le rendait aux trois quarts invisible ; le sommet seul était découvert, et la lave qui en sortait formait comme un immense ruban de braise déroulé au milieu des étoiles. Cette sorte de voie lactée, d'un rouge étincelant, produisait un effet difficile à décrire. La vue de Naples la nuit, en pleine mer, est d'ailleurs singulièrement belle : la ville et tous les villages qui s'étendent le long du golfe, depuis Castellamare jusqu'au Pausilippe, étant remplis de lumières, on dirait à distance un immense fer à cheval de feu. Placez au-dessus de ce demi-cercle lumineux un ciel semé d'étoiles et rayé par la longue traînée sanglante du Vésuve ; écoutez le bruissement des vagues, qui viennent se briser contre les parois du bateau ; plongez-vous par la pensée dans cet immense mystère de la nuit, des vents et des flots ; et vous aurez l'idée d'une de ces scènes sublimes de la nature, dont le charme s'impose aux imaginations les plus rebelles et remue les cœurs les plus froids !

Quinze heures environ après avoir quitté le golfe de Naples, on arrive au détroit de Messine. Ce détroit est si resserré qu'on en distingue parfaitement les deux rives, la rive italienne et la rive

sicilienne; les maisons, les jardins, les arbres, les personnes même y apparaissent dans leurs véritables proportions. La côte d'Italie est la plus basse et la moins mouvementée des deux; elle se compose de rangées de collines nues qu'interrompent de distance en distance des torrents, ou plutôt des lits de torrents, de la plus grande dimension, mais qui ne sont remplis que les jours d'orage ou à la fonte des neiges. On distingue très nettement le chemin de fer de Reggio, jolie petite ville située presque en face de Messine. La côte de la Sicile, beaucoup plus élevée, beaucoup plus tourmentée que la première, est formée de montagnes taillées dans tous les sens par des cascades et des torrents, et couverte de bois d'une verdure intense. L'Etna la domine tout entière, et sa croupe imposante et gracieuse, avec ses neiges plus ou moins immortelles, est d'un aspect réellement superbe. Au sommet du volcan, le cratère, qui fume à peine, ressemble à une couronne noire posée sur un immense manteau blanc. La traversée du détroit de Messine dure deux heures, deux heures pendant lesquelles on ne se lasse pas d'admirer. C'est tout au plus si l'on remarque en passant Charibde et Scylla, si fort redoutés des anciens! Ce souvenir de terreurs classiques ne dissipe point la douceur tranquille que la vue d'un aussi charmant détroit suscite infailliblement. Quand on l'a quitté, on aperçoit longtemps encore les côtes bleues de la Calabre noyées dans la plus pure des lumières; enfin l'Etna lui-même s'abaisse à l'ho-

rizon, et l'on tombe dans le paysage monotone, étroit, j'allais dire mesquin de la pleine mer. On ne le quitte plus jusqu'à Alexandrie. Quoi qu'en aient prétendu certains voyageurs, la pleine mer est fastidieuse et fatigante; elle ne donne pas l'idée de la grandeur, au contraire : l'horizon y semble bien plus rapproché du spectateur que lorsque la terre et surtout les montagnes aident l'œil à mesurer la distance. Les trois derniers jours de la traversée seraient donc assez tristes sans les levers et les couchers de soleil. Mais, à mesure qu'on se rapproche de l'Orient, la lumière du levant et du couchant prend des tons d'une merveilleuse chaleur; le ciel devient vert foncé, comme dans les tableaux de certains peintres orientalistes, et des nuages rouge-sang le parsèment de longues lignes, que les rayons du soleil traversent de flèches dorées.

Après avoir suffisamment contemplé la nature durant les trois premiers jours du voyage, les trois derniers peuvent servir à faire connaissance avec ses compagnons de route. Tous ceux qui ne sont pas voués au mal de mer à perpétuité sont sur pied; les premières atteintes du mal une fois passées, ils se sont remis, et l'on cause. Quelques-uns ont longtemps habité l'Égypte; leurs récits vous donnent un avant-goût du pays que vous allez voir. Préoccupé, par métier, de la question politique, j'ai consulté plusieurs passagers français établis depuis longtemps au Caire ou à Alexandrie sur les réformes que la France et l'Angleterre en-

treprenaient, au mois de décembre 1878, dans la vice-royauté d'Ismail Pacha. Tous ou presque tous, je dois le dire, m'affirmaient avec une inébranlable conviction qu'aucun progrès ne serait possible si le khédive restait sur son trône. Je les trouvais bien violents; j'accusais en eux la légèreté française : j'ai dû avouer plus tard qu'ils avaient raison. La présence d'un fils d'Ismail Pacha, le prince Hassan, généralissime des armées égyptiennes, que nous avons pris à bord en quittant Naples, ne gênait en rien ces conversations. Comme tous les Orientaux, le prince Hassan était très liant ; on le voyait sans cesse causer avec les matelots et les passagers de troisième classe. Sa suite était peu nombreuse; elle comprenait deux ou trois personnes, parmi lesquelles un jeune pacha qui semblait être le type accompli du gentleman européen : nature fine, nerveuse, intelligente, on l'aurait pris, et je le prenais pour un des produits les plus raffinés de notre civilisation. Grattez le Turc européenisé, vous retrouverez l'Oriental avec tous ses caractères ! Ce pacha avait été un des instruments les plus dociles du khédive; c'est même lui qui avait servi de geôlier à ce malheureux ministre des finances, Ismail Sadyk, qui, comme on le sait, n'est jamais sorti de prison ! Je n'ai appris cela qu'en arrivant à Alexandrie. J'avais donc eu sans m'en douter, sur le bateau même, non-seulement un échantillon du ciel, mais un échantillon des hommes de l'Orient : tant il est vrai

qu'une traversée un peu longue prépare toujours à la connaissance des pays que l'on va visiter !

L'entrée du port d'Alexandrie est singulièrement difficile : aucun Français n'a le droit de l'ignorer, puisque c'est ce qui a provoqué le désastre d'Aboukir. Une tempête violente soufflait en pleine mer lorsque nous avons aperçu au loin, comme une aiguille presque imperceptible dressée à l'horizon, le phare d'Alexandrie. Ce n'était pas tout que d'entrevoir le phare ; par une mer aussi furieuse pourrions-nous entrer dans le port. La question était fort douteuse, et, sans le prince Hassan, elle aurait certainement été résolue par la négative. Mais que ne fait-on pas, en Orient surtout, pour épargner à un prince quelques heures désagréables ? Nous craignons de n'avoir aucun pilote ; nous en eûmes deux, plus un grand bateau remorqueur. C'est avec cette escorte que nous sommes entrés dans le grand bassin d'Alexandrie.

Il faut être tout près de ce bassin pour distinguer la côte qui s'élève à peine, je l'ai dit, au-dessus de la mer. Cette côte, d'ailleurs, n'a rien de remarquable : à droite, s'étend une série de monticules de sable couverts de moulins à vent, puis une immense construction qui a servi de palais à Saïd Pacha. Alexandrie occupe le centre de la ligne de flottaison. A gauche, Ramlé, petite station de plaisance où les Alexandrins vont prendre des bains de mer et se réfugient en été

pour éviter la chaleur accablante de la ville, étale ses murs blancs ou grillés par le soleil. Ce qui frappe dans ce spectacle peu remarquable en lui-même, c'est la tonalité nouvelle du ciel, de la terre, des arbres et des maisons. A la vue de ces vieilles murailles cuites et recuites par la chaleur, dont les teintes rouges rappellent les tableaux de Marilhat, on reconnaît l'Orient. L'entrée du grand bassin est imposante : elle l'était particulièrement le jour de mon arrivée. Tous les forts qui couvrent la plage tiraient des coups de canon. Les vaisseaux étaient pavoisés; les matelots hissés sur les vergues faisaient entendre des hourras enthousiastes; les musiques militaires lançaient au loin quelques notes qui se perdaient dans le tumulte général; une centaine de petites barques, remplies d'Arabes vêtus de costumes multicolores, suivaient le bateau en nous acclamant. Il n'aurait tenu qu'à moi de me persuader que tout ce cérémonial était en mon honneur! Il paraît si étrange à un Français habitué à la vie casanière de Paris de se trouver tout à coup transporté en plein Orient, qu'il lui serait facile d'admettre que l'Orient se mît un peu en frais pour le recevoir. Mais, hélas! si cette petite vanité avait pénétré dans mon âme, elle n'y aurait pas séjourné longtemps. A peine étions-nous arrêtés, qu'un bataillon égyptien, conduit par un général portant d'énormes épauettes, la plaque du Medjidié sur la poitrine, un sabre à poignée damasquinée au

côté, un képi tout couvert de galons dorés sur la tête, vint saluer le prince Hassan et se mettre à sa disposition pour retirer ses malles. Le prince parti, le général s'occupa, en effet, des bagages comme un simple commissionnaire. En le voyant, le bulletin en main, travaillant à faire monter sur le pont et à reconnaître les colis du prince, que ses officiers et ses soldats emportaient ensuite, force me fut bien d'avouer que ce n'était pas pour moi qu'Alexandrie s'était pavoisée et avait tiré le canon. Je n'avais pas un général pour retirer ma malle ! En revanche, j'avais à la défendre contre une nuée de grands diables noirs, bronzés, jaunes, couverts de costumes aussi éclatants en leur genre que l'uniforme du général, ou de haillons mille fois plus pittoresques. Tous voulaient s'en emparer, soit pour me conduire dans leur barque, soit pour me mener à un hôtel particulier. A peine arrêté dans le port, le bateau est littéralement pris d'assaut par cette avalanche d'indigènes criant, riant, gesticulant, se bousculant les uns les autres et écrasant les voyageurs. Je croyais les Orientaux réservés et silencieux ; cette première épreuve m'a montré que les Egyptiens du moins étaient prodigieusement turbulents et communicatifs. C'est une impression dont j'ai continuellement, par la suite, constaté la justesse. Enfin, je me suis livré à un nègre magnifique, d'une taille imposante et d'un regard presque féroce. C'est sous sa garde que je suis entré à Alexandrie. Sans doute ma vanité aurait été

plus flattée si un général recouvert de ses insignes avait porté ma valise; mais dans un pays d'inégalité on prend ce qu'on trouve, et, à défaut d'un général doré sur toutes les coutures, on se contente d'un nègre noir comme l'ébène et fort comme Hercule !

CHAPITRE II

ALEXANDRIE

En arrivant à Alexandrie, la plupart des voyageurs, — surtout quand les fatigues de la route les ont disposés aux réflexions philosophiques, — frappés du caractère tout moderne et du peu d'étendue de cette ville jadis si célèbre, écrivent quelques pages éloquentes sur les changements des choses humaines et sur les révolutions violentes qui détruisent les temples, les palais, les gymnases, les bibliothèques, pour les remplacer par des maisons européennes d'assez mauvais goût. Jamais sujet, il faut en convenir, n'a mieux prêté aux développements de ce genre. Pour peu qu'on ait l'imagination peuplée d'histoire, de philosophie, d'art et de politique, les souvenirs d'Alexandre, d'Ammonius, de Plotin, de Porphyre, d'Amrou, d'Omar, etc., sans oublier ceux

de Cléopâtre et d'Antoine, bourdonnent dans la mémoire dès qu'on aperçoit Alexandrie. Voilà donc ce qu'est devenue cette ville qui passait dans l'antiquité pour la plus belle du monde ! Elle était encore admirable lorsque Amrou y conduisit son armée victorieuse. « J'ai conquis » la ville de l'Occident, écrivait-il à Omar, et je » ne pourrais énumérer tout ce que renferme » son enceinte. Elle contient quatre mille bains » et douze mille vendeurs de légumes verts, qua- » tre mille juifs payant le tribut, quatre mille » musiciens et baladins... » *Utile dulci !* Il y avait autant de juifs payant le tribut que de musiciens et de baladins aidant à le dépenser. Les choses ont bien changé ! Aujourd'hui les juifs, pour peu qu'ils soient européens ou protégés par un consulat européen quelconque, ne paient plus rien du tout. Il en résulte que les musiciens et les baladins ont également diminué en nombre et en importance. Quant aux marchands de légumes verts, j'ignore s'ils ont subi la même loi de décadence ; mais on peut se rassurer : ce ne sont évidemment pas les légumes qui manqueront jamais en Egypte !

Amrou avait de bonnes raisons pour admirer Alexandrie ; il ne l'avait pas prise sans coup férir ; il avait même failli en payer la conquête de sa vie. Tombé dans un assaut aux mains de l'ennemi avec son lieutenant Mouslemeh ben Mokhallad et son affranchi Ouerdân, le patrice de la ville les fit venir tous trois devant lui. — « Vous êtes mes pri- » sonniers, leur dit-il, apprenez-moi ce que vous

» vouliez faire de nous, et pour quel motif vous
» nous faites la guerre. » Mahométan intransi-
geant, Amrou lui répondit : « Nous voulons ou vous
» convertir à l'islamisme, notre religion, ou vous
» soumettre à nous payer tribut ; et nous ne ces-
» serons le combat que lorsque les ordres de Dieu
» auront reçu leur entière exécution. » Amrou
était un brave, mais il manquait de prudence.
Frappés de la fierté de son langage, les Grecs, qui
ne savaient pas quels étaient leurs prisonniers,
comprirent qu'ils avaient affaire à autre chose
qu'à de simples soldats. — « Cet homme », dit le
patrice se tournant vers ses gardes, « ne peut être
» qu'un des principaux chefs de l'armée musul-
» mane : qu'on lui coupe la tête ! » Mais Ouerdân
connaissait la langue grecque ; il avait entendu
et compris les ordres du patrice. Aussitôt, tirant
Amrou avec violence et le frappant durement :
« Qu'est-ce, s'écria-t-il, et que signifient ces paro-
» les ? Toi, l'un des moindres de notre armée, tu
» oses expliquer les intentions de tes chefs ; tais-
» toi, et laisse parler ceux qui sont au-dessus de
» toi. » A ce spectacle, le patrice, changeant d'opi-
nion sur le rang supposé d'Amrou, révoqua son
ordre. Ce fut au tour de Mouslemeh de parler. —
« Notre général, dit-il, est prêt à se retirer, mais
» il voudrait établir une conférence entre les prin-
» cipaux de chaque armée pour régler les condi-
» tions de son départ ; nous lui ferons connaître
» votre humanité à notre égard, et cette considé-
» ration ne contribuera pas peu à la détermina-

» tion qu'il va prendre. » Le patrice tomba dans le piège ; il rendit la liberté à Amrou et à ses compagnons, qui rentrèrent bientôt en vainqueurs dans la ville dont ils s'étaient évadés en prisonniers par un procédé légèrement jésuitique.

Amrou avait raison d'appeler Alexandrie « la ville de l'Occident. » La civilisation grecque, d'où est née la civilisation occidentale, y avait brillé d'un dernier et encore charmant éclat. Les Arabes allaient hériter de cette civilisation et la porter, sur les bras de leurs soldats victorieux, jusqu'au cœur de l'Espagne ; mais le principe fatal de l'islamisme ne devait pas leur permettre d'en accepter les dernières conséquences, et c'était, en somme, un germe de mort qu'Amrou introduisait dans Alexandrie, lorsqu'il y fit son entrée triomphale au milieu d'un enthousiasme universel, le premier vendredi du mois de Moharrem de l'an 20 de l'hégire, tandis que la prière solennelle des musulmans s'élevait vers le ciel rendait grâces à Allah d'un aussi brillant succès.

Ce germe de mort s'est singulièrement développé depuis. Alexandrie n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville sans caractère, ni européenne ni arabe, mais tenant un juste milieu entre l'Occident et l'Orient. Elle est le centre du commerce et des affaires de toute l'Égypte, et, si elle n'en est point la capitale officielle, puisque le vice-roi réside au Caire, elle est du moins la capitale réelle des colonies européennes, qui sont en train de faire par infiltration la conquête de cette riche

et féconde contrée aussi sûrement peut-être que les Arabes l'ont faite jadis par les armes. C'est là que réside la Cour d'appel de la nouvelle organisation judiciaire, c'est-à-dire, en définitive, la plus grande force politique de l'Egypte contemporaine. C'est là aussi que les grandes maisons de banque, que les courtiers de toutes sortes, que les entrepreneurs de commerce et de contrebande, etc., ont établi leur centre d'opération. D'immenses fortunes s'y sont faites dans ces dernières années ; on y voit briller un grand luxe, plus européen, d'ailleurs, qu'oriental. Plusieurs rues ressemblent étonnamment à nos rues françaises : quand on s'y promène, pour se rappeler qu'on est en Egypte, il faut détourner ses regards des maisons et considérer seulement la foule bariolée des passants. Ces rues portent des noms, et chaque maison a son numéro, ce qu'on ne voit nulle part ailleurs en Egypte. Au Caire, par exemple, si vous demandez l'adresse d'un particulier, on vous apprend pour toute indication qu'il demeure près de tel ou tel personnage connu. C'est à vous de trouver sa demeure sur ce renseignement sommaire ! Cette besogne demande parfois des heures entières de recherches. Il va sans dire qu'avec un pareil système il ne saurait y avoir de facteurs de la poste. Chacun réclame ses lettres au bureau, en invoquant ses noms, prénoms et qualités. Comme les Arabes s'appellent presque tous Mohamed, Mahmoud, Hussein ou Hassan, le problème est pour eux singulièrement compliqué, et bien des lettres

s'égarent. De plus, les rues d'Alexandrie sont pavées, chose tout à fait spéciale à cette ville ou plutôt à certains quartiers de cette ville. Dans les autres, et même au Caire, la poussière et la boue règnent sans entraves. Mais on aurait tort de croire que ce soit l'administration égyptienne qui ait fait les frais du pavage : ce sont les négociants et les européens qui, fatigués de transporter leurs marchandises sur des chemins presque impraticables, se sont réunis un jour pour mener à bonne fin cette grande entreprise. Cela n'a point été aussi facile qu'on pourrait l'imaginer. Il fallait se mettre d'accord avec l'autorité compétente; or quelle était cette autorité? Nul ne le savait. Les négociants européens se sont d'abord trouvés en face d'une sorte de commission municipale; tout à coup cette commission a disparu, et c'est avec le gouverneur général d'Alexandrie qu'ils ont dû traiter; mais le gouverneur s'est effacé à son tour, et l'on a vu renaître subitement la commission. Au milieu de toutes ces révolutions administratives, les négociants européens ont poursuivi leur œuvre avec ténacité; ils ont formé un comité, qui a payé la moitié de l'ouvrage, les propriétaires des maisons ont payé l'autre moitié. Mais il y avait une maison où habitait un santon : un saint ne pouvait pas être soumis à la loi commune! Les négociants européens se sont cotisés pour exempter le saint de tout sacrifice matériel. Les musulmans ne sauraient souffrir qu'un santon acquittât un impôt quelconque. Comme le rat de La Fon-

taine, les choses d'ici-bas ne le regardent point. Les malheureux fellahs versent les contributions qu'ils doivent et celles qu'ils ne doivent pas sans proférer le moindre murmure ; mais une révolution a failli éclater récemment, dans un district de la Haute-Egypte, parce qu'un percepteur réclamait sa quote-part à un santou ! Il eût été fâcheux de soulever pour quelques pavés une émotion de ce genre à Alexandrie. Qu'on n'aille pas du reste admirer outre mesure la générosité des Européens ! Ce qu'ils ont donné au santou ne compense certainement pas ce que les indigènes leur donnent chaque jour. Les Européens ne paient aucune contribution municipale, aucun impôt sur leurs maisons, écuries, jardins, etc. ; ce sont les indigènes qui sont obligés de fournir à toutes les dépenses pour l'entretien et l'embellissement de la ville. Dieu sait cependant combien ils en profitent peu ! Que leur importent les larges boulevards, les rues bien pavées, l'éclairage au gaz, etc. ? A tous ces raffinements d'une civilisation avancée, ils préféreraient de beaucoup leurs ruelles étroites d'autrefois, à moitié enfouies sous les moucharabiehs, que le soleil et la chaleur ne pénétraient jamais et où l'on pouvait, au besoin, se coucher pour dormir à l'ombre et au frais, sans être écrasé par le carrosse d'un Européen lancé à fond de train.

Tout est changé ! Alexandrie est aujourd'hui remplie de voitures, voitures de maîtres et voitures de louage, qui ressemblent fort à nos fia-

eres. Les différences sont à leur avantage : elles sont admirablement bien tenues et elles ont pour conducteurs, à la place d'un cocher laid et grossier, un bel Arabe vêtu d'une longue robe blanche ou bleue, la tête couverte d'un tarbouche écarlate, qui vous invite à prendre place avec une prodigieuse volubilité de discours séduisants. J'ai dit déjà combien j'avais été surpris du caractère bruyant des Egyptiens. Les Italiens ne se donnent pas la moitié autant de mouvement ! Ils ne profèrent pas le quart des paroles que ceux-ci débitent en l'espace d'une minute ! C'est dans les rues et sur les places publiques un va-et-vient, un tumulte et des cris étourdissants. En me promenant, le jour de mon arrivée dans un grand jardin entouré de hautes murailles, je m'étonnais du bruit qui s'élevait autour de moi et qui ne s'arrêtait jamais : on eût dit que les vagues de la mer venaient se briser avec fracas contre les murs ! A la vérité, les Arabes restent des heures entières accroupis et silencieux ; ils travaillent toute la journée dans les bazars sans ouvrir les lèvres. Mais comme ils prennent leur revanche dès qu'ils se trouvent réunis ou qu'ils sont en présence d'étrangers ! Les marchés du Caire et d'Alexandrie retentissent sans cesse du vacarme le plus affreux. La langue arabe, avec ses sons rauques et durs, contribue peut-être à produire cette impression tapageuse. Dans la bouche des enfants, mais surtout dans celle des femmes, elle prend des tons si aigus et si criards qu'on a de la peine à les sup-

porter. Jamais les Halles de Paris et les bateaux de blanchisseuses de la Seine, chantés par M. Zola, n'ont assisté à des rixes pareilles à celles qui se produisent tous les jours sur les places publiques du Caire et d'Alexandrie ! Il n'est pas rare d'y rencontrer deux mégères, plus hideuses cent fois que les sorcières de Macbeth, s'injuriant avec de véritables hurlements de bêtes fauves, s'arrachant les cheveux, se couvrant le visage de boue, déchirant l'unique chemise qui leur sert de costume, au risque de montrer aux regards un spectacle dont le plus déterminé des naturalistes aurait quelque peine à être charmé.

Quoique à demi européenne, la ville d'Alexandrie donne cependant un avant-goût très fidèle de l'Orient. La place des Consuls, les principales rues, mais surtout les quartiers populaires, sont remplis d'Arabes, de fellahs, de Grecs, d'Albanais, de Nubiens, de nègres de toutes sortes. Cette foule bigarrée offre un coup d'œil délicieux sous les rayons du soleil. Déjà se présentent les principaux types, les principaux costumes qu'on rencontrera plus tard en pénétrant dans l'intérieur de l'Égypte. Tout cela grouille, s'agite et bruit dans un étrange tumulte de sons et de couleurs. On commence à admirer aussi les diverses variétés de haillons, qui, sous la grande lumière de l'Égypte, ont un aspect si pittoresque, parfois si imposant ! Je me rappelle un beau garçon, âgé d'une vingtaine d'années, coloré d'une teinte indécise entre le jaune et le

marron, qui se promenait fièrement sur la place des Consuls, portant pour tout habit une sale guenille fendue du haut en bas, par devant et par derrière, et qui formait seulement deux longues épaulettes descendant sur ses bras. Il n'avait pas l'air de se douter qu'il eût été préférable, du moins dans nos idées européennes, de mettre son costume en sens inverse, comme une sorte de chasuble. Chaque pays a ses coutumes !

Le véritable intérêt d'Alexandrie, ce sont les colonies européennes qui l'habitent. Il y a deux manières d'observer ces colonies. Si l'on est un moraliste sévère, si l'on éprouve une invincible répulsion pour les spéculations et les spéculateurs, si l'on se méfie des affaires et de ceux qui en font de trop productives, la société des colonies européennes devient aisément fatigante ; mais, si l'on est tout simplement un voyageur qui veut s'amuser et rapporter de son voyage des impressions agréables, c'est tout différent ! Alors, les colonies européennes sont charmantes, et l'on ne saurait les fréquenter avec trop d'assiduité. Les hommes, à dire le vrai, y sont beaucoup trop occupés du prix du coton et du cours de l'Unifiée pour y être toujours amusants ; mais les femmes y sont adorablement belles ! Peu de villes contiennent d'aussi jolies femmes qu'Alexandrie. La sortie de la messe catholique et de la messe grecque sont célèbres : on loue des chaises pour assister au défilé presque interminable de visages d'une perfection accomplie qui s'y déroule tous

les dimanches. Les Grecques surtout sont admirables; elles deviennent très rapidement un peu grosses; mais c'est le sort commun des femmes en Orient, et l'on y prise fort d'ailleurs ce genre d'agrément. Leurs yeux sont d'une grandeur et d'un éclat incomparables; leurs traits, d'une régularité antique; leur teint mat fait ressortir la beauté de leur type, que la moindre coloration gâterait; il ne leur manque que cette grâce particulière de la démarche, ce je ne sais quoi de fin et de léger qui semble être réservé à l'Occident, sans doute en compensation du manque d'embonpoint! Au reste, Alexandrie est d'une intarissable gaiété. Les réunions, les bals, les parties de campagne s'y renouvellent sans cesse; la danse, la musique, tous les plaisirs s'y pressent. J'en parle par oui-dire, n'ayant passé que quelques jours à Alexandrie; mais tout le monde en Egypte m'a donné les mêmes renseignements sur l'entrain, la bonne humeur, l'esprit accueillant de cette aimable ville. Elle a conservé, à travers les siècles, un vague reflet de la *vie inimitable* que Cléopâtre y faisait mener à Antoine, et que le bon Plutarque lui-même, tout moraliste qu'il fût, ne raconte pas sans émotion.

C'est en vain cependant qu'on y chercherait encore, quand le soir vient, les deux héros de cette vie extraordinaire, habillés en esclaves, courant les rues, s'arrêtant aux portes et aux fenêtres pour se moquer du monde, bravant dans de folles équipées les injures et les coups de la ca-

naïlle, ne songeant qu'à l'amour, à l'esprit et au plaisir. Tout cela a disparu avec les merveilles de l'antique Alexandrie ; avec les juifs, les baladins et les marchands de légumes verts d'Amrou ; avec la civilisation arabe elle-même, qu'Amrou avait apportée et qui, comme le reste, a fui pour toujours ! Il faut une bien vive imagination pour ressusciter, la nuit, dans la moderne Alexandrie, les souvenirs d'un monde évanoui. Partout de petits marchands forains étalent des comestibles de toutes sortes, des nougats rouges et blancs, des gâteaux fumeux, des dattes et des confitures. De grands falots font briller leur figure bronzée et souriante. Bientôt les couleurs s'éteignent ; les costumes, si variés le jour, sont noyés dans une teinte sombre et uniforme ; les portes se ferment ; seuls, les cafés arabes et européens, les tripots et d'autres établissements plus que suspects restent ouverts, bruyants et lumineux. Ce qui frappe le plus les regards, c'est de voir le long des murs, près de chaque magasin, des Arabes étendus, à peine défendus contre le vent par un débris de caisse d'emballage et contre le froid par une légère couverture. Ils sommeillent à demi, mais ils lèvent la tête à la moindre rumeur. Ce sont des gardiens chargés de préserver les marchandises contre les voleurs : précaution qui n'a, paraît-il, rien d'inutile ! De quart d'heure en quart d'heure, ils poussent un cri que chacun d'eux doit répéter après celui qui le précède, et qui, se prolongeant tout le long de la rue, gagne la rue voisine et se répand

dans tout le quartier. C'est par ce moyen que les gardiens prouvent qu'ils sont éveillés. Un cheik, qui préside leur corporation, passe à des intervalles inégaux et administre de grands coups de courbache à ceux qu'il trouve endormis. Ces bruits, qui se succèdent régulièrement jusqu'au matin, produisent dans le silence de la nuit une mystérieuse impression. Aussi un journaliste, venu en Egypte pour l'ouverture de l'isthme de Suez, ne mit-il pas en doute que les rumeurs qui troublaient son sommeil étaient le chant des mouezzins appelant les fidèles à la prière. Il s'empressa d'écrire à son journal, qui défend la cause catholique, que les musulmans étaient beaucoup plus dévots que les chrétiens, attendu qu'ils priaient toute la nuit; et il ajouta à cette réflexion morale cette circonstance curieuse que les mouezzins, qui montent sur les minarets durant la journée, se couchent la nuit le long des trottoirs dans des caisses d'emballage, coutume qui, d'après lui, restait encore à expliquer au point de vue religieux. Que d'écrivains ont donné sur l'Egypte des renseignements du même genre, et dans des sujets plus sérieux!

CHAPITRE III

LE CANAL MAHMOUDIÈH. — L'HERBE. LES JARDINS D'ÉGYPTE. D'ALEXANDRIE AU CAIRE.

La rive gauche du canal Mahmoudièh est la promenade favorite des habitants d'Alexandrie. Il serait difficile d'en trouver de plus pittoresque et de plus charmante. Le canal Mahmoudièh a été creusé sous le règne de Méhémet-Ali, de 1819 à 1820; il a coûté 7,500,000 fr.; 25,000 ouvriers y ont été employés. Il rattache Alexandrie au Nil et au Caire, et sert de voie au commerce intérieur de l'Égypte. Assurément, peu d'œuvres ont été plus utiles que celle-là; mais elle a été exécutée, comme tout ce qui s'est fait depuis le commencement des siècles dans cet infortuné pays, au prix des plus cruelles souffrances. Alexandrie avait besoin d'un canal. Méhémet-Ali n'a pas hésité : des milliers de fellahs conduits sous la courbache ont dû

en creuser un de leurs mains, emportant dans leurs tuniques bleues la terre que leurs doigts roidis avaient arrachée, et poussant ce douloureux travail jusqu'au bout sans avoir un instant le droit de s'arrêter, de se reposer ou de se plaindre. Méhémet-Ali était un grand homme, mais un grand homme d'Orient ; il ne comptait pour rien la vie de ses sujets ; peu lui importait l'effort, pourvu que le but fût atteint.

On ne songe guère d'ailleurs, lorsqu'on se promène aujourd'hui près du canal Mahmoudièh, à se livrer à des regrets philanthropiques et à déplorer l'infortune de ceux qui l'ont creusé. Rien de plus gracieux que le spectacle de ce canal, qui donne pour la première fois au voyageur fraîchement débarqué à Alexandrie l'impression déjà complète de l'Orient. Sur la rive qui sert de promenade, une superbe avenue d'acacias et de sycomores longe une série de maisons de plaisance et de jardins ; ces maisons aux fenêtres grillées, aux murs élevés, aux couleurs ardentes, rouges, jaunes et bleues, appartiennent pour la plupart à de riches pachas : ce sont les premiers harems que l'on rencontre en Egypte ; et, si disposé que l'on soit à ne pas se laisser aller aux émotions vulgaires, il est difficile de ne pas éprouver une sensation particulière en face de ces asiles mystérieux, étranges, pleins de surprises et d'illusions pour les imaginations européennes. Les jardins, d'ailleurs, sont admirables ; le jardin de Moharem Bey, qui appartient aujourd'hui à Nubar Pacha,

le jardin Pastré, le jardin Antoniadis, couverts de palmiers, de bananiers, de cactus, d'aloès, de bambous, de daturas, de mimosas à fleurs jaunes, d'euphorbes rouges, de figuiers bengalais, dont les longues tiges, partant du tronc et des branches, viennent s'implanter dans le sol et y former de nouveaux arbres, bordent la longue avenue où les dimanches et les vendredis se presse la société élégante, chrétienne et musulmane, d'Alexandrie. Il faut visiter ces jardins en détail, si l'on veut connaître la variété et la puissance de la végétation égyptienne. De merveilleuses allées de sycomores, qui étendent sur la tête des promeneurs une voûte épaisse et profonde, procurent l'ombre et la fraîcheur, si nécessaires en un pareil pays. Çà et là s'élèvent des massifs d'arbustes tellement serrés les uns contre les autres que l'œil a de la peine à y pénétrer : sur ce fond de verdure sombre, de larges feuilles d'un rouge écarlate ressemblent à de grandes gouttes de sang ; et, comme nous sommes tout près des harems, rien n'empêche les personnes douées d'une forte sensibilité d'imaginer à ce spectacle je ne sais quelles tragédies orientales, qui auraient à coup sûr beaucoup plus de rapport avec le roman qu'avec la réalité.

L'autre rive du canal Mahmoudièh, bien moins brillante, est encore plus intéressante pour des regards européens. C'est le commencement de l'Égypte. De pauvres villages construits en limon du Nil s'étalent de distance en distance : les cabanes des fellahs, espèces de cubes de terre d'une

couleur grisâtre, recouverts, pour toute toiture, de feuilles desséchées de sorgho, y sont groupés dans un inexprimable désordre. Des femmes vêtues d'une longue chemise bleue, comme dans les tableaux de Fromentin, viennent remplir avec l'eau du canal de lourdes amphores qu'elles posent ensuite légèrement sur leur tête par un mouvement plein d'élégance. Autour d'elles des enfants nus ou à demi-nus jouent dans la poussière ou dans la boue; des chiens étiques fouillent la terre pour y trouver quelques débris de nourriture. Au delà de ce tableau à la fois pittoresque et sordide, s'étend, comme fond de toile, l'immense campagne toute verte de l'Egypte, qui va rejoindre dans le lointain un ciel d'un bleu transparent. Le canal est rempli de bateaux, de canges, de chaloupes remorqués par des chameaux ou traînés lentement par des fellahs. Quelques têtes de buffles endormis sous l'eau apparaissent à la surface; un pélican nage à quelque distance; des nuées d'oiseaux traversent l'espace. On se sent enfin dans un monde nouveau, et, si ce n'étaient les élégantes calèches où brillent les dernières toilettes de Paris, on se croirait réellement transporté dans ce milieu vague et délicieux des *Mille et une Nuits* dont le rêve ne cesse de poursuivre les voyageurs les moins poétiques.

J'avais pour compagnon de route un voyageur peu porté à la poésie. Homme très aimable et très spirituel, d'une humeur toujours gaie, fertile en saillies heureuses et en boutades amusantes, il

était venu chercher en Egypte, non des contes à la manière de Schérézade, non des souvenirs historiques, non des impressions d'art, mais, le devinerait-on ? une espèce particulière d'oie sauvage qui ne se trouve, paraît-il, que sur le Haut Nil. Naturaliste très distingué, il m'a été, je dois en convenir, d'une grande utilité ; car sans lui je n'aurais jamais soupçonné la bonne moitié des productions naturelles de l'Egypte dans le règne animal et dans le règne végétal. Hélas ! je ne puis pas me vanter de lui avoir rendu, dans un autre ordre d'idées, un service du même genre. Malgré mes efforts pour lui faire admirer les monuments égyptiens et arabes, je ne suis jamais parvenu à le détourner de sa constante préoccupation. Les merveilleuses mosquées du Caire lui paraissaient de misérables ruines, sales et infectes. — « Je n'aime les ruines, me » disait-il, que quand elles sont recouvertes d'une » belle végétation qui me les cache. » Aux Pyramides, tandis que j'évoquais le souvenir des quarante siècles, il causait gravement avec un groupe d'Arabes pour s'informer des animaux curieux qui se rencontraient dans les environs ; mais comme la langue de ces Arabes est un mélange d'anglais, de français, d'italien, de grec et de tous les dialectes indigènes, peu s'en est fallu que la science n'eût encore à enregistrer une de ces erreurs formidables dont elle a tant de peine à se débarrasser ensuite ! Mon compagnon croyait qu'on lui proposait une chèvre sans cornes, ce qui lui paraissait fort curieux. Il s'agissait, au con-

traire, d'un chat sans cornes, en d'autres termes, d'un lynx des plus ordinaires. Avant de dissiper cette méprise, que d'interminables discussions! Les Arabes ne comprenaient pas qu'un chat sans cornes pût exciter autant d'étonnement; mon compagnon, de son côté, s'expliquait mal qu'on lui parlât d'une chèvre sans cornes comme d'une bête fort commune. Il se voyait sur le point de faire une belle découverte qui compenserait l'insuccès de son voyage; car, ô déception! la fameuse oie sauvage pour laquelle il avait traversé la Méditerranée ne s'est trouvée nulle part. Je me trompe : on la reconnaît très distinctement sur de vieux hiéroglyphes au musée de Boulaq. Pour la première fois, mon compagnon de route a compris l'intérêt des antiquités. — « Puisque je » suis à Saint-Pierre, dont la description peut » se lire dans beaucoup de voyages », disait Duclos dans le récit de son propre voyage en Italie, « je me contente d'y renvoyer ; je me bornerai à » une réflexion sur la différence du caractère des » papes avec celui des autres souverains. » — « Puisque nous sommes à Boulaq, dont les momies » ressemblent à toutes celles que vous avez déjà » vues au Louvre et ailleurs », m'aurait dit bien volontiers mon compagnon, « admirez enfin le » portrait véritable de l'oie que je suis venu cher- » cher jusqu'au pieds des Pyramides et qu'hélas ! » je n'y ai pas rencontrée. » — D'autres hiéroglyphes représentaient des singes dont il m'indiquait exactement la famille. Les chiens, les bœufs, les

ânes de l'époque des Pharaons offraient aussi des particularités remarquables. Décidément, les hiéroglyphes avaient du bon ; on pouvait y faire un cours d'histoire naturelle rétrospective. Or, il n'y avait pas moyen de regretter une traversée de six jours et un voyage de deux mois lorsqu'on était arrivé à déterminer très exactement quelle race d'animaux florissait sous telle ou telle dynastie. Si mon compagnon de route n'a pas eu son oie, il a du moins rapporté d'Égypte un hérisson d'une espèce particulière et une jeune négresse, sans oublier quelques scarabées plus ou moins authentiques qu'il comptait distribuer à ses amis. — « Que voulez-vous ? me disait-il, il faut » bien céder aux préjugés. J'achète des scarabées, » mais je regrette mon oie ; et sans mon hérisson » et ma négresse, mon voyage serait assurément » perdu ! »

Je dois à ce compagnon d'un esprit original d'avoir visité en détail tous les jardins intéressants du Caire et d'Alexandrie. La première chose qui m'a frappé chez un horticulteur d'Alexandrie, c'est une magnifique rangée de pots qui semblaient admirablement entretenus et qui ne contenaient que de l'herbe. Que faisait là cette herbe ? On n'a pas tardé à m'expliquer qu'aucune plante n'était plus rare en Égypte, et qu'on l'y cultivait avec des soins tout particuliers. Ismaïl Pacha a fait des dépenses extraordinaires pour chercher à entretenir dans ses jardins des pelouses de gazon ; il n'y est jamais parvenu. La couche de terre est tellement peu

profonde en Egypte, que le soleil l'a tout de suite desséchée, et que l'herbe, à moins d'y être sans cesse submergée, y jaunit et y dépérit immédiatement. Ce n'est pas la chaleur toute seule qui produit ce résultat, car il y a de très beaux gazons sous les tropiques ; mais la chaleur combinée avec le peu d'épaisseur de la terre rend tout à fait impossible la culture de l'herbe en Egypte. C'est à peine s'il en pousse pendant l'hiver quelques pieds isolés le long du Nil et des canaux ; ils disparaissent dès le printemps, en sorte que partout où finissent dans la campagne les cultures artificielles commence le désert sec et nu. Les pelouses des jardins publics et particuliers sont exclusivement formées de *zapania nodiflora*, jolie petite verbénacée qui n'est guère employée à cet usage que depuis une dizaine d'années. C'est encore le peu d'épaisseur de la terre qui empêche un arbre fort en vogue dans le midi de la France, l'eucalyptus, de se développer en Egypte. Il y pousse d'abord rapidement, mais il y reste toujours frêle et souffreteux, car ses racines pivotantes ont bientôt rencontré le sable sous le limon du Nil. En revanche, les mimosas, les tamaris, les sycomores, les acacias le beck prennent en dix ans les proportions d'arbres considérables, parfois gigantesques. Le palmier, qui pousse lentement et dont la tige élancée est toujours très faible, étale au-dessus des autres arbres son panache d'un vert grisâtre. Les palmiers sont de deux sexes. Les plus élégants, les mâles, ont presque la forme de boules, tant leurs

branches retombent en s'arrondissant gracieusement. Les femelles élèvent follement les leurs vers le ciel. Au printemps, une sorte de gaine verte, semblable au fer d'une lance, sort de la tige des palmiers mâles et femelles. Au bout de quelques semaines, cette gaine s'ouvre, et un grand bouquet de filaments blancs vient mêler ses couleurs claires au vert foncé des branches. Quand on coupe ce bouquet, il forme un ornement fort joli; mais on n'a garde de le couper inutilement! Celui des palmiers femelles est le moins beau: il se compose d'une série de fibres blanches sur lesquelles on distingue très bien des dattes minuscules. Ce ne sont là que des germes de dattes, qui demandent à être fécondés. Les fibres des mâles sont recouvertes de petites fleurs, qui laissent échapper, en s'épanouissant, une poussière blanchâtre. Lorsque les dattiers commencent à fleurir, vers la fin de mars ou au mois d'avril, les Arabes fécondent artificiellement les femelles. Il suffit d'un seul mâle pour une centaine de femelles; on divise un bouquet mâle en petites branches ayant chacune une vingtaine de fleurs, et l'on attache ces branches au sommet des arbres femelles; le vent achève l'opération. Le bois des palmiers ne vaut rien pour les constructions; mais on en fait, dans les jardins, des kiosques charmants. Les oliviers, les orangers, les citronniers, les bananiers poussent partout avec une vigueur admirable. Dès qu'un bananier a produit ses fruits, il se dessèche; on le coupe alors, mais une nouvelle tige s'élance de la racine, et bientôt

de larges feuilles toutes déchiquetées répandent une ombre épaisse autour d'elles. Les tamaris sont de simples arbustes en Provence ; ils deviennent de grands arbres en Egypte. Il en est de même des mimosas. Ibrahim Pacha, qui était aussi remarquable comme agriculteur que comme général, avait envoyé un vaisseau dans l'Inde uniquement pour y chercher des boutures des principaux arbres de cette contrée. Toutes ou presque toutes ont réussi en Egypte. Ismaïl Pacha a continué ces essais d'arboriculture, qui ont donné les plus magnifiques résultats.

Au commencement de mars, les jardins d'Égypte sont réellement merveilleux : les orangers et les citronniers y répandent les parfums les plus excitants ; les rosiers s'y couvrent d'innombrables fleurs ; les palmiers, avec leur couronne verte et blanche, s'y balancent au vent ; les lauriers-roses y bordent les allées ; sur les pelouses, des anémones, des œillets remontants et à floraison perpétuelle, des chrysanthèmes, des violettes, des zinnias, des pervenches, des mufliers, des résédas, des pensées, des pétunias, des narcisses, des jonquilles, etc., etc., mélangent leurs mille couleurs au vert du *zapania nodiflora* et des arbustes. Des massifs de bambous élèvent de distance en distance leurs longues tiges vertes ou dorées que surmonte un immense panache de jolies petites feuilles frissonnantes. On s'explique, en voyant ces tiges qui prennent en quelques mois d'énormes proportions, le supplice cruellement

ingénieux des chinois qui attachent un condamné à un jeune bambou. La plante se développe et le malheureux est écartelé en quelques semaines ! Aucun bois n'est plus léger ni plus utile que celui du bambou. On ne comprend pas que les Egyptiens négligent d'en planter le long des canaux et dans toutes les terres incultes où il pousserait si bien. Mais ce qui donne, au moins pendant l'hiver et le printemps, l'aspect le plus riant aux jardins d'Égypte, ce sont de grandes nappes de bougainvilleas roses qui s'accrochent aux murs, aux arbres, aux massifs, et qui répandent partout la teinte exquise et variée de leurs fleurs. Le bougainvillea est certainement le plus beau des arbustes grimpants. Pendant cinq mois ses fleurs prennent sous le soleil d'hiver des nuances d'une délicatesse extrême. On dirait une légère traînée rose dont tous les jeux de lumière varient l'intensité. Les aloès, les agaves s'attachent aux pentes rocailleuses. Au bord des cours d'eau, le lotus bleu et le papyrus réveillent encore des réminiscences antiques. Les serres ne sont pas moins remarquables que les jardins ; mais il faudrait dix pages pour les décrire, et je me suis déjà laissé trop longtemps entraîner par le souvenir des agréables promenades où mon compagnon naturaliste m'a servi de guide et d'instructeur.

Je reviens à Alexandrie pour y prendre le train qui conduit au Caire. A peine a-t-on traversé le lac Maréotis, où se produisent dans les beaux jours les plus féeriques mirages, qu'on se trouve

réellement en Egypte. D'immenses plaines, richement cultivées, s'étendent dans tous les sens jusqu'à un horizon qui n'est fermé par aucun monticule. Des canaux les coupent de toutes parts. Au bord de ces canaux, des fellahs, avec ou sans costume, élèvent l'eau au moyen de chadouf et de nattaleh. Les berges relevées en talus servent de route; on y voit circuler une foule considérable: tantôt c'est un Arabe, qui fuit au galop de son cheval, tantôt c'est un fellah, qui marche lentement, appuyé sur un long bâton; tantôt c'est une femme, qui passe recouverte d'un voile noir, la tête chargée d'un lourd fardeau, ce qui ne l'empêche pas de porter sur sa main relevée une gargoulette remplie d'eau et de tenir un enfant nu à cheval sur son épaule. Une file de chameaux, dont chacun a la tête attachée à la queue de celui qui le précède, s'avance gravement. Des buffles noirs brouettent dans les champs le trèfle gigantesque qu'on nomme bersim. Un enfant les surveille, tandis qu'une volée de hérons garde-bœufs voltige autour d'eux et se pose sans façon sur leur dos calcaires. On rencontre une série de villes et de villages: Damanhour, que les soldats de l'expédition de Bonaparte se représentaient comme une cité des *Mille et une nuits* et qui leur causa une si pénible déception; Tell-el-Barout, Kafr-el-Zaïat, Tanta, dont la foire rappelle les plus scandaleuses saturnales de l'antiquité, etc. C'est à une petite distance de Tell-el-Barout qu'on traverse pour la première fois le Nil, ou plutôt la branche de Ro-

sette : le large fleuve roule ses ondes jaunes sous un ciel d'azur, au milieu d'une plaine sans fin couverte des plus riches produits. La température change brusquement, elle devient sensiblement plus chaude ; on entre dans la véritable Egypte. A chaque arrêt du train, des femmes chargées de paniers d'oranges, des enfants portant des gargoulettes remplies d'eau fraîche, des aveugles, des mendiants invraisemblables se précipitent sur les wagons en poussant le cri formidable de *bakchi-ché ! bakchiche !* qu'on est destiné à entendre une dizaine de fois par minute durant tout le séjour qu'on doit faire en Égypte. La plupart des villages sont surmontés de colombiers ; il y a des villages habités uniquement par les pigeons ; ils se composent d'énormes ruches en terre grise, deux ou trois fois plus élevées que les huttes des fellahs et rangées en lignes régulières qu'entrecoupent de loin en loin quelques palmiers. Rien n'est plus curieux que l'aspect de ces villages de pigeons. La première fois qu'on les voit, on ne s'explique pas à quoi servent d'aussi étranges constructions, qui ne peuvent être des habitations humaines et qui seraient gigantesques pour des abeilles. Peu à peu la vallée se resserre ; la ligne jaune du désert apparaît ; les Pyramides, toutes roses sous la lumière du matin, surgissent à l'horizon ; enfin, la mosquée de Méhémet-Ali, qui domine le Caire, dresse sa coupole et ses deux minarets pointus au sommet de la colline du Mokatam. Une forêt de coupoles et de minarets s'élève de toutes parts. On est arrivé.

CHAPITRE IV

LE CAIRE

Un proverbe dit que Paris ne s'est pas bâti dans un jour ; il en est de même du Caire. Dès qu'on jette un coup d'œil sur cette ville, on s'aperçoit qu'elle est environnée de ruines. Tout autour de l'enceinte actuelle se sont élevées des cités populeuses, remplies de palais et de monuments disparus aujourd'hui. C'est de leurs débris que le Caire est formé ; c'est sur leurs décombres qu'il dresse ses mosquées, ses maisons, ses grands et somptueux édifices. Aucune race n'a le génie de la maçonnerie à un aussi haut degré que la race arabe ; sa rage de construire n'a d'équivalent que son peu de souci d'entretenir ce qu'elle a construit. Elle ne tient point à la solidité de ses œuvres ; les murs en sont faits à la hâte, sans le moindre soin, avec des matériaux de rencontre. Pourvu qu'elle les recouvre de brillantes ara-

besques, de marbres admirables, de bronzes ciselés avec la plus rare perfection, peu lui importe que toutes ces richesses reposent sur un fondement fragile sans cesse ébranlé par le vent du désert, et qui, dans nos climats pluvieux, ne résisterait pas longtemps aux rigueurs de l'atmosphère. Dès qu'une mosquée, dès qu'un palais est achevé, on le laisse tomber. Il en est des villes comme des mosquées et des palais. Les Arabes préfèrent de beaucoup en construire de nouvelles que de développer et d'embellir celles qui existent déjà. Ce qui manque le plus à cette race qui a reçu tous les dons de l'imagination : la fantaisie, l'imprévu, la grâce, la finesse, l'élégance et le goût, c'est l'esprit de suite, l'amour de la tradition. Elle n'est conservatrice en aucune manière. Incapable d'organisation, il semble que la vie recommence tous les jours pour elle, que les aventures y succèdent aux aventures, et qu'il est par conséquent inutile de chercher à y rien fonder de solide en vue d'un avenir incertain. Malgré leurs murs de pierre, les villes sont pour l'arabe des campements dans le désert : chaque vainqueur, chaque chef établit le sien au lieu même de ses victoires ; mais, quand il disparaît, ses successeurs replient les tentes, et courent chercher plus loin, suivant les caprices d'une fortune toujours changeante, une nouvelle gloire et de nouveaux abris.

Dès le début de la conquête arabe, cette instabilité d'humeur n'a pas manqué de se manifester. Nous avons dit l'enthousiasme d'Amrou pour

Alexandrie, qui venait d'être la capitale intellectuelle du monde et qui était toujours la capitale politique de l'Égypte. Il semble que le général victorieux aurait dû établir dans cette ville, alors unique, le centre de son gouvernement. Mais non ! le besoin de changement inné dans sa race, l'instinct politique, peut-être aussi un souvenir plein de poésie le décidèrent à transporter ailleurs la capitale du pays. Il s'était emparé quelque temps auparavant de la forteresse de Babylone, adossée au mont Mokatam, sur la rive droite du Nil. Cette ancienne forteresse, bâtie par les rois de Perse lorsqu'ils avaient été maîtres de l'Égypte, était tombée entre ses mains sans beaucoup de résistance. Maître de ce point important, Amrou, voulant poursuivre ses conquêtes, donna l'ordre de lever le camp. Mais au moment où, pour exécuter ses instructions, on abattait toutes les tentes placées entre le bord du Nil et la forteresse de Babylone, on s'aperçut qu'une paire de colombes avait fait son nid sur celle du général. Fallait-il détruire le nid pour abattre la tente ? « A Dieu ne » plaise, s'écria Amrou, qu'un musulman refuse sa » protection à aucun être vivant, créature du Dieu » Très-Haut, qui se sera placé avec sécurité sous » l'ombre de son hospitalité ! D'ailleurs, nous » sommes encore dans le mois de Moharrem, et » dans ce mois sacré la religion nous interdit tout » acte de violence. Qu'on respecte les oiseaux de- » venus mes hôtes, et qu'on laisse ma tente sur » pied jusqu'à mon retour d'Alexandrie ! » La tente

resta debout; on l'affermi même contre tout accident. Les oiseaux, ainsi protégés par l'hospitalité d'Amrou, élevèrent sans trouble leur naissante couvée. Après la prise d'Alexandrie, Amrou donnant une seconde fois l'ordre de lever le camp pour aller réoccuper l'Égypte intérieure. — Où placerons-nous notre nouveau camp? se demandaient les soldats les uns aux autres. — A la tente du général! s'écria-t-on de toutes parts. — Ainsi un accident sans importance, mais non sans grâce, détermina l'emplacement de la première capitale arabe de l'Égypte. On lui donna le nom de *Fostatt*, mot qui signifie tente, comme si la nouvelle ville ne devait pas être plus solide que la toile légère où l'imagination arabe s'était plu à contempler la nichée de deux colombes. C'est là qu'Amrou établit sa résidence, forma de grands établissements, inaugura l'organisation administrative et politique du pays, avec une largeur d'esprit et une modération de conduite qu'aucun de ses successeurs, hélas! n'a su imiter.

Fostatt était destinée, sinon à disparaître puisqu'elle subsiste encore en partie, du moins à perdre son caractère de capitale au profit d'une ville nouvelle bâtie à ses côtés. Un quartier de *Fostatt*, distinct de *Fostatt* elle-même, *êl Asker*, c'est-à-dire *l'Armée*, était habitée par les troupes et par leurs officiers. Là, s'élevait sous les kalifes Abassides le palais des commandants militaires et des gouverneurs. Mais l'enceinte de ce faubourg militaire devint bientôt trop étroite pour contenir

les magasins, les chevaux, les esclaves, les richesses considérables entassées par Amed-êbn-Touloun, le fondateur de la dynastie des Toulounides. Celui-ci chercha donc à son tour un emplacement rapproché de *Fostatt* et d'*él Asker*, où il pût construire une cité digne de lui. Une plaine élevée, formant le plateau des hauteurs abruptes appelées le mont *Yechkar*, et qui s'étendait à l'Orient de *Fostatt* et du quartier d'*él Asker* vers le Mokatam, lui parut réunir toutes les conditions qu'il désirait. Cette plaine était remplie de tombeaux de chrétiens et de juifs; il fallut les démolir pour construire d'abord à la place qu'ils occupaient un manège et une citadelle. Le terrain environnant fut distribué ensuite, à titre de fiefs, aux chefs de l'armée, à charge pour eux d'y élever des maisons et de venir les habiter. De là le nom donné par Touloun à la nouvelle ville, *él Qatayah*, ce qui signifie en arabe : « Fonds de terre concédés par les propriétaires » et les suzerains à leurs vassaux ou partisans, » sous certaines conditions ou redevances. » L'éclat d'*él Qatayah* éclipsa bientôt celui de *Fostatt* : des jardins magnifiques, de riches palais, des mosquées superbes, d'agréables maisons particulières, des marchés, des ateliers l'embellissaient de toutes parts. Le palais d'Ahmed-êbn-Touloun surpassait tous les autres en magnificence : on y entrait par plusieurs portes, et l'une d'elles était surmontée d'un belvédère d'où la vue s'étendait au loin sur *Fostatt* et ses environs, sur le cours

sinueux du Nil, sur l'île verdoyante de Rodah, sur le désert que bordaient les Pyramides. C'est là qu'Amed-êbn-Touloun, fatigué de ses glorieux travaux, aimait à se reposer : du haut de son belvédère, la nuit, la veille des fêtes, il en surveillait les préparatifs d'un œil à la fois distrait et bienveillant; s'il s'apercevait que quelque chose manquât à quelqu'un de ses sujets, ses dons généreux suppléaient bientôt à cette insuffisance de ressources. Khomarouyah, fils d'Amed-êbn-Touloun, lui succéda dans son pouvoir, dans ses richesses et dans son goût pour les constructions. Il employa une partie des trésors que lui avait légués son père à accroître et à embellir *él Qatayah*. S'il faut en croire les écrivains arabes, son palais devint une merveille qui défie presque l'imagination. Il était environné d'immenses jardins où était réuni tout ce qui pouvait caresser la mollesse d'un prince oriental. On avait trouvé le moyen d'y combattre victorieusement la chaleur, qui est insupportable en Egypte. Des milliers de fleurs, disposées en parterre, offraient aux regards des dessins agréables et des passages poétiques du Coran. Le tronc des arbres était enveloppé de cuivre doré d'où sortaient des tuyaux formant de nombreuses fontaines. Ça et là s'élevaient d'immenses tours de bois remplies d'oiseaux; des kiosques resplendissant d'or et d'azur, ornés, en dépit des préceptes formels du Coran, de statues élégantes, qui portaient des couronnes d'or, des boucles d'oreilles du même métal et des costumes

couverts de pierreries et composés des étoffes les plus précieuses, leur faisaient face. Une immense ménagerie contenait tous les animaux féroces connus; le prince se plaisait à les faire lutter les uns contre les autres en présence de sa cour. Un belvédère élevé permettait d'admirer le splendide spectacle du Nil, de la ville, des jardins, du désert et des pyramides. Mais ce qui portait au dernier degré du raffinement oriental le luxe de cette résidence princière, c'était un vaste bassin de cinquante coudées, rempli de vif-argent, entouré d'une colonnade de marbre dont les chapiteaux étaient d'argent. La lumière du soleil, de la lune et des étoiles se réfléchissait en mille nuances merveilleuses sur ce lac prodigieux. Des anneaux d'argent et des cordons de soie amenaient à la surface un immense coussin gonflé d'air, sur lequel le prince se laissait bercer avec délices dans les tièdes nuits d'été. Ne nous hâtons pas de dire que cette étrange description est exagérée! On peut voir encore, tout près du Caire, à Choubra, les bains de Méhémet-Ali, qui rappellent par bien des côtés le lac enchanté de Khor-marouyah. « C'est, » disait Gérard de Nerval qui les avait connus dans toute leur splendeur, « un » immense bassin de marbre blanc, entouré de » colonnes d'un goût byzantin, avec une haute » fontaine dans le milieu, d'où l'eau s'échappe » par des gueules de crocodiles. Toute l'enceinte » est éclairée au gaz, et, dans les nuits d'été, le » pacha se fait promener sur le bassin dans une

» cange dorée dont les femmes de son harem
» agitent les rames. Ces belles dames s'y baignent
» aussi sous les yeux de leur maître, mais avec
» des peignoirs en crêpe de soie... le Coran,
» comme nous savons, ne permettant pas les nu-
» dités. » *Quantum mutatae!* Les bains de Méhémet-Ali subsistent encore. Le bassin est toujours alimenté par des gueules de crocodiles, la colonnade byzantine l'entoure toujours de ses formes élégantes; mais la cange dorée, les rames doucement agitées, les femmes vêtues discrètement de crêpe de soie, enfin l'éclairage au gaz qui faisait ressortir leur mystérieuse pudeur ont disparu. Les canapés et les divans superbes sur lesquels s'étendait Méhémet-Ali admirant avec volupté le spectacle qui se déroulait devant lui, laissent percer leurs ressorts usés et recouverts de poussière. Les délicieux petits boudoirs, tout capitonnés de velours et de soie, qui entouraient le bassin, et où le pacha se retirait sans doute après avoir jeté le mouchoir, sentent le moisi. Tout passe, et le lac de vif-argent de Khomarouyah, où se reflétaient les étoiles, et le lac plus moderne de Méhémet-Ali, et le coussin de soie gonflé d'air, et la cange dorée! Seules, les nuits d'été ont conservé en Egypte leur éclat transparent et la merveilleuse harmonie d'une lumière qui semble inviter encore pachas et simples mortels à l'oubli du monde, à la rêverie et à la volupté!

Él Qatayah devait subir le même sort que *Fostatt*. Lorsque les kalifes fatimites s'emparèrent de

l'Égypte, ils songèrent à fonder une nouvelle capitale, qui pût rivaliser non-seulement avec celle des Toulounides, mais même avec Bagdad, la ville des Abassides. Ce fut à Djouhar, le général qui s'était emparé du pays au nom des Fatimites, que revint l'honneur de jeter les fondements du Caire. Il choisit une enceinte considérable, comprenant à la fois celle de *Fostatt* et celle d'*él Qatayah*, et s'étendant au delà jusqu'au pied du Mokatam. Suivant l'usage de l'Orient, on commença par creuser les fossés de l'enceinte. L'ascension de la planète Mars devait déterminer l'instant précis de la fondation. Le nom arabe de Mars, *él Kâher*, signifie le vainqueur. C'est de là que vint celui de la nouvelle ville, *Mars él Kahirah* (la capitale victorieuse), bientôt transformé par l'usage en celui de *él Kahirah* (la victorieuse) dont nous avons fait le Caire (1). « Ce nom lui avait été donné », disent les écrivains orientaux, « non-seulement comme témoignage de la victoire qui venait d'être rem-

(1) Les historiens des croisades ont transformé le nom de *él-Kahirah* en celui d'*Alcaïro*, d'où est venu tout naturellement le *Caire*. Le nom de *Mars*, qui signifie proprement capitale, quoiqu'il soit appliqué à toute l'Égypte, aussi bien qu'à sa capitale, fut cependant conservé à *Fostatt*, en y joignant toutefois l'épithète d'*Atyqah* ou de *Qadyméh* (ancienne) c'est de ce mot de *Mars-él-Atyqah* (l'ancienne capitale) que les voyageurs ont fait le *vieux Caire*, nom que *Fostatt* n'a jamais porté. — Le Caire s'appelle aussi *él Mahroussah* (la bien gardée), parce qu'elle renferme les tombeaux de si saints personnages que la ville, disent les Égyptiens, est gardée par leur seule présence.

» portée par les Fatimites, mais encore comme
» témoignage de celles que le ciel leur accorderait
» par la suite contre leurs ennemis. » Hélas ! ces
dernières n'ont pas été nombreuses, et le Caire
allait être plus souvent conquis que conquérant !
Faut-il voir, dans la légende que racontent les
historiens arabes sur l'origine de cette ville, l'au-
gure d'un triste avenir ? Une solennité remarqua-
ble était préparée pour la fondation ; les ouvriers,
les matériaux étaient prêts ; les astronomes obser-
vaient avec leurs instruments le passage de Mars
au méridien ; le moment favorable devait être an-
noncé par leur signal. Mais, pour que ce signal pût
être donné à la minute, des cordeaux garnis de
sonnettes avaient été tendus le long des fossés.
Divisés, comme tous les savants, les astronomes
ne pouvaient pas s'accorder sur l'instant précis du
passage de Mars. Au milieu de leurs disputes, une
volée d'oiseaux de proie vint se poser sur les cor-
deaux et fit retentir le signal convenu. Les ouvriers
trompés jetèrent les fondements. On reconnut
plus tard que les oiseaux de proie étaient arrivés
juste au moment où s'opérait l'ascension de la pla-
nète Mars. Mais est-il bien sûr qu'on n'ait pas
voulu après coup justifier la précipitation des ou-
vriers ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'une volée
d'oiseaux de proie a présidé à la naissance de la
nouvelle cité, sombre présage que les destinées du
Caire n'ont pas absolument démenti !

Comme on le voit, il a fallu s'y reprendre à
plusieurs fois avant de fonder l'admirable ville

qui est aujourd'hui la capitale de l'Égypte. En peu d'années elle fut entièrement bâtie ; mais que de souverains constructeurs ont contribué depuis à sa splendeur ! Le goût des constructions semble un produit naturel de l'Égypte. Toutes les dynasties, tous les princes qui se sont succédé dans ce pays, depuis les premiers Pharaons, l'ont eu à peu près au même degré. Seulement, parmi ces princes, quelques-uns ont été d'admirables architectes, tandis que d'autres sont à peine dignes du nom de maçons. Amrou, Touloun, Djouhar, Hassan, etc., Kaït-Bey surtout, le plus grand de tous, mériteront toujours l'admiration, la reconnaissance et l'amour des artistes. Ils ont élevé au Caire des monuments d'une grâce exquise, presque complètement ruinés aujourd'hui, mais dont les débris offrent encore des merveilles qu'on ne se lasse pas de contempler. Hélas ! le dernier maître de l'Égypte, Ismaïl Pacha, était, lui aussi, un grand constructeur ; on lui doit une trentaine de palais, autant de casernes qui ne se distinguent guère des palais, des centaines d'établissements publics, maisons, écoles, mosquées, hôpitaux, etc., etc. Des millions ont été dépensés à ces œuvres laides, lourdes et vulgaires ! Quand on pense qu'avec la moitié, le quart des sommes ainsi gaspillées, il aurait été facile de restaurer les vieilles mosquées, d'étayer les murs croulants des tombeaux des kalifes, de relever de merveilleux plafonds qui tombent à terre, de sauver la mosquée du sultan Hassan, dont chaque jour em-

porte un lambeau, on éprouve un véritable serrement de cœur. Les Turcs sont la race la moins artiste qui ait jamais existé. Méhémet-Ali, Abbas Pacha, Saïd Pacha, Ismaïl Pacha ont bâti plus de murailles que presque tous leurs prédécesseurs réunis; mais, quelles murailles, grands dieux! Encore si l'un d'eux avait eu l'ingénieuse idée de faire un palais arabe! Les mosquées, les maisons particulières, les établissements publics lui auraient fourni des matériaux en abondance. Il aurait trouvé partout des boiseries gracieusement ciselées, des plafonds d'une couleur et d'un dessin exquis, des moucharabiehs plus délicatement travaillés que la plus délicate des dentelles. Mais ils ont laissé se disperser des trésors qu'on aurait recueillis avec si peu de peine, pour acheter, à des prix insensés, ruineux, la quincaillerie européenne dont ils ont rempli leurs harems et leurs palais!

A côté du vrai Caire s'élève aujourd'hui une ville neuve qui porte le nom de d'Ismaïlieh, et qui a été en effet construite sous Ismaïl Pacha. C'est le quartier européen. On y voit un Opéra italien, un Théâtre-Français, un Cirque deux fois plus grand que celui des Champs-Élysées, de larges boulevards non pavés mais éclairés au gaz, d'immenses hôtels fort lourds, et la place de l'Esbekieh, jadis une des merveilles de l'Orient, aujourd'hui le plus beau parc Monceau du monde. Ce quartier rappelle Passy et les environs du bois de Boulogne. Il se compose d'une série de maisons élégantes

quoique souvent d'assez mauvais goût, entourées de petits jardins frais et ombragés. On y jouit du grand air, de la verdure, de la lumière, des fleurs, de tout ce dont on peut jouir dans les quartiers excentriques de Paris par les plus chaudes journées d'été. Mais est-ce bien là l'Égypte ? N'est-ce pas plutôt ce pays sans caractère qu'une demi-civilisation européenne a fait surgir sur les bords du Nil ? Quelques amateurs et quelques artistes seuls ont su se créer dans ce milieu vulgaire de véritables résidences orientales. Un architecte français, M. Baudry, le frère du peintre du foyer de l'Opéra, a construit pour lui-même une charmante maison dans le style arabe le plus pur, qui est aujourd'hui une des curiosités du Caire. Son salon, dont le plafond est délicieux, forme un véritable musée arabe. La lumière discrète des vitraux y répand les plus fines nuances. M. Baudry a également construit pour un banquier français, M. Delort, une maison arabe, qui est un chef-d'œuvre. Il faut la visiter si l'on veut avoir une idée complète d'un art dont les monuments originaux disparaissent peu à peu. Un troisième Français, M. de Saint-Maurice, dont on a pu voir les collections à l'exposition rétrospective, a entrepris une maison plus considérable que les deux précédentes, et qui sera, lorsqu'elle sera terminée, un modèle de restauration arabe. Mais, à part ces trois exceptions, c'est le style italien le plus commun qui a présidé à toutes les constructions d'Ismailieh. Lorsqu'on se promène dans les ruelles

étroites, sombres, mais si originales de *Fostatt*; lorsqu'on rêve aux splendeurs éteintes d'*él Qatayah*, lorsqu'on examine en détail ce qui reste des mosquées et des palais du Caire, et lorsqu'on se retrouve ensuite en présence des casernes et des usines élevées par la dynastie de Méhémet-Ali, comment ne pas déplorer l'inconstance et l'insouciance des Arabes, qui ont fait tomber entre les mains brutales des Turcs tant de précieux monuments? Sous tout autre climat que sous celui de l'Égypte, il ne resterait rien de ces poèmes de pierre que la plus délicate fantaisie à élevés et auxquels la plus lourde inertie permet de s'écrouler morceau par morceau! Heureusement, une atmosphère toujours sèche, un ciel toujours pur en conservent encore de nombreux débris. Mais ils sont tellement enfouis sous la poussière, tellement rouillés et salis, qu'il faut les déchiffrer péniblement, comme ces manuscrits sur lesquels le temps a déposé une couche épaisse et qui ne laissent entrevoir que des fragments sans lien ni suite. Obligée par sa religion de renoncer à la sculpture et à la peinture, nullement douée sous le rapport musical, la race arabe semble avoir concentré tout son génie sur la poésie et sur l'architecture, où elle a excellé. Mais étrangement bornée dans son essor, incapable de rien faire qui ne fût spontané, toujours prête à désertir l'œuvre de la veille pour se lancer dans une aventure nouvelle, elle a épuisé vite la série des conceptions dont elle était susceptible; la décadence n'a pas tardé à commencer

pour elle, et une fois commencée elle ne s'est plus arrêtée. L'histoire du Caire pourrait être considérée comme l'emblème du développement historique d'une race. Cette ville, plusieurs fois abandonnée et recommencée, remplie çà et là de monuments admirables, mais couverte de constructions informes et sans goût, œuvre décousue, inachevée, sans suite, sans plan, sans traditions, comprenant tous les styles, depuis les plus purs jusqu'aux plus vulgaires, est une image vivante du génie arabe. C'est pour cela qu'elle offre un sujet inépuisable d'observations au moraliste et au philosophe, en même temps qu'un motif perpétuel d'admiration au poète et à l'artiste.

CHAPITRE V

LE CAIRE

(Suite)

Le point central du quartier européen au Caire est la place de l'Esbekieh, peinte par Marilhat, décrite par Chateaubriand, Gérard de Nerval, Maxime Du Camp, Théophile Gautier, Edmond About, Charles Blanc, etc. Le général Bonaparte y avait établi son état-major et sa résidence personnelle. On y voit encore la maison où Kléber fut assassiné. C'est le seul souvenir un peu ancien qui ait survécu aux nombreuses transformations qu'a subies la place de l'Esbekieh. Après avoir été une sorte de lac entouré d'allées ombragées, après avoir passé par vingt métamorphoses, qui ne lui enlevaient pourtant pas le caractère oriental, elle est devenue un simple jardin anglais, dessiné d'ailleurs avec goût et qui sera admirable lorsque les arbres nouveaux qu'on y a plantés auront acquis tout leur déve-

loppement. Certains de ces arbres, rapportés du centre de l'Afrique par le docteur Schweinfurt, font déjà les délices des naturalistes ; mais les poètes regrettent les vieux sycomores qui se réfléchissaient dans les eaux du lac disparu. Théophile Gautier nous a laissé une description complète du tableau de Marilhat qui représentait la place de l'Esbekieh : « Ce tableau, dit-il, était » d'une incroyable férocité de couleur. Sous un » ciel d'un bleu cru, dont l'outremer tournait à » l'indigo, se découpaient deux arbres immenses » de l'espèce *mimosa nilotica*, avec un pied monstrueux qu'on aurait cru fait d'une botte de colles tordues, et des branches qui étaient » elles-mêmes d'énormes troncs formant des coupes bizarres et portant des masses de feuillage » à couvrir une forêt. Ces deux arbres occupaient » à eux seuls presque tout le cadre, et, sous l'ombre qu'ils projetaient, on entrevoyait dans l'obscurité bleuâtre une *sakkieh* manœuvrée par des buffles, une femme ayant une cruche d'eau sur la tête, divers personnages accroupis, et un Arabe juché sur un chameau. Plus loin, vers la gauche, s'épaulaient les unes contre les autres, dans tout le laisser-aller oriental, les maisons arabes qui bordent la place, avec leurs moucharabiehs, leurs étages en surplomb, leurs encorbellements soutenus de poutrelles, et tous les détails caractéristiques que n'avait pas encore émondés le progrès, ami des lignes droites et des surfaces planes. Un palmier levait au-dessus

» des maisons son plumeau de feuilles, et derrière
» les arbres, sous la voûte de leur feuillage, on
» entrevoyait une autre rangée de bâtiments for-
» mant le fond de la place et surmontée d'un mina-
» ret. A droite, se dessinaient, servant de fond à la
» ligne des okkels, les escarpements du Mokatam.
» Une lumière terrible, aveuglante, se déversait
» comme des cuillerées de plomb fondu sur tout
» le premier plan. »

Ce n'était pourtant pas à l'heure de la grande lumière que l'ancienne place de l'Esbekieh se présentait aux regards sous son aspect le plus riant et le plus oriental : c'était le soir, surtout dans les derniers jours du Ramadan et pendant la fête du *Dosseh*, alors que des milliers de lumières faisaient resplendir l'eau du lac sur lequel voguaient des barques portant des flambeaux, tandis que les sycomores et les *mimosa nilotica* répandaient une ombre discrète, intime, profonde, autour de ce gai et lumineux spectacle. Tout cela n'est plus ! Les sycomores et les *mimosa nilotica* ont été abattus, le lac s'est transformé en un simple bassin où nagent des cygnes et des canards, comme au Jardin d'acclimatation, les illuminations féeriques se sont éteintes, les maisons arabes ont fait place à des hôtels européens, les moucharabiehs et les encorbellements sont tombés dans la poussière. La place de l'Esbekieh n'en a pas moins un charme séduisant. En dépit de la régularité de ses massifs et de ses pelouses, elle n'a rien de la désespérante monotonie de nos jardins publics. La lumière d'Orient

donne aux arbres, aux maisons, aux kiosques les plus ordinaires de délicieux reflets. Que de fois le matin, au lever du jour, n'ai-je pas contemplé des allées de l'Esbekieh la profondeur d'un ciel transparent sur lequel la verdure des bosquets se projette harmonieusement ! Des aigles, des vautours, des éperviers, des gypaètes tournaient sur ma tête à des hauteurs vertigineuses ; mais le ciel était si net au-dessus d'eux, que des espaces infinis semblaient s'étendre encore au delà des régions où ils apparaissaient comme un point noir sur un fond bleu ardent. Rien n'est vulgaire sous le soleil d'Orient. L'Opéra, les théâtres, les hôtels d'Ismail Pacha, baignés dans une atmosphère éclatante, prennent je ne sais quel aspect presque élégant. Il faut avouer cependant que le jardin de l'Esbekieh est fort dédaigné par les habitants du Caire. C'est en vain que la musique du vice-roi y fait entendre tous les jours des airs d'*Aïda* alternant avec des refrains de la *Mère Angot*. Cette *musique franque* n'attire que quelques bonnes d'enfants, qui, contrairement aux usages de l'Europe, ne sont accompagnées d'aucun militaire. Le soir seulement, les cafés arabes se garnissent d'un certain nombre de clients. On voit alors se glisser furtivement, à travers les allées, des femmes voilées que suivent de loin quelques étudiants de la mosquée d'El-Azar en longues robes de diverses couleurs, quelques employés des administrations, en stambouline et en tarbouche, avec une chemise européenne soigneusement empesée, mais

qui n'est décorée d'aucune cravate, suivant la mode du pays. Les cafés arabes, entourés de petits drapeaux rouges, éclairés par des falots et des lanternes vénitiennes, remplis de femmes auxquelles le habarah donne l'aspect de nonnes ou d'ombres mystérieuses, sont nombreux dans l'Esbekieh. Un orchestre, composé d'un joueur de tarabouk (1), d'un joueur d'une sorte de mandoline, d'un joueur d'une espèce de guitare et d'un chanteur qui pousse des glapissements extraordinaires en tenant une de ses mains collée à sa joue, fait entendre une musique étrange, souvent intéressante par la difficulté vaincue, mais presque incompréhensible pour des oreilles européennes. Quant aux Arabes, l'enthousiasme que leur inspire cette singulière musique est sans mesure. Ils ont une manière de l'exprimer tout à fait à eux. Placés à côté de l'orchestre, ils l'interrompent à tout propos par un : *ah!* plaintif et prolongé, qui paraît au premier abord faire partie du morceau exécuté et former une reprise du chœur, mais qui n'est en réalité qu'une marque d'approbation, qu'un applaudissement. Les vrais dilettanti poussent ce *ah!* en relevant la tête avec une expression presque douloureuse ; leur note approbative produit sur nous un effet déchirant. Chaque peuple a sa manière d'exprimer la gaieté ! Les Arabes ne comprennent pas plus notre musique que nous

(1) Le Tarabouk est un simple vase en terre dont une orifice est garnie d'une peau formant une sorte de tambour.

ne comprenons la leur. Il faut voir avec quelle conscience les musiciens du khédivé écorchent les plus belles mélodies d'*Aïda* devant des chaises vides ! Pendant l'expédition d'Égypte, l'armée de Bonaparte tenta vainement de faire sentir aux indigènes la beauté de nos refrains belliqueux ; seul, l'air de Marlborough parvint à enlever leur approbation. « Qui sait quand reviendra ? » chatouillait assez agréablement, paraît-il, les oreilles arabes, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi. Mais l'air de Marlborough lui-même ne vaut point pour elles les interminables mélopées nationales, qui flottent indéfiniment le soir, sous les ombrages de l'Esbekieh, tandis que les femmes, relevant lentement leur habarah, aspirent la fumée du narghilé, et, puisqu'il faut le dire, consomment une vingtaine de bocks comme les plus vulgaires habitués du boulevard.

L'hôtel où je logeais, le New-Hôtel, situé sur l'Esbekieh, était un poste d'observation bien choisi pour assister à l'interminable défilé de types et de costumes originaux qui se pressent sous les yeux du voyageur à peine arrivé en Égypte. A la porte de l'hôtel, des drogmans de toutes nationalités, grecs, coptes et nubiens, coiffés du fez, habillés d'une petite veste soutachée et d'un large pantalon galonné, offrent leurs services aux nouveaux venus ; de petits nègres, des Abyssins aux yeux de gazelle, vêtus de courtes robes, les bras et les jambes nus, se proposent comme commissionnaires, comme guides ou

comme décrotteurs ; des cawas de consulat, richement costumés, portant fièrement un cimenterre au côté, agitent leurs longues cannes à poignée dorée ; des marchands de toutes sortes étalent sous les yeux des clients des couffiehs, des plumes d'autruche, des antiquités plus ou moins authentiques, des coffrets et des tapis ; plus loin, de magnifiques Arabes montés sur leurs chameaux défilent solennellement au milieu de fellahs en chemise bleue ; de beaux jeunes gens coptes au turban noir, trottent sur ces ânes d'Egypte dont l'allure dégagée contraste si fort avec le pas embarrassé de leurs confrères européens ; des femmes enveloppées dans un long manteau, le visage caché sous un voile, montrant seulement leurs pieds chaussés de souliers en satin de couleurs criardes, se mêlent à cette foule bigarrée ; enfin des voitures de harem, lancées à toute vitesse, fendent le flot populaire, précédées par deux *saïs* et suivies de deux eunuques galopant lourdement sur de superbes chevaux. Rien de plus joli, de plus gracieux que ces *saïs*, espèces de coureurs qui trottent au-devant des cavaliers et des voitures, armés d'un long bâton et qui crient à tue-tête : « Gare à toi ! sauve tes pieds ! à droite ! à gauche ! Place ! place ! *Dov ghrack !* (derrière toi !) *redjelek !* (A tes pieds !) ; *yeminek !* (A droite) ; *chemalak !* (A gauche !) » La plupart sont Nubiens ou Abyssins. Leur tête noire, où brillent de grands yeux fendus en amandes, est charmante de vivacité et de finesse. Leur costume est délicieux et n'a que le dé-

faut de ressembler un peu trop à un costume d'opéra-comique ; il rappelle, paraît-il, celui des bateliers du Bosphore, mais avec plus d'élégance et de recherche. Composé d'un gilet de velours richement brodé d'or ou décoré de galons de soie dessinant les plus jolies arabesques ; d'une large ceinture, dont les bouts flottent au vent ; de culottes blanches, qui se terminent au genou et qui laissent passer une jambe noirâtre d'une fermeté et d'une souplesse nerveuse étonnantes ; d'un superbe tarbouche, posé sur le haut de la tête et d'où s'échappe un gland bleu qui retombe jusqu'au milieu du dos ; enfin d'une chemise de gaze d'une propreté immaculée, dont les longues manches, fendues jusqu'au haut du bras et ramenées sur l'épaule, semblent être des ailes, il forme un ensemble dont la description ne saurait rendre la grâce, l'imprévu et la légèreté. Ainsi costumés, les *sais* courent ou plutôt volent autour des voitures et des cavaliers avec une vitesse inconcevable. Ils ne se contentent pas d'aller droit devant eux : ils font des festons ; ils s'égarent dans tous les sens ; ils sautent et bondissent en poussant des cris, comme ces chiens habitués à faire deux ou trois fois la route des voitures qu'ils accompagnent. Rien ne les fatigue. J'en ai vu qui, après avoir parcouru 60 kilomètres de cette marche endiablée, paraissaient moins épuisés que les chevaux dont ils avaient sans cesse dépassé l'allure. A la vérité, presque tous les *sais* meurent jeunes ; à trente ans ils sont

fourbus; à quarante, ils succombent à une maladie de poitrine. Mais, durant cette courte existence, ils mènent la vie de sylphes toujours alertes et voltigeants, et lorsqu'ils tombent, harassés de fatigue, ce n'est pas sans avoir goûté jusqu'au bout le charme d'une perpétuelle agitation : c'est à peine s'il ont posé le pied sur la terre, pour rebondir aussitôt dans l'espace et pour le dévorer ! (1)

Le contraste avec les eunuques, qui suivent d'une allure pesante les voitures que les *saïs* devancent avec tant de souplesse, est des plus comiques. Pauvres eunuques ! Jamais êtres plus laids, plus massifs, plus disgracieux n'ont servi de repoussoir à la population d'une ville composée d'arabes superbes, de fellahs élégamment robustes, de nègres imposants par leur vigueur et leur force bien équilibrée ! On en voit des centaines aux portes des harems ou dans les promenades publiques, les oreilles en éventail, les lèvres pendantes, la figure grasseuse, le corps débordant d'embonpoint. Les uns tournent dans leurs grosses mains le chapelet éternel des Orientaux ; les autres tricotent tout bonnement un bas, la laine

(1) L'institution des *saïs* date des mameluks. Chaque cavalier mameluk était accompagné d'un coureur qui portait ses armes, les ramassait lorsqu'il les laissait tomber dans le combat, se glissait sous le ventre des chevaux des ennemis pour leur couper les jarrets. Aujourd'hui les *saïs* sont moins belliqueux, mais ils ne sont ni moins lestes, ni moins ardents qu'autrefois.

passée autour du cou, dans la plus singulière attitude que puisse prendre leur masse noirâtre et informe. En Egypte, la plupart des ouvrages de femmes sont faits par des hommes. On aperçoit sans cesse dans les boutiques de blanchisserie d'énormes nègres gravement occupés à repasser des chemises blanches, dont la couleur fait plus nettement ressortir la leur. On se rappelle l'impression produite, dans un de nos derniers Salons, par un petit tableau de M. Bonnat, qui représentait un barbier tout noir étendant sur la figure d'un client non moins noir une mousse de savon d'une éclatante blancheur. Que de tableaux du même genre, que d'effets analogues se rencontrent à chaque pas dans les rues du Caire ! Les plus originales fantaisies n'ont rien qui vaille la réalité, et le barbier de M. Bonnat serait surpris de voir le tricoteur, le repasseur ou le boulanger nègre dont l'Egypte offre des milliers d'échantillons.

Au milieu de la procession qui se déroule devant les hôtels de l'Esbekieh se presse une volée de petites filles portant sur leurs têtes un panier indescrivable et les mains recouvertes jusqu'au coude d'une sorte de gant verdâtre dont il est encore plus difficile d'indiquer la matière. Il y a peu de bois en Egypte ; or, s'il n'est guère utile de s'y chauffer, il faut pourtant y faire la cuisine. On se sert pour cela d'espèces de galettes composées de paille et, comment dirai-je?... enfin, lorsqu'une voiture passe et laisse derrière elle quelque

trace du cheval, les fillettes aux gants verts se précipitent jusque sous les roues, se bousculent les unes les autres, se lancent au visage les plus étranges projectiles, s'arrachent mutuellement un butin qui leur paraît, comme l'or que cet empereur romain tirait des vidanges publiques, n'avoir aucune odeur. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que si, par suite de ces luttes ardentes, une petite fille va rouler sur la route et plonge sa main dans une ornière boueuse, elle l'en retire avec un air de dégoût inexprimable. La propreté aussi est chose relative ! Chaque peuple la comprend à sa manière. Quand la récolte est complète, on en dispose les produits sur un terre-plein ; on les pétrit soigneusement en y mélangeant des débris de paille ; on en compose de légères galettes que l'on prend délicatement dans le creux de la main et que l'on jette contre le mur des maisons où elles se collent. Toutes les maisons de fellahs sont recouvertes ainsi d'une couche de galettes que le soleil sèche ; elles tombent alors, et forment un excellent combustible. Il ne faut pas se plaindre des petites filles aux galettes ! Avec les chiens et les vautours, elles entretiennent la propreté au Caire qui, sans cela et sans le soleil, serait une ville inhabitable. Un grand nombre de fellahs n'ont d'autre gîte que les trottoirs de l'Esbekieh et de la route qui conduit au pont de Kasr-el-Nil. Quelque temps qu'il fasse, que le ciel soit sombre ou clair, l'atmosphère froide ou étouffante, on les voit le soir se rouler

en boule dans l'unique couverture qui leur sert de vêtement, pour se ranger le long des murs où ils restent endormis jusqu'au matin. Cette série de boules humaines, sur lesquelles on risque toujours de marcher, présente un aspect singulier. Quand le jour se lève, chacun sort de dessous sa couverture et procède à une toilette des plus sommaires : elle consiste seulement en une chasse minutieuse opérée dans la couverture ; hommes, femmes, enfants s'y livrent à la fois, et pendant l'opération, comme de juste, les rayons du soleil levant forment tout leur costume. Dieu sait ce qui reste immédiatement après ces toilettes sur les trottoirs de l'Esbekieh et du pont de Kasr-el-Nil ! Mais, une demi-heure plus tard, les chiens errants de la ville, les vautours, l'ardente chaleur du soleil ont accompli leur œuvre d'assainissement, et l'on peut circuler sans danger sur ces dortoirs improvisés dont l'entretien coûte si peu !

Vers une heure de l'après-midi, lorsque les voyageurs des hôtels finissent de déjeuner, des danseurs nubiens, des lutteurs, des psyllés, des faiseurs de tours de force arrivent en bande pour exercer leurs diverses industries. Les psyllés ont été trop souvent décrits pour que j'en parle encore. On sait qu'ils ont la faculté de découvrir les serpents qui se cachent dans les maisons et dans les jardins, et de les attirer à eux par un charme invincible. Ils semblent vivre avec les serpents dans une parfaite intimité. Ils s'en servent pour exécuter les tours les plus variés. Le plus com-

mun de tous, consiste à raidir une vipère en lui pressant la tête, de manière à la rendre aussi inflexible qu'un bâton. Ce cas de simple catalepsie se renouvelle indéfiniment. Suivant mon compagnon de route naturaliste, Aaron n'était qu'un psyllé ordinaire; il se contentait de presser la tête des serpents pour les transformer en bâtons, à la grande surprise d'un Pharaon ignorant et crédule. Le ciel me préserve d'accepter cette explication toute naturelle d'un miracle aussi bien constaté que celui d'Aaron! Les danseurs nubiens sont curieux; ils ont la tête couverte d'un chapeau de plumes, au milieu duquel brille un miroir, qui vient retomber sur le front et qui constitue, avec une simple tunique bleue, l'ensemble de leur costume. Mais ils portent en outre autour des reins une large ceinture de coquilles de moules, qui fait à chaque mouvement un bruit sec et strident. Le danseur nubien ne remue pas les jambes; il se tord les reins comme une almée, en prenant les poses les plus significatives; de temps en temps seulement, il bondit sur lui-même pour exécuter un entrechat, qui aurait le plus grand succès dans un cavalier seul de la « Closerie des Lilas. » La figure noire du danseur, ses dents d'ivoire, son sourire qui ne manque pas de finesse donnent à cette danse monotone un caractère de singulière vivacité. Le bruit des coquilles de moules qui s'entrechoquent vient se mêler aux accords aigus d'une sorte de harpe toute panachée de plumes d'autruche, dont un autre Nubien joue avec

la plus grande énergie, pendant que le danseur prend ses poses amollies et se livre à ses mouvements saccadés.

Dès le jour de mon arrivée au Caire, sans dépasser la place de l'Esbekieh, j'avais donc vu des cafés arabes, des *saï's*, des voitures de harems, des eunuques, des dortoirs en plein vent, des danseurs, des psyllés, etc., etc. Le soir, à la tombée de la nuit, je me laissais entraîner dans les ruelles étroites du vrai Caire. Après avoir traversé le Mousky, l'ancienne rue principale du quartier franc bordée des deux côtés par des magasins européens, je me perdis au milieu d'impasses étroites, de chemins noirs et tournant sans cesse sur eux-mêmes, où des ombres légères semblaient glisser discrètement le long des murs. De loin en loin, un café arabe faiblement éclairé, où une dizaine d'hommes accroupis sur des bancs en osier savouraient lentement le narghilé tandis que les sons criards d'un orchestre charmaient leurs oreilles, jetait un peu de lumière dans cette demi-obscurité. C'est à peine si le ciel semé d'étoiles perçait au détour de quelques rues, tant les maisons sont élevées, tant les encorbellements, les balcons, les moucharabiehs se referment hermétiquement sur la tête des passants ! Quelques petites lanternes suspendues çà et là répandaient une clarté presque indistincte. Ce n'est qu'auprès des boutiques arabes que la lumière était vive. Là, de grands falots faisaient ressortir les teintes éclatantes des fruits et des légumes de toutes

sortes, oranges, citrons, pastèques, pommes, aubergines, etc., etc., étalés aux yeux des consommateurs. Tous les fruits ont en Egypte une couleur plus chaude qu'en Europe, ce qui donne aux boutiques des fruitiers, surtout le soir à la lumière, une coloration prodigieusement brillante. Peu à peu, je m'enfonçais dans les quartiers les plus divers. A un moment même, j'en traversai un, d'apparence assez suspecte. A chaque porte, des femmes accroupies autour de petits brasiers, vêtues de robes, vertes, rouges, jaunes, largement décolletées et montrant les teints les plus variés, quoique tous dans les tons les plus sombres, interpellaient de toutes sortes de termes incompréhensibles de jeunes Égyptiens passant fièrement sur leurs ânes au milieu de cette masse de moricaudes. D'autres femmes agitaient du haut des fenêtres d'immenses lanternes multicolores. Les cafés se multipliaient. Le moment était venu de battre en retraite ! A mon retour sur la place de l'Esbekieh, un clair de lune oriental donnait à tous les objets une intensité de lumière que l'électricité aurait de la peine à égaler. Les clairs de lune d'Egypte sont merveilleux ; ils ont en même temps un éclat et une douceur extraordinaires. La vapeur dans laquelle baignent les arbres, les jardins, les maisons, les monuments est si pure, que les lignes et les formes paraissent cent fois plus nettes qu'au jour. C'est au clair de lune qu'il faut voir les Pyramides, les tombeaux des kalifes, la mosquée d'Hassan ; c'est au clair de

lune qu'il faut admirer, du haut de la citadelle, le Caire endormi au bord du Nil dont le cours se déroule le long de ses murs comme une immense nappe d'argent. Qui n'a point goûté le charme d'un pareil spectacle ne connaît pas toute la poésie des ombres lumineuses, des molles clartés et des mystères de la nuit !

CHAPITRE VI

LE CAIRE

(Suite)

L'aurore en Egypte n'a pas ces teintes successives et graduées que l'on admire dans le Midi de la France. Le soleil éclate tout à coup au bord du ciel. A peine annoncé par une lueur rose, il s'élance subitement à l'horizon et embrase en quelques minutes toute l'atmosphère. Parfois cependant, en hiver, et plus souvent même qu'on ne pourrait le croire, il doit soulever, avant de se montrer, les longs plis d'un manteau grisâtre qui enveloppe la terre de toutes parts. Le sol de l'Egypte, arrosé et chauffé tout à la fois, imprégné d'eau du Nil jusque dans ses profondeurs, toujours en transpiration et laissant échapper sans cesse des vapeurs légères, se couvre le matin d'une sorte de buée transparente, qui rappelle au premier aspect le brouillard de Paris. Mais, dès que le disque rouge du soleil apparaît au-dessus de la colline Mokatam,

cet épais rideau se déchire dans tous les sens : en une heure au plus, l'humidité de l'air est absorbée ; c'est à peine si quelques flocons de nuages, colorés par le jour naissant, flottent encore sur le bleu du ciel. Sauf pendant la période du kamsin, où l'air est chargé d'une poussière rousseâtre que le vent agite perpétuellement sans la dissiper jamais, les rayons du soleil percent avec rapidité l'atmosphère ; la fraîcheur et l'humidité de la nuit font place comme par enchantement à la sécheresse et à la limpidité du jour.

C'est au pied de la mosquée de Méhémet-Ali et de la terrasse de la citadelle qu'il est beau de voir se lever le jour sur le Caire à moitié endormi. Il est impossible de rendre l'effet du panorama qui s'offre alors aux regards ; c'est à coup sûr l'un des plus beaux du monde, l'un de ceux surtout qui éveillent dans l'esprit le plus de souvenirs, en même temps qu'il produit dans l'âme les plus vives sensations. Je n'ai jamais compris l'espèce de scepticisme qui porte certaines personnes à vouloir se détacher des impressions historiques afin de contempler le spectacle de la nature avec un désintéressement parfait. *Homo sum* ! et il n'est point indifférent pour moi d'apercevoir à l'horizon les Pyramides de Saqqarah profilant leurs formes indistinctes à côté de la forêt de palmiers qui recouvre les ruines de Memphis, tandis que plus près, à la jonction de la verdure et du sable, les grandes Pyramides, faiblement nuancées par le soleil levant, semblent être les mystérieuses gar-

diennes du désert. C'est dans cette plaine à moitié verdoyante, qui s'étale au-dessous de la citadelle du Caire, que la civilisation humaine est née. A droite, apparaît la campagne d'Héliopolis, la ville du soleil, où les sages de la Grèce vinrent puiser les principes de cette philosophie qui, transformée par leur génie, fécondée par leur imagination, propagée par leur éloquence, est devenue le levain de la pensée humaine, le germe de toute science, de toute doctrine et de tout art. Un seul obélisque, environné de collines de sable rougeâtre, marque la place où s'élevait Héliopolis; il se confond presque, à la distance où nous sommes, avec le sycomore gigantesque à l'ombre duquel, d'après une antique légende, la Sainte Famille s'arrêta longtemps dans sa fuite en Egypte. Plus près, les verts ombrages de Choubrah viennent rejoindre le Caire, que le cours du Nil aux eaux jaunâtres, aux rives bordées de dattiers et de sycomores, entoure de sa majestueuse et poétique ceinture. Au bord du fleuve, Boulaq dresse vers le ciel ses coupes et ses minarets; l'île de Rodah, brillante de fleurs et de verdure, et les riantes campagnes de Gizèh se prolongent jusqu'au désert lybique, tout rose au lever du jour, mais d'un rose tendre et diaphane, avec des demi-teintes bleuâtres. Un immense aqueduc, situé au vieux Caire, presque en face des Pyramides, traverse une série de collines de sable, de coupes à demi renversées, de moulins

à vent et de ruines de toutes sortes. Cette partie du tableau offre un aspect de nudité et de sécheresse, qui serait désespérant si le jeu de la lumière et des ombres ne lui donnait une intensité de vie extraordinaire. Mais, ce qui saisit l'œil par dessus tout, c'est la ville même du Caire étagée avec grâce sur le premier plan : la sombre et colossale mosquée du Sultan Hassan se détache d'abord sur le fond multicolore des maisons, des palais et des mosquées ; au delà, c'est une forêt, un fouillis indescriptible de constructions dont les colorations ardentes éblouissent le regard. Un murmure incessant s'élève des rues et des places du Caire. Le soir, au soleil couchant, les couleurs sont plus vives encore. Un immense rideau rouge sang fait ressortir la masse noirâtre des Pyramides de Gizèh ; la cime des palmiers et des sycomores paraît dorée ; le désert lointain passe par toutes les gammes du gris, du bleu, du violet et de l'opale ; sur le Nil, les voiles blanches des dahabiehs ressemblent aux ailes de grands cygnes déployant leur plumage au-dessus du fleuve ; le bruit de la ville est devenu si intense qu'il imite presque le roulement d'un tonnerre lointain. C'est ainsi qu'il faut contempler le Caire, le matin et le soir, si on veut l'admirer sans réserve et s'imprégner profondément de la poésie de cette ville exceptionnelle, que l'histoire, l'art, et la nature ont tout fait pour embellir.

Mais l'heure est venue de descendre de la citadelle et de se perdre dans les rues. Vingt âniers se

pressent pour vous offrir une monture. Refusez-la sans hésiter et allez à l'aventure jusqu'au moment où vous éprouverez impérieusement le besoin de rentrer à l'hôtel. Alors, où que vous vous trouviez, en quelque quartier invraisemblable que le hasard de la promenade vous ait conduit, soyez sûr de rencontrer encore un grand nombre d'âniers criant à tue-tête : « Bouriquet, Monsieur, *very good!* » bouriquet ! *donkey!* bouriquet ! » Après avoir descendu le long boulevard qui part de la mosquée du Sultan Hassan, on arrive à la place de Méhémet-Ali, grand espace nu, bordé d'un côté de ruines arabes d'un effet fort pittoresque, de l'autre, de vulgaires constructions européennes d'un aspect fort terne. Au milieu de la place s'élève la statue équestre du fondateur de la dynastie égyptienne : violation manifeste du précepte du Coran, qui interdit la reproduction de la figure humaine ! Qu'importe ? on n'y regarde pas de si près en Egypte. Des Arabes au teint bronzé, vêtus de robes bleues et de turbans blancs, sont assis autour du piédestal de la statue. Ils forment un groupe superbe, qu'un peintre serait heureux de reproduire. Mais les peintres auraient fort à faire s'ils voulaient reproduire tous les tableaux qui s'offrent sans cesse à leurs pinceaux dans les rues du Caire. A chaque pas, on en rencontre dans le genre de ceux de Gérôme, de Fromentin ou de Pasini. Ici, c'est un nègre magnifique, majestueusement accroupi devant quelques fèves qu'il vend au premier venu, ou devant un mouchoir rempli de sa-

ble, sur lequel il trace des signes cabalistiques pour dire la bonne aventure aux passants ; là, une élégante fellahine, les sourcils largement peints, l'œil étincelant, la gorge en avant et débordant la chemise bleue, porte sur la tête une corbeille remplie d'oranges, tandis qu'elle en tient quatre en parfait équilibre sur sa main relevée, comme dans les tableaux de M. Landelle (1) ; plus loin un Arabe, fièrement posé sur son chameau, s'avance au milieu de la foule, qui s'ouvre avec bruit pour le laisser passer ; le long des rues, dans des magasins d'une dimension minuscule, qui semblent faits exprès pour servir de cadre à une scène de genre, un marchand au visage sévère au large turban doré, à la longue robe noire, tourne lentement son chapelet dans ses mains amaigries ou fume avec dignité un interminable narghilé. La composition de ces tableaux vivants est achevée ; il suffirait, pour faire une œuvre exquise, de la

(1) Les marchandes d'orange du Caire, et spécialement celles qui se tiennent aux bords de l'Esbekieh, sont fort renommées pour leur élégance. Quelques-unes même sont très belles, mais il faut convenir que c'est la minorité. On en rencontre un très grand nombre dans la journée, le soir on en rencontre encore beaucoup ; mais elles n'ont plus de panier d'orange sur la tête. Celles qui pratiquent ces promenades tardives sont très méprisées de leurs compagnes ; non pas précisément à cause de la promenade, car les femmes ordinaires ne perdent rien en considération pour s'y livrer ; mais les marchandes d'orange n'admettent pas qu'on fasse deux métiers à la fois. C'est le cumul seul qui est scandaleux.

transporter sur la toile, par un procédé photographique ; mais comment transporter, même avec le plus magique des pinceaux, l'éclat merveilleux des couleurs sous la réverbération d'une lumière puissante ? L'art le plus parfait ne saurait égaler ici la richesse de la nature !

En sortant de la place de Méhémet-Ali, on entre dans le Mousky, la principale rue de l'ancien quartier franc, et, comme disent les guides, la rue de Rivoli du Caire. Mais quelle étrange et charmante rue de Rivoli ! Recouverte d'un plafond en partie effondré, les rayons du soleil y pénètrent par mille fissures d'où ils tombent sur la foule la plus compacte, la plus bruyante, la plus bigarrée qui ait jamais grouillé dans un espace aussi restreint. Les maisons très élevées, garnies de toutes sortes de balcons et d'encorbellements, peintes de mille nuances diverses, augmentent encore la variété des colorations. Des calèches conduites par des cochers en costume oriental, des cavaliers arabes, des bourgeois montés sur des ânes, des fellahs grimpés sur des chameaux, des noirs, des blancs, des jaunes, des bronzés, des femmes, des enfants, des eunuques se mêlent, se pressent, se poussent avec une incroyable agilité. L'art avec lequel les cochers indigènes conduisent de grandes voitures dans une pareille foule tient du prodige. Jamais ils n'accrochent, même lorsqu'ils tournent à angle aigu dans des rues d'une étroitesse singulière, même lorsqu'ils passent sans les culbuter au milieu

d'une dizaine de petits marchands étalant en plein chemin leurs nougats, leurs dattes et leurs confitures. Un cocher parisien briserait tout ; d'autant mieux que le Mousky n'est pas plus pavé que les autres rues du Caire, et qu'à chaque instant les voitures tombent dans de profondes ornières, d'où elles rebondissent avec des zig-zags terribles pour les promeneurs. Mais les cochers indigènes ont une patience et une dextérité extraordinaires. Les piétons, d'ailleurs, y mettent du leur. On voit sans cesse des enfants filer sous le poitrail des chevaux, se tirer du dessous des roues prêtes à les écraser, éviter d'un mouvement brusque un cavalier lancé au galop. Si, par hasard, l'un deux est renversé, pour peu qu'il ne soit pas complètement estropié, il se relève instantanément et fuit à toutes jambes, de peur d'être roué de coups ; car, en Egypte, ce n'est pas le cocher qui est responsable d'avoir écrasé un piéton, c'est le piéton qui est coupable de s'être laissé écraser. Je me rappelle un jeune gamin qui s'amusait à faire la nique à une voiture en plein Mousky ; au moment où il cherchait à opérer sa retraite, cheval et voiture lui passèrent sur le corps ; je le croyais perdu ; en me retournant je le vis qui se remettait lestement sur les pieds, faisait de nouveau la nique à la voiture, et filait dans une autre direction avec une rapidité vertigineuse, fendant la foule qui s'était amassée autour du lieu de son accident, *ne quid in turbâ*, comme disait Cicéron.

Jamais musée de types humains n'en a offert

une collection aussi variée, aussi complète, aussi pittoresque que le Mousky. Le Turc en tarbouche, vêtu de la disgracieuse stambouline, y coudoie le fellah nu, sous une simple chemise en cotonnade bleue ; le Bédouin au turban blanc, drapé dans une robe blanche, un grand manteau noir sur l'épaule, y croise l'Arnaute à l'air sauvage, avec sa veste rouge ou grise, ses pistolets passés à la ceinture, ses moustaches orgueilleusement retroussées ; l'Arabe du Sināï, vêtu de haillons composés de milliers de petits chiffons dont pas un n'est plus large que le doigt, y passe à côté de Nubiens, de nègres du Sennaar, noirs comme la nuit, de Mogrhebins, d'Abyssins, d'Abbadieh, de Barbarins, etc. ; des Nubiennes, à peine couvertes d'une loque légère qui dessine la beauté accomplie de leurs formes, y montrent leur tête hideuse placée par un caprice de la nature sur un corps admirable, leurs cheveux graissés et crépelés, leurs yeux ardents, leur nez épaté et dont une narine est décorée d'un grain de corail. Toutes les couleurs, depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc albinos, toutes les races, tous les costumes fourmillent aux regards. Je ne parle pas des Anglais en casques enveloppés de longs voiles, des Juifs, des Français, des Italiens, des Corses, des Grecs, des Russes, des Allemands et de toutes les variétés européennes possibles et imaginables. Les femmes indigènes, pareilles à de gros paquets, courent sur des ânes ; on distingue seulement leurs pantalons jaunes ou blancs terminés par une dentelle, et leurs bottines

de satin gris-perle, rose ou bleu. Les fellahines, la tête chargée de lourds fardeaux, le visage à peine voilé, la taille svelte et élancée, émaillent cette immense houle humaine, où tout est mouvement, éclat de couleur, bruit et agitation. Des arroseurs publics inondent sans crier : Gare ! les pieds des passants. Ils portent sur leur dos une outre immense, formée de la peau entière d'un bouc. Une légère pression en fait jaillir un long jet d'eau qui transforme en boue la poussière du Mousky. D'autres porteurs d'eau ont à la place de la peau de bouc une grande urne en terre terminée par un léger goulot. Ce sont, pour la plupart, des commissionnaires soudoyés par des âmes charitables afin de désaltérer les passants. Moyennant une légère redevance, ils se promènent toute la journée avec leur urne et une tasse où chacun peut boire à volonté : fontaines Wallace ambulantes qui valent certainement bien les nôtres.

Quand on est fatigué du Mousky, on prend une ruelle quelconque, à droite ou à gauche, et l'on se perd bientôt dans le Caire. Ces ruelles sont tellement étroites, que les moucharabiehs des maisons situées de chaque côté se touchent presque et se ferment, comme je l'ai déjà dit, en demi-voûte sur la tête des passants. On sait que les moucharabiehs sont des espèces de balcons, ou plutôt de cages, composées de treillages en saillie sur les murs extérieurs, et formées d'une infinité de petites pièces de bois de cèdre, tournées, rapportées les unes sur les autres, produisant par leur as-

semblage les dessins les plus divers. La moucharabieh a l'avantage de permettre la vue sur l'extérieur sans laisser pénétrer du dehors les regards indiscrets dans la maison ; elle donne accès, à travers ses mille interstices, à un léger courant d'air qui tempère la chaleur du jour ; elle tamise la lumière, dont les jeux variés augmentent encore la fantaisie des arabesques sur les plafonds ou des inscriptions le long des murs intérieurs. Quand la moucharabieh est située en plein soleil, à l'heure du couchant, rien n'est plus délicat, plus mystérieux, plus féerique que les rayons qui percent sa dentelle fine et capricieuse ; c'est une poussière dorée sur laquelle se dessinent les formes les plus fantastiques. Vue de la rue, la moucharabieh a encore une extrême élégance ; mais la plupart du temps elle est si vieille, si usée, qu'on ne peut la toucher sans la faire tomber en miettes !

Plus on s'avance dans les ruelles du Caire, plus on est frappé de l'étrangeté de ces labyrinthes étroits, sales et cependant charmants. La bonne moitié de la ville est composée de ruines d'où s'envolent, au bruit du pas des voyageurs, des vautours et des aigles tristement posés sur des tas de pierre ou sur des monceaux de boue. La plupart des maisons étant bâties en terre ou en brique sèches, la pluie, lorsqu'il pleut par hasard, les démolit totalement ou en partie. Alors des murs crevés laissent entrevoir des plafonds jadis exquis de dessin et de couleur, des débris informes,

des poutres rompues, des moucharabiehs brisées. Personne ne songe à relever ces décombres; on va plus loin élever une maison nouvelle. De misérables familles se creusent un gîte dans ces matériaux éboulés; elles vivent là en compagnie des chiens errants et des oiseaux de proie, dans la plus horrible des promiscuités. Cependant, voici des couvents de derviches tout couverts d'élégantes inscriptions, des okkels sombres et délabrés, des mosquées rouges et blanches, des fontaines d'un style merveilleux. Ça et là, quelques têtes de palmiers, quelques acacias se balancent au dessus des murs. On arrive peu à peu dans les quartiers marchands et dans les bazars.

Les bazars du Caire ont été décrits mille fois, mais ils défient toute description. Ce sont de longs corridors plafonnés où circule sans cesse une foule considérable. Les voitures ne peuvent y passer, mais on s'y aventure à âne, quoique bien souvent, en étendant les bras, on puisse toucher les murs des deux côtés. Une série de petites boutiques basses et étroites, espèces de carrés tout au plus aussi élevés que la taille humaine et aussi peu larges qu'élevés, sont remplies des plus grandes richesses. Chaque bazar comprend une industrie particulière. Il y a le bazar des changeurs: on les voit accroupis devant de gros coffres-forts qui contiennent toutes les monnaies imaginables; il y a le bazar des orfèvres, le bazar des parfumeurs, le bazar des marchands de babouches, le bazar des cuivres, le bazar des tarbouches, le bazar

des tapis, etc. Le bazar principal, le Khan-Khalil, comprend les principales industries : c'est là, qu'on trouve d'admirables coffres-forts, des tapis qui sont des merveilles d'ornementation, de magnifiques bijoux arabes, des faïences persanes de toute beauté, etc., etc. Je dois l'avouer cependant, le stock des objets réellement remarquables a été en partie épuisé dans ces dernières années par un certain nombre d'amateurs et d'hommes de goût, qui en ont fait renchérir singulièrement les prix. Il ne faut pas être pressé pour faire dans de bonnes conditions des achats au Khan-Khalil. Les Arabes ne connaissent pas l'adage : « Le » temps, c'est de l'argent ! » Lorsque vous passez dans les bazars, maint marchand vous offre de vous asseoir près de sa boutique, d'y boire du café, au besoin, d'y fumer le narghilé. Il vous montre ensuite sa marchandise ; gardez-vous de vous extasier sur elle ! C'est avec la plus grande indifférence que vous devez vous informer du prix de ce qui vous plaît le plus ; encore êtes-vous bien sûr qu'on vous en demandera cinq ou six fois la valeur ; vous répondrez par une série de : *la ! la ! la ! la !* de plus en plus aigus, qui indiqueront votre étonnement et votre indignation, et qui équivaudront à un chapelet de : Non ! non ! non ! non ! de plus en plus négatifs. Le marché ainsi commencé durera cinq ou six jours. Après de nombreuses heures de repos passées au Khan-Khalil, d'innombrables tasses de café nonchalamment absorbées, d'interminables discussions entreprises

avec le marchand, vous arriverez à obtenir de lui des conditions raisonnables. Ce sera le cas de vous écrier : *Taïb ! Taïb !* Très bien ! très bien ! et d'emporter votre emplette. La patience, le goût des longues séances au bord d'une boutique, en face de l'agréable spectacle du bazar, l'amour du café et des phrases étendues sont la première vertu des acheteurs égyptiens. Dans cet étrange pays, rien de moins économique que l'activité, rien de plus prodigue que la précipitation.

La journée se termine par une promenade à Choubrah, les Champs-Elysées du Caire, le rendez-vous de la bonne société indigène et européenne. L'allée de Choubrah est d'ailleurs très belle par elle-même ; il n'en existe peut-être pas de comparable. Elle est bordée des deux côtés par de gigantesques sycomores, qui ont tout au plus quarante ans et qui dans nos climats n'atteindraient pas ces proportions en moins de deux ou trois siècles. Naguère encoré, les branches de ces sycomores se rejoignaient et formaient un impénétrable berceau de feuillage. On les a émondés, et ils ont, à ce qu'on dit, beaucoup perdu à cette amputation. Je ne sais, pour mon compte, s'ils n'y ont pas plutôt gagné beaucoup. Sans doute leur sommet est moins touffu, moins profond qu'autrefois ; mais aussi le soleil, qui traverse leur feuillage, fait mieux ressortir les formes tourmentées de leurs troncs. On dirait de loin, une série de colonnes colossales, violemment tordues dans tous les sens, sur lesquelles repose une voûte

d'un vert sombre et puissant. Les voitures montent et descendent cette belle avenue, au milieu des chameaux, des cavaliers, des ânes et des troupeaux de buffles. Sur les bords de la route, de grands champs de cannes à sucre, des villages arabes, des petits bois de palmiers, de mimosas et de tamaris s'étendent jusqu'à l'horizon jaune du désert. Vers le coucher du soleil, toute cette campagne prend une teinte dorée d'une douceur infinie, et les rayons lumineux glissant sur le tronc des sycomores émaillent de paillettes d'or le feuillage de leur voûte. Le vendredi, jour férié des musulmans, et le dimanche, les voitures abondent. C'est là, qu'on peut voir de très près les principaux harems du Caire, depuis celui du vice-roi jusqu'à ceux des derniers pachas. Les femmes de harems se promènent en toilettes éblouissantes dans des coupés aux glaces largement ouvertes; elles ont des voiles si transparents sur la figure qu'ils dessinent les traits bien plus qu'ils ne les cachent. Hélas ! quelle déception ! Je conseille à ceux qui veulent garder l'illusion des harems et bercer leur imagination du rêve de Circassiennes adorables, de Géorgiennes superbes et de houris célestes, je leur conseille très sincèrement de n'aller jamais à Choubrah le vendredi et le dimanche. Ils n'auraient certainement pas besoin des airs farouches et des gestes menaçants des eunuques pour s'éloigner de ces grosses poupées qu'on croirait en cire, dont l'embonpoint ne peut chatouiller que le goût oriental, et

dont la pâleur excessive, et les grands yeux ternes, que le *k'hol* agrandit de teintes noirâtres, produisent la plus triste impression. S'ils s'avancent un peu plus, ils aperçoivent des mains immenses et mal gantées, des gorges d'une dimension étonnante mal contenues dans des robes sans taille; ces robes sont couvertes de broderies; leur coupe est disgracieuse; elles ressemblent à des sacs brillants dans lesquels seraient enfermées je ne sais quelles masses informes. Oh! réalité, voilà donc de tes coups! Les femmes de harems gâtent l'allée de Choubrah. Sans elles, il serait impossible de parcourir une promenade remplie de plus d'enchantements, lorsque le soleil s'abaisse à l'horizon, que les palmiers dessinent leur tête élégante sur le ciel rougi, que le Nil reflète les dernières lueurs du jour, que la silhouette des Pyramides se profile au loin, et que de jeunes femmes européennes, habillées suivant les dernières modes de Paris, défilent dans de rapides calèches au milieu de ce paysage d'Orient (1).

(1) Je crains qu'on ne m'accuse d'exagération dans ma manière de juger les femmes de harems, tant les préjugés sont difficiles à détruire! L'opinion que j'exprime sur elles n'est pourtant pas nouvelle. Voici ce que Volney écrivait à ce propos, il y a près d'un siècle, dans son *Voyage en Egypte et en Syrie*: « Les femmes des Mameluks sont, comme eux, » des esclaves transportées de Géorgie, de Mingrèlie, etc. » On parle toujours de leur beauté, et il faut y croire sur la foi » de la renommée. Mais un Européen qui n'a été qu'en Tur- » quie n'a pas le droit d'en rendre témoignage. Ces femmes » y sont encore plus invisibles que les autres, et c'est sans

» doute à ce mystère qu'elles doivent l'idée qu'on se fait de
» leur beauté. J'ai eu l'occasion d'en demander des nouvelles
» à l'épouse d'un de nos négociants du Caire, à laquelle le
» commerce des galons et des étoffes de Lyon ouvrait tous
» les harems. Cette dame, qui a plus d'un droit d'en juger,
» m'a assuré que sur mille à onze cents femmes d'élite
» qu'elle a vues, elle n'en a pas trouvé dix qui fussent d'une
» vraie beauté. Mais les Turcs ne sont pas si difficiles :
» pourvu qu'une femme soit blanche, elle est belle ; si elle
» est grasse, elle est admirable. *Son visage est comme la*
» *pleine lune ; ses hanches sont comme des coussins*, disent-
» ils pour exprimer le superlatif de la beauté. On peut dire
» qu'ils la mesurent au quintal. Ils ont d'ailleurs un proverbe
» remarquable pour les physiciens : *Prends une blanche pour*
» *les yeux ; mais pour le plaisir prends une Egyptienne.*
» L'expérience leur a prouvé que les femmes du Nord sont
» réellement plus froides que celles du Midi. » Je laisse à
Volney la responsabilité de ses proverbes ! On contestera
peut-être l'impartialité de son appréciation, sous prétexte
qu'il l'a émise sur l'autorité d'une femme, et que les femmes,
même « lorsqu'elles ont plus d'un droit d'en bien juger, »
sont pourtant fort mauvais juges de la beauté des autres
femmes. Soit ! Mais traitera-t-on de la même manière l'ap-
préciation de Napoléon I^{er} qui avait jugé, lui, d'après son ex-
périence personnelle, non d'après l'autorité de qui que ce
fût ! « Bonaparte », dit de Bourrienne, dans ses *Mémoires*,
tome II, chapitre XI, page 173. « Bonaparte fit venir dans la
» maison d'Elfy Bey une demi-douzaine de femmes d'Asie,
» dont on lui vantait les grâces et la beauté ; mais leur tour-
» nure et leur obésité les firent renvoyer tout de suite. Peu de
» jours après, il se prit d'une belle passion pour madame
» Fourès, femme d'un lieutenant d'infanterie ; elle était
» très jolie, et l'extrême rareté, en Egypte, de femmes qui
» pussent plaire aux Européens, rehaussait encore ses at-
» traits. »

Je m'arrête, le reste de l'histoire, surtout en ce qui con-
cerne M. Fourès, rappelant beaucoup trop certaine aven-

ture du saint roi David. Mais on voit que Bonaparte avait le même goût que la marchande française de Volney. A la vérité, il n'avait point passé en revue, comme cette dernière, mille à onze cents femmes; mais ne peut-on pas se faire une opinion réfléchie avec une demi-douzaine? J'espère que le témoignage d'un grand général, confirmant celui d'un excellent philosophe, convaincra les plus incrédules de l'exactitude du mien.

CHAPITRE VII

BOULACQ. — LES BAINS. — LES FELLAHINES.
LES ENTERREMENTS. — LA CIRCONCISION
ET LE MARIAGE.

A une demi-lieue du Caire, sur le Nil, se trouve Boulacq. Boulacq est le port du Caire ; c'est là que les voyageurs qui se rendent à la première cataracte viennent choisir d'élégantes dahahiehs, ou prendre place dans les bateaux à vapeur qui font un service régulier pour Assouan et l'île de Phiœ. Les rues de Boulacq ressemblent à celles du Caire, sauf qu'elles sont encore plus étroites et plus sombres, que les moucharabiehs y sont plus vieilles et plus délabrées, enfin que le spectacle de la misère y est plus hideux. Il faut avoir un certain courage pour surmonter la répulsion qu'inspire la saleté arabe jointe à toutes les infirmités qu'elle engendre. Dans les premières semaines de mon séjour au Caire, l'avouerai-je ? le spectacle des

aveugles, des borgnes, des vieillards chargés de toutes les maladies, des femmes en guenilles, des maisons en ruines, des décombres accumulés de toutes parts m'inspirait un invincible dégoût. Heureusement, l'éclat du soleil transforme bientôt toutes ces laideurs des hommes et des choses; mais l'œil a besoin d'une certaine éducation pour ne pas en souffrir. Peu à peu, cette immense Cour des Miracles qu'on appelle le Caire ne choque plus par ses côtés repoussants; on en admire seulement les côtés pittoresques. Quant aux ruines, elles ont certainement leur beauté particulière. Sur la plupart d'entre elles courent des ornements d'architecture auxquels l'aspect de délabrement donne un charme de plus. L'art ne s'étale pas de tous côtés au Caire; on a besoin de l'y chercher. Mais, dès qu'on a pris l'habitude de le faire, il n'y a point de quartier si noir, de rue si infecte, de maison si éventrée où l'on ne remarque des détails délicieux. Il semble qu'une main prodigue ait répandu sur toutes les constructions, sur tous les décombres, de fines arabesques qui les décorent ou qui les transforment lorsque cela devient nécessaire.

C'est à Boulacq qu'est installé le Musée d'antiquités égyptiennes de Mariette Bey, comme on l'a appelé jusqu'ici, Mariette Pacha, comme il faudra dire désormais. La description en est partout et je n'essayerai pas de la refaire. Dieu me garde de me donner pour égyptologue ! J'ai visité bien des fois le musée de Boulacq, mais je l'ai visité

en amateur, non en savant. Ce musée est situé au bord du Nil, et quand l'inondation est forte, il est en partie submergé. Peu s'en est même fallu qu'il ne fût emporté l'année dernière. D'admirables trésors réunis par notre illustre compatriote auraient péri dans cette catastrophe. Le ministère européen avait songé à transporter ailleurs le musée égyptien; les travaux d'appropriation étaient même commencés dans un palais qui ne sert à rien en ce moment; mais ils ont été interrompus par Ismaïl Pacha, après le renvoi de MM. de Blignières et Wilson, sous prétexte d'économie. Plaise au ciel que cette économie ne coûte pas un jour ou l'autre à la science d'incomparables richesses!

Au reste, puisqu'il faut en convenir, ce n'est pas uniquement pour visiter le Musée égyptien que je suis allé à Boulacq. On m'avait dit que j'y trouverais des bains arabes plus élégants et plus propres que ceux du Caire. J'ai voulu voir si cela était vrai. Presque tous les récits de voyage parlent des bains du Caire; il n'y a pas de plus grande mystification. J'ai fait une tournée générale de ces établissements, et je n'en ai pas trouvé un seul qui m'ait tenté le moins du monde. Sans doute, quelques-uns d'entre eux ont été fort beaux du temps de Kaït-Bey ou de Ahmed-êbn-Touloun; mais ils sont aujourd'hui, comme toutes choses au Caire, à l'état de ruines. Les pavés de marbre en sont disjoints, les colonnes brisées, les voûtes sables et couvertes d'une couche de graisse noirâtre.

C'est à Syout que j'ai rencontré les plus supportables. Les bains arabes se composent essentiellement d'une salle basse et sombre, éclairée à la voûte par quelques ouvertures rondes. Quand cette salle est remplie de vapeur d'eau et qu'une demi-obscurité l'enveloppe de tous côtés, les rayons lumineux qui passent par ces ouvertures et qui s'étendent en longues traînées sur les murs et sur les dalles y produisent des effets assez fantastiques. Après l'avoir traversée, on entre dans une sorte de couloir étroit, garni d'une grande table de marbre. C'est là que se reposent les baigneurs au sortir de l'étuve, avant de se soumettre au massage. On y rencontre quelquefois des tableaux vivants dignes de charmer le plus grand artiste. Lorsque des Arabes, des Nubiens enveloppés dans leurs couvertures bleues ou rouges, à demi assoupis, se livrent à une sorte de sieste, ils forment dans la pénombre opale les groupes les plus gracieux. Certains jours, les bains sont exclusivement réservés aux femmes. Alors un tapis placé sur la porte indique au sexe fort qu'il doit passer sans entrer. Il m'est souvent arrivé de visiter des bains au moment où les femmes en sortaient. Epreuve terrible ! Les traces parfumées des baigneuses sont mortelles aux plus robustes illusions. Si vous voulez en conserver sur les femmes arabes, ne traversez jamais un bain le jour qui leur est exclusivement réservé.

Ce serait peut-être l'occasion de parler des femmes arabes, non des femmes de harems sur les-

quelles je n'ai pas à revenir, mais des bourgeoises que l'on rencontre dans les rues et des fellahines proprement dites qui pullulent dans les quartiers populaires et dans la campagne. Les premières sont enveloppées dans une grande pièce de taffetas habituellement noir, nommé *habarah*, qui leur descend de la tête aux pieds et qui déguise absolument leurs formes. Pour peu que le vent s'engouffre sous ce grand voile flottant, elles prennent l'aspect de véritables ballons montés sur deux bottines de satin. Leur visage est enveloppé, à partir du milieu du nez, dans un long morceau d'étoffe qui descend en s'amincissant, comme une barbe de plus en plus pointue, jusqu'à la taille, et parfois jusqu'au bas de la robe. Ce morceau d'étoffe, chez les femmes de la campagne surtout, est garni d'ornements de toutes sortes, de piastres, de breloques, qui vont rejoindre les boucles d'oreilles et qui font ressembler la figure des fellahines à une devanture de bijoutier. Une sorte de mirliton en métal, composé d'ordinaire de filigranes dorés, relie ce morceau d'étoffe à la partie du *habarah* qui enveloppe la tête. Le front seul et les yeux sont à découvert. Ces yeux, presque toujours très grands, agrandis d'ailleurs par le *k'hol*, ont un vif éclat; ils brillent comme des escarboucles enflammées. Les femmes du peuple portent d'ordinaire une simple chemise bleue, largement ouverte sur la poitrine, qui laisse voir toute leur gorge. Un voile noir leur enveloppe la tête et retombe élégamment sur leurs épaules. Il est rare

qu'elles aient le visage couvert. Tout au plus y ramènent-elles de temps en temps un pan de leur voile, ce qui donne à leur physionomie plus de grâce et de malice. Sous ce costume sommaire et flottant, elles sont aussi peu vêtues que possible ; à chaque mouvement tous les contours de leur corps se dessinent. Lorsqu'elles sont très jeunes, elles sont admirablement faites. Mais l'habitude de se marier de dix à douze ans, parfois même à huit ans, ne tarde pas à les déformer. A trente ans elles sont aussi vieilles, aussi fanées qu'elles pourraient l'être chez nous à cinquante ou soixante. Elles ne grossissent pas, comme les femmes de harems. Tout le monde sait que leur démarche est la grâce même lorsque, portant une lourde amphore sur la tête, la poitrine en avant, les reins bien cambrés, le coude relevé et le bras soutenant à la hauteur de la tête un léger fardeau, elles s'avancent d'un pas précipité. Elles ont l'allure droite, svelte, élancée des statues antiques. Mais, ce qui est merveilleux, c'est la souplesse de leur corps. Elles s'assoient rarement ; elles s'accroupissent les genoux en l'air dans une position que nous trouverions singulièrement fatigante et qui les repose, au contraire, des plus grands efforts. Les hommes ont la même souplesse de taille. Leur posture habituelle est celle que l'on remarque dans les vieilles stèles égyptiennes : les genoux rapprochés au devant de la figure à la hauteur du nez, ou écartés des deux côtés de la tête à la hauteur des oreilles. Ces

dernières poses sont fort disgracieuses. Mais dès que ces corps ramassés sur eux-mêmes se relèvent, ils sont superbes ; ils ont, selon la très juste expression de Fromentin, « quelque chose de gauche et à la fois de magnifique qui leur permet » de prendre, accroupis, des postures de singe, et, » debout, des attitudes de statue. » (1)

En rentrant de Boulacq au Caire, on rencontre presque toujours sur la route plusieurs enterrements. Les enterrements sont un des spectacles les plus étranges du Caire, et les premiers qu'on voit surprennent beaucoup. En tête du cortège marchent une corporation d'aveugles et un certain nombre d'hommes qui vont d'un pas précipité, chantant sur l'air le plus joyeux du monde en se

(1) La souplesse des Egyptiens en général est prodigieuse. La plupart des ouvriers se servent presque aussi souvent de leurs pieds que de leurs mains. Les tourneurs qui fabriquent des moucharabiehs tiennent chaque morceau de bois avec l'orteil comme ils pourraient le faire avec un des doigts de la main. Les femmes qui ramassent dans les rues des chiffons et des morceaux de papier les prennent avec le pied aussi lestement que nos chiffonniers le font avec leur crochet. Ordinairement, elles saisissent un objet avec les orteils, puis le portent jusqu'à la main qui le jette dans la hotte placée derrière leurs épaules. Mais j'en ai vu une qui simplifiait le mouvement, en levant le pied sans la moindre difficulté et d'un mouvement rapide jusqu'à la hotte. Les Egyptiens agitent les jambes comme les bras ; il semble que tous leurs membres soient attachés avec la même souplesse et possèdent la même flexibilité. C'est une particularité anthropologique qui les rapproche assez des singes pour réjouir le cœur des transformistes.

dandinant de droite à gauche : *La ilah, il Allah ou Mohamed Ressoul Allah !* On dirait qu'ils ont hâte de finir une cérémonie aimable d'ailleurs, car elle ne leur inspire que d'agréables idées et de plus agréables mouvements. Derrière eux, arrive le corbillard, ou plutôt une sorte de bière revêtue d'un grand châle rouge dans lequel le corps est déposé. A l'extrémité de la bière, sur une perche, est placé le turban ou le tarbouche du défunt. Deux hommes portent cette bière. Ils suivent avec un si vif entrain le mouvement de la tête du cortège, que le corps, balloté dans tous les sens, semble bondir sous le châle qui le recouvre. Les femmes terminent le défilé, les unes sur des ânes, les autres à pied. La première rangée est formée de pleureuses ou plutôt de crieuses, qui lancent à chaque pas vers le ciel les notes les plus aiguës. Le mélange des refrains joyeux des hommes et des exclamations stridentes des femmes est du plus comique effet. Les pleureuses tiennent à la main un mouchoir, dont elles n'ont garde d'essuyer leurs yeux parfaitement secs, mais qu'elles tirent par les deux bouts derrière leur tête d'un geste qui devrait être désespéré et qui n'est que drôle. Arrivé au cimetière, on enlève le corps de la bière pour le placer tel quel dans la fosse.

Les grands enterrements se font avec beaucoup plus de solennité. A peine un personnage important est-il mort, que ses amis et connaissances se précipitent chez lui ; pendant un ou deux jours ils

boivent et mangent aux frais du défunt ou de ses héritiers, en se livrant aux plus bruyantes démonstrations. Quand l'heure de l'enterrement arrive, il se produit une scène d'un aspect sauvage. Les esclaves et les femmes de la maison se précipitent sur le corps et feignent de vouloir l'empêcher de passer le seuil. Cette lugubre tragédie est jouée en conscience; on s'arrache le cercueil, on s'accable mutuellement de coups, on pousse les clameurs les plus violentes; c'est une vraie bataille dans laquelle, s'il n'y a qu'un mort, il y a souvent plusieurs blessés. Enfin le cortège dépasse la maison mortuaire; il est précédé de chameaux chargés de viandes qu'on distribue aux pauvres pressés en foule le long de la route. Mais il ne faut pas croire que la marche soit rapide, alerte et gaie comme celle des convois populaires. Tout le long du chemin, les parents et amis de la famille se disputent l'honneur de porter un instant la bière; elle passe donc, ou plutôt elle saute de main en main, au milieu d'un épouvantable désordre. L'enterrement terminé, chacun revient à la maison du défunt recommencer les festins, les danses et les démonstrations mortuaires. Le deuil dure au moins une année. Pendant cette année, tous les jours à la même heure, les femmes se réunissent, poussent des cris plaintifs, se roulent à terre, jouent du tarabouk, tirent même des coups de pistolet, expriment, en un mot, leur douleur par le plus effroyable vacarme. Une mère qui perd sa fille est tenue d'exécuter cette comédie

tapageuse jusqu'à l'expiration du délai réglementaire. Si son mari est fatigué du bruit, elle se rend dans sa famille afin de pouvoir mener son deuil suivant tous les rites convenus, et elle ne rentre dans la maison conjugale qu'après avoir joué jusqu'au bout, entourée et secondée par toutes ses amies, son rôle assourdissant.

C'est une chose curieuse de voir combien le bruit est nécessaire aux Arabes. Ils n'ont point d'autre manière d'exprimer leurs impressions. Seulement, le bruit gai est chez eux le signe de la douleur, tandis que le bruit lent et lugubre est le signe de la joie. Rien de plus triste, par exemple, pour des oreilles européennes que leur musique amoureuse, entrecoupée par ces *ah!* plaintifs de l'auditoire qui semblent être le cri de malheureux exhalant leur dernier souffle, et qui sont, au contraire, les vivats enthousiastes d'amateurs passionnés. Lorsque l'amant célèbre son triomphe, nous croirions, nous autres, qu'il porte en terre sa bien-aimée, et qu'il pleure sur son cadavre, comme Paul sur celui de Virginie, comme Chactas sur celui d'Atala, comme des Grioux sur celui de Manon. En revanche, quand la mort est réellement là, dans les enterrements, la marche dégagée du cortège, ses chants presque burlesques traduisent, paraît-il, les plus profonds regrets. Si les sentiments humains sont éternels, si on les retrouve partout les mêmes, si les mœurs, les climats, les races, les religions n'en modifient en rien la nature, il faut convenir que leur ex-

pression suit des lois plus diverses : les langues ne sont pas plus variées que les modulations musicales par lesquelles l'humanité exhale au dehors les souffrances ou les joies qui dévorent son cœur.

On rencontre au Caire presque autant de mariages que d'enterrements. Les mariages riches se composent d'une série de voitures élégantes, précédées d'un orchestre au-devant duquel des bateleurs exécutent des tours de leur façon. La dernière de ces voitures est attelée de quatre chevaux superbes, tenus chacun par un *saïs* et dont les œillères sont garnies de mouchoirs brodés en or. Elle est couverte d'un grand cachemire. C'est sous ce voile impénétrable que s'avance la mariée. Quelques cavaliers caracolent autour d'elle, des centaines de mendiants la pourchassent en criant : *Bakchiche !* Les mariages populaires sont plus pittoresques. Là, l'orchestre est tout primitif : il se compose de quelques flûtes et d'un tarabouk ; un certain nombre d'enfants l'escortent, avec de grandes perches entourées de loques rouges ; le cortège marche ensuite ; enfin vient la mariée, littéralement ensevelie sous un voile rouge qui recouvre sa tête et descend jusqu'à ses pieds. Deux femmes la soutiennent et la guident dans l'obscurité dont elle est enveloppée ; un dais est élevé au-dessus d'elle ; de grandes plaques garnies de verroteries et d'ornements dorés, semblables à des bannières massives, entrecourent le défilé, qui s'arrête de temps à autre pour écouter un air ou pousser quelques cris. En général, on aime

à faire coïncider un mariage avec une circoncision; ce qui épargne une double dépense et ce qui porte bonheur aux mariés. La circoncision est, d'ailleurs, une grande fête de famille, qui exige les plus pompeuses cérémonies. On y voit défilér un grand nombre de petites filles dans les costumes les plus brillants la tête recouverte de fleurs, des femmes, des bateleurs, des perches rouges, des torches, des orchestres et tout le matériel du mariage. Le héros ou les héros de la fête s'avancent les derniers, tantôt sur un âne, tantôt dans des voitures, où on les reconnaît à leur figure préoccupée, et où leurs parents semblent s'appliquer à les encourager par des exhortations charitables. La circoncision se fait de sept à dix ans, quelquefois plus tard. Je n'ai pas eu, comme Gérard de Nerval, la chance d'assister jusqu'au bout, à l'opération, mais plus d'une victime, m'en rapportant les détails, m'a dit en terminant avec autant de résolution qu'Aria : *Non dolet!* (1)

(1) « La circoncision a lieu vers six ou sept ans et coïncide » avec le moment où l'enfant sort du harem. L'usage veut » qu'avant la cérémonie le petit garçon soit promené dans » les rues, au son d'une musique bruyante, et, pour rendre » moins onéreux la dépense qui en résulte, plusieurs familles » la font en commun; ou bien l'on attend qu'un mariage » rende un cortège nuptial nécessaire dans le quartier, et les » deux processions ont lieu en même temps. Par une singu- » lière contradiction, on met l'enfant en vue, autrefois sur » un cheval, maintenant dans une voiture ouverte, et, comme » on craint le mauvais œil, on l'affuble d'un riche costume » de femme dans lequel il disparaît presque tout entier. On le

La cérémonie des mariages ne se termine pas dans la journée. Le soir, les amis et les parents de l'époux le conduisent avec pompe à la demeure de sa fiancée. C'est une procession charmante, qui, dans le silence et l'obscurité de la nuit, anime les rues du Caire; du bruit et des lueurs les plus vives. L'inévitable orchestre, jouant des airs à porter le diable en terre, précède le cortège; puis s'avancent sur deux files des jeunes gens soutenant des *machallas* allumés, ou de simples bougies enveloppées dans des globes de verre. Les *machallas* se composent d'une tige en fer, surmontée d'un petit grillage dans lequel on brûle des bûches résineuses. Ce sont des espèces de torches

» couvre de riches ornements qui doivent attirer sur eux les
» regards et les détourner de l'enfant, et on lui fait tenir sur
» la bouche un mouchoir blanc qui lui cache presque tout le
» visage. Les familles pauvres se contentent de cette proces-
» sion appelée *zeffeh*. Si l'enfant appartient à une famille
» riche ou aisée et s'il fréquente déjà une l'école, ses cama-
» rades, le *figi* et l'*arif*, le maître et la maîtresse sont réunis
» dans la maison du père. S'il n'est pas encore écolier, on
» fait venir de même le maître et les élèves de l'école dans
» laquelle il entrera plus tard. Ces enfants chantent ou plu-
» tôt psalmodient une prière sur un rythme doux, un peu
» traînant, presque insaisissable, comme beaucoup de mélo-
» dies arabes, pour une oreille européenne. Ainsi que toutes
» les fêtes de famille, cette cérémonie est pour l'Egyptien
» une occasion d'exercer la plus cordiale, la plus libérale
» hospitalité : la maison est ouverte à tout venant. L'étranger
» que la curiosité attire est reçu avec la même affectueuse
» bienveillance que les plus intimes amis. »

(Dor-Bey. L'instruction publique en Égypte.

d'où s'échappent par milliers des étincelles, des débris de braise, et parfois des tisons enflammés. Le cortège marche avec un pas de procession, aussi lentement que les enterrements vont vite. Il s'arrête souvent sans le moindre motif plausible, à moins que ce ne soit pour habituer le nouvel époux à la patience. Celui-ci termine le défilé, entre deux amis qui portent d'immenses bouquets. On arrive ainsi, après bien des circuits, bien des stations, bien des clameurs, à la demeure de la fiancée. Cette demeure est décorée d'une grande tente d'où pendent une quantité de petits drapeaux rouges aux croissants d'argent; sous la tente sont disposés de longs sièges où chacun s'assied pour boire du café, fumer des cigarettes, avaler des limonades, écouter toute la nuit des airs arabes. Le marié entre seul dans la maison; les amis restent à la porte, contemplant les étoiles, savourant la musique, se livrant aux fantaisies de leur imagination. Des lueurs vont et viennent dans les appartements; on y voit glisser de nombreuses ombres de femmes; puis tout s'éteint. Mais la musique continue en bas, sur le perron. Dans une des premières soirées de mon séjour au Caire, je m'étais amusé à suivre, en compagnie de quelques étrangers comme moi, un de ces mariages. Arrivé à la maison, on nous fit place avec toute la politesse orientale; chacun nous offrit son propre siège et s'empessa de nous apporter du café, des limonades et des cigarettes. De peur que les airs arabes ne nous convinssent pas, on en-

voya chercher la musique militaire, qui exécuta toute la nuit, à grands renforts de tambours, de grosse caisse et de cornets à pistons les principaux motifs de *la Mère Angot*. C'était pour nous faire honneur qu'on se livrait à cette débauche de *musique franque*, comme nous disait un des commissaires de la noce. Ma fibre nationale était délicatement remuée par ce vacarme soi-disant français ; mais, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que devait en penser le marié, qui avait espéré sans doute être mollement bercé par les sons vagues et cristallins de la guitare arabe. Peut-être, cependant, n'en pensait-il rien du tout, et l'idée ne lui venait-elle pas de murmurer aux oreilles de sa nouvelle épouse, comme Lorenzo aux oreilles de Jessica dans *le marchand de Venise* : « Le calme et le silence de la nuit conviennent aux accents de la suave harmonie ! »

CHAPITRE VIII

LES TOMBEAUX DES KALIFES

C'est par les tombeaux des kalifes que j'ai voulu commencer ma tournée de mosquées, afin d'avoir tout d'abord sous les yeux les types les plus accomplis peut-être de l'architecture arabe. M. Baudry avait bien voulu me servir de guide, ou plutôt nous servir de guide, car je faisais partie, quoique indigne, d'une petite caravane d'artistes, et il eût été difficile d'être conduit par un homme connaissant mieux dans tous leurs détails ces merveilles d'un art plein de fantaisie, d'imprévu et de grâce. Les tombeaux des kalifes sont à quelque distance du Caire, au pied du Mokatam, à l'entrée du désert. Le moyen le plus simple pour les visiter est de monter à âne et de s'élancer résolument à travers la cohue compacte du Mousky. Après avoir risqué vingt fois de se briser les jambes contre les roues des voitures et de renverser, en revanche,

les piétons, on arrive à l'extrémité du Mousky, en face de grandes collines de sable formées de toutes sortes de détritns, sur lesquelles une rangée de moulins à vent agitent de grands bras qui auraient inspiré à don Quichotte les sentiments les plus belliqueux. Ils se détachent sur un ciel d'un bleu si cru, qu'ils semblent réellement s'avancer vers vous avec un air menaçant. La traversée de ces collines de sable est peu agréable. Les ânes ont de la poussière jusqu'aux genoux ; des bandes d'enfants s'amuseut à la soulever et poursuivent le cavalier de leur sempiternelle exclamation : *Bakchiche ! bakchiche !* Après deux ou trois refus, ils savent fort bien qu'ils n'obtiendront rien ; mais peu leur importe ! ils courent et crient quand même ; c'est pour eux une sorte de point d'honneur. Rien ne les rebute, et quand on finit par lever sur eux, pour les faire fuir, une canne inoffensive, ils filent à toutes jambes en poussant encore les plus vifs éclats de rire, presque aussi joyeux que s'ils avaient obtenu ce qu'ils demandaient.

Tout à coup, entre deux murailles de sable, apparaissent les tombeaux des kalifes. Rien ne peut donner une idée de ce coup d'œil, le plus mélancolique et le plus beau que j'aie rencontré de ma vie. Le fond du tableau est formé à gauche par une colline de feu, nommée la Montagne-Rouge ; elle rejoint les escarpements bleuâtres du Mokattam noyés dans une vapeur transparente qui leur donne un aspect féerique ; à droite, la citadelle,

plus sombre, élève ses grands murs sur l'azur du ciel. Au devant de cette ceinture de rochers qui semblent disposés comme des réflecteurs de lumière, un immense groupe de coupoles et de minarets serrés les uns contre les autres resplendissent comme une apparition magique. C'est la nécropole des kalifes, une ville de tombeaux, un cimetière d'un genre particulier, qui ne ressemble en rien aux cimetières turcs, puisqu'il ne contient pas un atome de verdure, puisqu'on n'y voit que des murs et de la poussière, que des débris de constructions épars dans le désert. Les Arabes ont voulu placer leurs tombeaux dans la solitude, loin des yeux du monde, au centre d'une vallée de sable, comme pour empêcher les bruits de la vie de troubler leur dernier sommeil. Les environs des tombeaux des kalifes sont formés de buttes au milieu desquelles on se perd souvent, sans voir autre chose autour de soi qu'un rempart jaunâtre qui vous enveloppe de toutes parts. Je me rappelle être resté longtemps, dans une de mes nombreuses promenades aux tombeaux des kalifes, dans le fond d'une sorte d'entonnoir, d'une couleur ardente comme l'or le plus vif; le ciel d'un bleu intense semblait posé sur le sommet de cet entonnoir, qu'il bouchait hermétiquement; cette opposition de deux tons également violents, dépourvus de toute nuance, aurait été partout ailleurs heurtée et insupportable; elle était là, je ne sais pourquoi, d'une merveilleuse harmonie.

La nature seule peut se permettre de pareilles hardiesses; l'art serait impuissant à les imiter. Mais, quand on les rencontre dans la réalité, elles produisent un mélange de surprise et d'admiration inexprimables; ce sont des impressions qui tiennent du rêve, et dont le souvenir, quoique toujours énergique, laisse dans l'esprit le sentiment d'une prodigieuse illusion.

Lorsqu'on s'avance au milieu des tombeaux des kalifes, on se trouve bientôt entouré d'une multitude d'enfants qui s'ébattent gaîment sur ces ruines sépulcrales. Par une sorte de jeu du hasard, la vie naissante éclate partout dans ce grand cimetière; jamais l'antithèse de la jeunesse et de la mort n'a pris une forme plus tangible et plus saisissante. Ce sont les gardiens des tombeaux et les rares habitants de cette ville mortuaire qui la peuplent de ces nombreux rejetons. Enfermés dans le désert, sans besoins comme tous les Arabes, travaillant par conséquent à peine, ils font, paraît-il, des enfants pour passer le temps. Je demandais un jour au gardien d'un des tombeaux, qui marchait entouré d'une immense famille, d'où lui venait l'ardeur prolifique dont je constatais les résultats. « Que voulez-vous, me répondit-il, on s'ennuie tant ici ! » Un artiste ne s'y ennuerait jamais; il lui faudrait des années pour ramasser les débris exquis qui jonchent le sol, pour découvrir sous la rouille et sous la poussière des merveilles presque effacées, pour reconstituer dans sa pensée ces adorables monuments qui s'en

vont chaque jour, emportés en morceaux par le vent du désert. Car hélas ! les tombeaux des kalifes disparaissent, et, si l'on n'y prend garde, dans quelques années ils n'existeront plus. Il suffit de jeter les yeux sur les planches du bel ouvrage de l'expédition française pour constater les dégâts et les pertes irréparables accomplis depuis cette époque. Les premières coupoles qu'on aperçoit en arrivant du côté du Mousky sont fendues par le milieu ; elles reposent sur deux murs qui s'écartent et qui bientôt tomberont chacun de leur côté. Il y a là des portes élégantes, des inscriptions charmantes qui se briseront dans la chute. Et quand on pense que quelques-uns des millions dépensés à élever de grotesques palais, qui ressemblent à des casernes ou à des prisons, auraient suffi pour conserver à l'admiration du monde ces spécimens uniques d'un art délicieux ! Mais les Turcs sont une des races les moins artistes qui aient jamais existé ; ils ont laissé perdre bien d'autres trésors presque aussi rares ! Que la malédiction du dieu des arts retombe sur eux !

En général, les mosquées du Caire sont très mal bâties ; leurs fondements reposent sur le sable ; leurs murs sont faits à la diable. Mais sur ce fragile squelette le génie même de la décoration s'est exercé en mille caprices. Malheureusement, ces caprices sont aussi fragiles que gracieux. Des frises délicates, des arabesques d'un travail infini sont en simple plâtre. Le moïn-

dre coup les fait tomber, et c'est fini pour toujours ! Or, Dieu sait avec quelles mains brutales les Turcs et les Arabes d'aujourd'hui touchent à ces débiles merveilles ! Le premier venu enlève des pierres, le plus souvent aux angles des mosquées, ce qui ébranle l'édifice tout entier ; d'ineptes âniers y font des trous pour attacher leurs ânes ; les chameliers agissent de même. Peu à peu un pan de mur s'écroule, il ne reste plus que des décombres ; alors on renverse le tout pour déblayer la place. C'est ainsi qu'est tombée la mosquée d'Esbeq sur la place de Méhémet-Ali ! Les ânes logeaient à l'intérieur, et l'on avait perforé dans tous les sens la chaire d'où l'iman explique le Coran ; on passait par ces ouvertures la courroie du licol. Quelquefois on renverse tout un pan de mosquée pour tracer une rue. Et, comme si ce n'était pas assez de toutes ces causes de destruction, le gouvernement égyptien a placé une pou-drière dans la plus complète et la mieux conservée des mosquées des kalifes, la mosquée du Sultan Barkouk. Il suffirait de la sottise ou de l'imprudence d'un soldat pour faire sauter la nécropole toute entière !

A Dieu ne plaise que j'essaie de donner la moindre idée des tombeaux des kalifes ! Jamais l'imagination des Arabes n'a écrit des poèmes de pierres plus exquis, jamais elle n'a élevé avec plus de grâce, de verve et de fantaisie des œuvres plus délicatement belles. C'est la mosquée du Sultan Barkouk qui excite le plus d'admiration. Je

préfère pour mon compte, celle de Kayt-Bey, un vrai bijou dont chaque morceau a été ciselé avec une perfection achevée. Le minaret de Kayt-Bey est le chef-d'œuvre des minarets dans le genre fleuri; la coupole n'a peut-être pas sa pareille dans le monde entier. On est surpris de la variété prodigieuse des décorations de cette mosquée. Chaque tympan sur les portes est orné d'un motif particulier; le montant des fenêtres est sculpté du haut en bas; les volets sont garnis de bronzes portant les plus fines inscriptions arabes; au dedans tout est marbre ou boiseries incrustées d'ivoire et d'ébène; les pierres elles-mêmes se soudent entre elles, en formant des entrelacs de la plus grande élégance. Mais ce qui est d'un effet à la fois délicieux et imposant, c'est la coupole vue de l'intérieur. Elle est éclairée par des vitraux que l'on retrouve dans toutes les constructions arabes et qui ont le mérite d'offrir aux regards des nuances toujours nouvelles; au lieu d'être formés, comme les nôtres, d'une surface unie diversement colorée, ils sont incrustés dans un châssis de plâtre épais, découpé en dessins variés, et dont les rebords, suivant que le soleil est plus ou moins élevé à l'horizon, suivant que ses rayons sont plus ou moins vifs, suivant qu'on se place d'un côté ou de l'autre, projettent sur le verre des ombres qui en modifient sans cesse les teintes. La lumière, tamisée par ces vitraux, se joue dans la coupole en nuances d'une finesse prodigieuse, puis vient se briser sur de faux pendentifs en ruches d'abeille,

hélas ! aux trois quarts éboulés, mais qui sont encore parmi les plus parfaits du Caire. La cour de la mosquée, relativement petite, permet d'observer un des effets les plus saisissants du ciel d'Orient. Quand on regarde ce ciel dans son ensemble, on ne remarque pas assez l'intensité de sa couleur bleue ; mais, quand on n'en aperçoit qu'un lambeau, au-dessus de murs gris qui semblent le découper, l'opposition des deux teintes donne au bleu une vivacité qui éblouit. Des deux côtés de la cour, sous deux jolies arcades, se trouvent les salles destinées à la prière. Ces salles sont exactement pareilles, sauf que l'une d'elles est décorée du plus charmant des plafonds, tandis que le plafond de l'autre, tombé récemment, a été remplacé par un décor de cabaret, blanc avec de grandes raies rouges et vertes. C'est ainsi que les Turcs réparent, quand ils réparent ! Rien ne leur eût été plus facile que de relever le plafond éboulé ; les amateurs et les architectes en ont rétabli ainsi un grand nombre, qui sont aujourd'hui aussi frais, aussi achevés qu'en sortant des mains des artistes arabes. Pourvu qu'il reste quelques échantillons de tympan où l'on retrouve le dessin, et, ce qui est plus difficile encore à imaginer, les tons divers de la peinture, il ne s'agit plus que de reproduire fidèlement ces modèles. Mais plus on va, plus les échantillons disparaissent, et nous verrons le jour où il ne restera dans les mosquées, comme spécimen des plafonds arabes, que le plafond de guinguette de Kayt-Bey. Une par-

tie de la façade s'étant écroulée, on l'a remplacée par un mur ordinaire où sont adossés des escaliers grossiers, tandis que dans les murs anciens il n'y a pas une pierre qui ne soit travaillée comme un joyau. Et qu'on n'aille pas croire que cette abondance d'ornementations nuise à la beauté des lignes générales ! Il en résulte, je ne sais comment, une harmonie accomplie. Dans les plafonds, chaque tympan diffère du voisin par le dessin et par la couleur, et cependant ces tympan réunis se fondent dans un ensemble où tout est à sa place, où tout caresse le regard ! Il en est de même dans l'édifice entier. Ces dentelles de plâtre, de pierre, de bronze, de marbre et de bois qui courent sur les parois de la mosquée, qui couvrent sa coupole, qui grimpent sur son minaret et qui se penchent dans l'espace en innombrables encorbellements, comme les feuilles et les fleurs pendantes d'un arbuste enroulé à la tige d'un palmier, sont admirablement en rapport avec les formes légères d'une architecture dont l'unique règle paraît être la grâce dans la fantaisie et dans l'imprévu.

Les dévots musulmans vénèrent dans la mosquée de Kayt-Bey deux cubes de granit, l'un gris et l'autre rose, où l'on montre l'empreinte des pieds du Prophète. J'ignore en quelle occasion Mahomet a marché assez pesamment sur du granit pour y laisser une marque aussi profonde ; tout ce que je puis dire, c'est qu'à en juger par leurs traces il avait de très grands pieds. Je regrette beaucoup de n'être pas allé à Damas, en quittant le Caire,

afin de m'assurer, par une contre-épreuve, de l'exactitude de ce détail important. Damas possède également l'empreinte du pied du Prophète. Mahomet avait l'intention d'entrer dans la capitale de la Syrie; mais, au moment où l'un de ses pieds bénis touchait la terre et où le second allait suivre le premier, l'ange Gabriel apparut pour lui apprendre qu'Allah lui laissait le choix entre le paradis de cette terre ou celui de l'éternité : s'il persistait à visiter les bosquets de Damas, il devait renoncer aux jardins des houris célestes. Mahomet était trop sage pour hésiter, il remonta en selle et retourna en Arabie. Mais, pour l'éternelle confusion des infidèles et pour l'éternel enseignement des voyageurs qui seraient tentés de se laisser séduire par les charmes invincibles de Damas, le pied du Prophète qui s'était déjà posé sur le sol rocheux y laissa une trace ineffaçable. Quelques ergoteurs soutiennent, il est vrai, que l'empreinte appartient non à Mahomet, mais à l'ange Gabriel, qui, ayant pris la forme humaine tout en conservant la légèreté angélique, se tenait suspendu sur un pied en causant avec le Prophète : *grammatici certant* ! Il n'y aurait, pour trancher le différend, qu'à comparer la trace de Damas avec celle du Caire : si le pied est grand, c'est celui du Prophète; s'il est petit, c'est celui de l'ange. Après cette épreuve, le doute ne serait plus possible, et toute controverse cesserait; mais que deviendraient les théologiens si on leur enlevait tout motif de discussion.

Nous avons passé une heure entière à la mosquée de Kayt-Bey, contemplant lentement chaque morceau, essayant de deviner, sous la couche de crasse qui les couvre, des détails décoratifs d'une charmante originalité, et nous y serions restés longtemps encore si M. Baudry ne nous avait donné le signal du départ. Il s'agissait d'arriver sur le sommet d'un monticule qui domine les tombeaux des kalifes au moment où les rayons du soleil couchant inondent les minarets et les coupes de la mosquée du Sultan Barkouk de reflets roses et dorés. Il y a là un instant, très court par malheur, qui est admirable. Tous les minarets, toutes les coupes s'embrasent comme des flambeaux qui jetteraient une dernière lueur : derrière eux la Montagne-Rouge prend des tons sanglants; au loin, le désert brille d'un tel éclat, qu'on dirait du verre en fusion; la grande ligne bleue du Nil, semée de points blancs par les voiles des dahabiehs, vient se perdre sous la sombre verdure de l'allée de Choubrah; de nombreux petits nuages passent en quelques minutes par toutes les nuances du rouge et du rose et s'éteignent dans le violet.

Au retour, nous longeâmes la citadelle bâtie par Saladin, et dont les grandes lignes massives, les lourds machicoulis, les créneaux non dentelés présentent un si complet contraste avec l'architecture des mosquées. Cette citadelle est bien curieuse en son genre; elle date de l'époque de Philippe-Auguste, et il est impossible, lorsqu'on voit ce monument encore intact d'un passé si lointain, de ne pas

reconnaître l'influence que les monuments arabes ont exercée sur nos constructions féodales. N'est-ce pas également de l'Orient que les croisés ont rapporté le goût de l'ornementation, l'habitude des blasons, un certain besoin de luxe, l'instinct de la chevalerie? Mais, pendant que je me pose ces questions historiques, la citadelle est tournée; une admirable échappée de vue découvre le Caire, le Nil, enfin les Pyramides qui élèvent leur masse sur un ciel de feu. Le Caire étant déjà plongé dans l'ombre et l'œil mesurant mal la distance, les pyramides ont l'air de reposer sur un gigantesque piédestal noir. Resserrées ainsi dans le cadre du Mokatam et de la citadelle, obscurcies par le crépuscule, elles paraissent démesurément grandes; ce sont des masses gigantesques dont l'imagination est écrasée. Singulière variété des sentiments humains! Les Pyramides aussi sont des tombeaux; mais quelle différence avec les tombeaux des kalifes! Ici, des montagnes de pierre qui couvrent un emplacement énorme; là, de légers et sveltes édifices qui touchent à peine la terre. Ici, les grandes lignes simples et fortes d'un génie triste et inquiet; là, tous les circuits d'une imagination enchanteresse, légère, insouciante, exquise. Et pourtant il y a une ressemblance entre les Pyramides et les tombeaux des kalifes: ils sont également placés dans le désert. Les Pharaons, comme plus tard les kalifes, avaient donc voulu mettre leur tombe à l'abri des bruits du monde, dans un espace infini et silencieux!

CHAPITRE IX

LES MOSQUÉES

Lorsqu'on a été mis en goût par les tombeaux des kalifes, il est difficile de ne pas visiter en détail les mosquées du Caire. Il y en a environ quatre cents, et bien peu d'entre elles sont tout à fait insignifiantes. Toutes ou presque toutes sont remarquables, au moins dans quelques-unes de leurs parties. Une mosquée se compose essentiellement, on le sait, d'une cour intérieure dans laquelle coule la fontaine aux ablutions, nommée *meidah*, où les fidèles, avant de se livrer à la prière, doivent se laver les bras jusqu'au-dessus du coude, les jambes jusqu'au-dessus du genou, et enfin la tête, qui est presque toujours rasée dans cette intention : on y laisse pousser seulement une mèche de cheveux, par laquelle l'ange de la Mort doit saisir les fidèles pour les porter en paradis. La cour aux ablutions est pres-

que toujours plantée de quelques sycomores ou de quelques acacias, qui ombragent poétiquement la fontaine. On pénètre ensuite dans le sanctuaire, *maksora*, salle un peu élevée au-dessus de la cour et dont les dalles sont recouvertes de grandes nattes ou d'élégants tapis. Il est peu convenable de faire sa prière sur la terre ferme ou sur la pierre; on doit, si cela est possible, se placer pour prier Dieu sur un morceau d'étoffe immaculé. Des inscriptions courent le long des murs du *maksora*; des lampes, des œufs d'autruche s'y balancent à de longues chaînes garnies de houppes de soie. A la vérité, les lampes ont disparu presque partout, enlevées ou volées par des amateurs trop enthousiastes de l'art arabe; mais les chaînes restent encore, et les houppes de soie, remarquablement grasseuses, s'agitent toujours dans le vide. Au milieu du sanctuaire est placé le *mimbar*, c'est-à-dire la chaire où l'iman explique le Coran. Le *mimbar*, dans les belles mosquées, est ou plutôt a été un admirable morceau d'art; mais là aussi des amateurs ont généralement arraché les plus jolis motifs des boiseries incrustées d'ivoire, et les restaurateurs modernes ont comblé les vides au moyen d'un bois grossier peint de couleurs affreuses. Enfin la niche du *kébla* (chose qui est en face de), dirigée vers la Mecque, est entourée d'incrustations de nacre, d'écaille, de jaspe et de porphyre, sur un fond de marbre noir ou blanc; de charmantes colonnes torsées en soutiennent la demi-voûte.

La plus ancienne mosquée égyptienne est la mosquée d'Amrou, située à Fostatt. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, mais une ruine de chefs-d'œuvre. On raconte que lorsque Amrou voulut faire construire sa mosquée il choisit un terrain qui faisait partie de l'héritage d'une veuve juive. Cette veuve ressemblait au meunier de Sans-Souci : elle refusait de céder son bien, même contre une juste rénumération. Amrou, qui venait de conquérir l'Égypte, reculerait-il devant la résistance d'une simple femme ? Ce fut Omar lui-même qui fut chargé de résoudre la question. Il envoya à son lieutenant un crâne de mouton sur lequel il avait tracé une ligne droite et une ligne oblique. Aussi habile qu'Edipe dans l'art de deviner les énigmes, Amrou comprit immédiatement : « Oh ! » kalife, s'écria-t-il, tu as raison ; il faut suivre » la voie droite qui est celle de Dieu, et fuir la » voie oblique qui est celle du Chitan le Lapidé. » Mais il est avec le ciel des accommodements, et la ligne droite peut être entourée de bien des arabesques. Tout en renonçant aux projets de violence, Amrou crut pouvoir se permettre une légère escobarderie : il fit venir la veuve juive et lui proposa de lui acheter de son champ la portion seule que pourrait couvrir la peau d'un bœuf nouvellement tué. Celle-ci ne connaissait pas l'histoire de Didon ; elle accepta donc en riant, et la mosquée d'Amrou s'éleva, grâce au même stratagème qui avait permis à Carthage de naître. Ne médisons pas du jésuitisme ! on lui doit de bien grandes et

de bien belles choses dans toutes les religions et dans tous les pays.

Quoiqu'elle tombe en morceaux, la mosquée d'Amrou n'en est pas moins admirable ; jadis elle était soutenue par cent cinquante colonnes de porphyre ou de granit, toutes d'une seule pièce ; la bonne moitié de ces colonnes est renversée, mais ce qui est resté est d'un aspect singulièrement imposant. Il est clair que la plupart des colonnes ont été prises dans les temples antiques. Comme elles étaient de longueurs inégales, il a fallu les élever à une hauteur régulière au moyen de chapiteaux corinthiens, byzantins, composites, des provenances les plus diverses. Une partie de ces chapiteaux jonche le sol à côté des débris des colonnes. La fontaine aux ablutions est à demi renversée. Il n'y a plus de lampes, de nattes, de tapis dans la mosquée d'Amrou ; tout y sent la vétusté, tout y penche, tout y semble sur le point de s'écrouler. Néanmoins, elle présente encore des curiosités remarquables. Deux colonnes placées à l'entrée sont fort rapprochées l'une de l'autre, et pourtant il faut passer entre elles si l'on veut aller en paradis. Je puis affirmer par expérience que l'entreprise n'est pas facile, mais elle vaut la peine d'être tentée : il est si doux d'être assuré de son salut éternel, qu'on peut bien pour cela se froisser quelque côte !

Près du kébla, une colonne se distingue au milieu des autres par une dépression assez sensible et par une veine que semble avoir produite un

vigoureux coup de courbache. La légende de cette colonne doit être rapportée. Le kalife Omar, qui envoyait à son lieutenant Amrou de si jolies devinettes, était par lui-même un remarquable magicien. Un jour qu'il se promenait sous les galeries de la mosquée de la Mecque, il regarda du côté du Caire et vit qu'Amrou était occupé à jeter les fondements de sa propre mosquée. Les ouvriers venaient d'élever une colonne à côté du kébla. Mais cette colonne — Omar s'en aperçut tout de suite — était fragile, mal taillée, d'un mauvais marbre; il était évident qu'elle risquait de tomber en entraînant avec elle tout l'édifice. Que faire pour prévenir cet accident? Omar n'imagina rien de mieux que de se tourner vers une des colonnes qui l'entouraient et de lui intimer l'ordre de se rendre par le plus court chemin au Caire afin d'y remplacer la colonne d'Amrou. Le pilier frémit légèrement; mais, le croirait-on? il ne bougea pas. Omar, irrité, lui donna un vigoureux coup de poing dont la forte dépression qu'on voit sur la colonne marque la place; le pilier, comme étourdi, tourna sur lui-même à la manière d'un derviche, mais ne partit point. Cette fois, Omar se mit en colère; prenant sa courbache, il l'en frappa violemment en s'écriant: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, va! » Il n'est rien de tel que de donner de bonnes raisons! « Pourquoi avais-tu oublié » d'invoquer Dieu? » répondit le pilier; et il s'envola incontinent dans les airs pour aller se poster en face du kébla de la mosquée égyptienne, à la

grande surprise et à la grande satisfaction d'Amrou. Grâce au ciel, ce pilier est inébranlable, et il y a au moins en Egypte un monument qui résistera à la barbarie des Turcs et des Arabes dégénérés ! En dépit de son aspect délabré, la mosquée d'Amrou ne saurait disparaître, car Allah seul pourrait abattre la colonne qui la soutient ; aucun coup de poing, aucun coup de courbache ne viendraient désormais à bout de la renverser !

Pourquoi n'en est-il pas de même de la mosquée de Touloun, la plus vaste du Caire, la plus ancienne après celle d'Amrou ? Lorsqu'on la regarde du haut de la citadelle, elle paraît immense ; ses murailles découpées en crénaux qui ont la forme de feuilles de trèfle, ressemblent aux fortifications d'une ville entière. A l'intérieur, ses vastes proportions, son style simple et pur frappent encore le regard d'étonnement et d'admiration. L'intention de son fondateur, Ahmed-êbn-Touloun, avait été de la rendre inébranlable. Il avait choisi pour la construire un architecte chrétien du plus grand mérite. L'architecte ayant été emprisonné sous de faux soupçons, il l'avait rendu à la liberté, l'avait fait revêtir d'un manteau d'honneur, avait mis à sa disposition 100,000 pièces d'or (environ 1,500,000 fr.) pour les premières dépenses, et lui avait ordonné de ne se servir dans la construction que de chaux et de briques, sans aucun matériel combustible. « Je veux, disait-il, que si Fostatt périt un jour par l'eau ou par le feu, ma mosquée puisse survivre à cette destruction. » Ahmed-êbn-Touloun avait

également exprimé le désir qu'aucune colonne ne figurât dans l'édifice, à l'exception de deux seulement qui seraient placées de chaque côté du kébla. C'est pour cela que les arcades de la mosquée sont séparées par de gros piliers recouverts de la plus élégante ornementation. De charmantes inscriptions coufiques se déroulent sur les frises; par malheur, elles sont en simple plâtre qui s'effrite chaque jour. Une légende originale se rattache au plan du minaret principal : « Amed- »
» ébn-Touloun, disent les écrivains arabes, était »
» d'un caractère grave et sa contenance toujours »
» sérieuse, sans cesse empreinte des occupations »
» importantes dont surchargeaient son esprit les »
» hauts projets qu'il méditait et les soins admi- »
» nistratifs de son vaste empire. Jamais on ne le »
» voyait se livrer un seul instant à l'oisiveté et à »
» des amusements futiles; cependant, un jour »
» qu'il était entouré des principaux officiers de sa »
» cour et des chefs les plus remarquables de son »
» armée, il était assis avec distraction devant une »
» petite table sur laquelle était par hasard un »
» cahier de papier blanc. Pendant que son esprit »
» était ainsi en proie à une profonde rêverie, ses »
» doigts, agissant à son insu, jouaient nonchalam- »
» ment avec le papier qui était devant lui, et il »
» semblait s'occuper de cette espèce de jeu pué- »
» ril avec une attention apparente qui frappa de sur- »
» prise tous ceux qui l'entouraient : il roulait, dé- »
» roulait, pliait et repliait successivement des »
» portions de ce papier, en coupant de temps en

» temps une partie, détruisant souvent l'espèce
» de construction qu'il venait de faire, comme
» nous voyons les enfants se complaire à bâtir des
» châteaux de cartes et à en varier la forme suc-
» cessivement élevée et détruite. Ahmed se ré-
» veilla tout à coup de l'espèce de léthargie ou
» sommeillait son esprit, et il rougit involontaire-
» ment en voyant le jeu qui semblait l'occuper et
» l'étonnement général peint sur toutes les figures.
» Prenant aussitôt son parti et voulant assigner
» une cause raisonnable à ce qu'il avait fait sans
» dessein et sans attention, il ajouta rapidement
» quelques modifications à son léger ouvrage :
» *Qu'on appelle l'architecte!* dit-il aussitôt. Ce-
» lui-ci étant arrivé : *Voilà, lui dit Ahmed, la*
» *forme que tu donneras au minaret de ma mos-*
» *quée. Songe à suivre dans la construction le*
» *modèle que je me suis donné ici la peine de*
» *préparer de mes propres mains.* » Il est pro-
bable que l'architecte, fin courtisan, fit sem-
blant de suivre l'idée de son maître en élevant
le minaret. La gravité d'Ahmed était sauvée.
C'était l'essentiel. Hélas ! cette superbe mosquée,
si soigneusement construite, dont les motifs d'or-
nementation sont peut-être les plus exquis du
Caire, Abbas-Pacha en a fait un hôpital militaire.
Il en a jeté pour cela des murs pleins entre les ar-
cades ; puis il a brisé, effondré, maculé tous les
piliers.

Aujourd'hui l'hôpital militaire n'existe plus,
mais la mosquée de Touloun est la cour des

Miracles du Caire; c'est un quartier populeux, un immense rendez-vous de toutes les misères humaines. Une sorte d'idiot qui m'y servait de guide m'a raconté à sa façon l'histoire de la fondation de l'édifice. D'après lui, la mosquée aurait été créée avant la terre; la mer seule existait et recouvrait le globe tout entier. Dieu, qui se promenait en bateau sur les flots, s'arrêta tout à coup, et l'extrémité de son embarcation devint le sommet du kébla. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans ce récit. Ce qui est sûr, c'est que les murs de la mosquée, le jour que je l'ai visitée, étaient couverts de petits bateaux à vapeur dessinés au charbon. J'imagine que des artistes inconnus avaient voulu représenter l'embarcation de Dieu. Un autre kébla a servi à la fille d'Ali, la sœur d'Hussein et d'Hassan, pour ses prières. Et dire qu'un lieu sanctifié par la fille d'Ali est aujourd'hui rempli des plus horribles lépreux de la création! Un trait de mœurs, qui peint bien le genre de civilisation introduit en Egypte par Ismaïl Pacha, c'est la manière dont la mosquée de Touloun a servi au recrutement de la première école de filles établie dans ce pays. Au moment de l'ouverture de l'isthme de Suez, l'impératrice Eugénie, à laquelle on montrait le Caire, demanda où était l'école des filles. Ismaïl Pacha rougit; il n'y avait pas d'écoles de filles au Caire! le lendemain, il fit appeler son ministre de l'instruction publique, et, après s'être entendu avec lui, il ordonna de construire un immense palais où les

filles des pachas recevraient une instruction européenne. Pendant qu'on élevait ce palais, on voulut essayer d'ouvrir dans une maison plus modeste une école de filles nobles. Mais hélas ! aucun pacha n'envoya ses filles à l'école du khédivé. Les classes restèrent vides, les maîtresses n'eurent que des bancs devant elles. En désespoir de cause, un homme d'esprit, Dor-Bey, secrétaire général au ministère de l'instruction publique, imagina de faire une razzia dans la mosquée de Touloun et d'y enlever à main armée toutes les petites filles qui s'y trouvaient, pour les conduire d'office dans ces classes. Et voilà comment le Caire a aujourd'hui une école de filles ! Ce n'est pas, il est vrai, suivant le programme primitif, une école de filles nobles ; mais on fait ce qu'on peut.

La plus belle mosquée du Caire est la mosquée du Sultan Hassan, construite au pied de la colline de la citadelle, sur la place Roumelieh. Sa majestueuse coupole, son minaret puissant, ses murs nus et élevés, surmontés d'une magnifique corniche et formés de grandes alvéoles de pierre, frappent d'abord par leur aspect grandiose. Le portail de la mosquée, modèle de presque tous les portails du même genre, est un des produits les plus parfaits de l'art arabe. D'une hauteur considérable en proportion de sa largeur, surmonté d'une demi-coupole resserrée et découpée en stalactite, il présente un profond renfoncement au pied duquel se trouve la porte d'entrée. Celle-ci est recouverte d'une armure de bronze mer-

veilleusement ouvragée, tandis que les côtés et le mur plein du fond du portail sont remplis d'arabesques aux contours capricieux ou décorés de niches à colonnettes sveltes et délicates. L'intérieur de la mosquée est plus grandiose encore. La cour aux ablutions, dont la fontaine tombe en pourriture, est entourée d'immenses arcades en ogive qui donnent entrée dans le sanctuaire. Des inscriptions coufiques, taillées dans le mur, ont été formées de lettres d'une grandeur inusitée, entrelacées de fleurs. On pénètre ensuite dans la salle du Tombeau, dont la coupole semble beaucoup plus élevée et dix fois plus vaste que celle du Panthéon de Paris : là, les inscriptions sont placées sur des planches dont la moitié a disparu ; l'autre moitié penche sur le vide et semble prête à s'écrouler. Les faux pendentifs en *rayons de miel* sont crevés ; de nombreux pigeons y font leur nid. On pourrait cependant les relever sans peine, car il reste quelques alvéoles encore intactes, dont le dessin et la couleur sont, comme toujours, d'une variété d'ornementation et de coloration surprenante. L'impression que produit la mosquée d'Hassan est du même genre que celle dont on est saisi dans nos plus belles cathédrales. Jamais la pensée religieuse ne s'est exprimée avec plus de force et de souveraine majesté dans un monument humain. Mais hélas ! cette mosquée est une des plus délabrées du Caire ; elle a atteint ce moment critique où, si on ne fait rien pour la restaurer, elle ne sera bientôt plus qu'une

ruine, comme la mosquée d'Amrou. Le ciel la préserve cependant des restaurations malheureuses ! La destruction pure et simple vaut cent fois mieux ! On peut voir à la mosquée du Sultan Hassan des marbres d'une rare finesse recouverts de peintures grossières représentant de faux marbres illustrés çà et là de fleurs rouges. C'est pour recevoir les invités aux fêtes du canal de Suez que les ministres d'Ismail Pacha avaient fait passer cet abominable badigeon sur les principaux monuments de l'art arabe. Mon Dieu, pardonnez-leur ; ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient !

Il faudrait des volumes pour passer en revue les mosquées du Caire : la mosquée du Sultan Qalaouïn ; la mosquée d'El Azhar ; la mosquée de Kayt-Bey, lequel ne s'est point contenté de se faire construire un tombeau incomparable ; la mosquée d'El Hakem ; la mosquée d'El Ghouri, dont le portail est presque aussi beau que celui de la mosquée du Sultan-Hassan et dont les plafonds sont certainement les mieux conservés et les plus remarquables du Caire ; enfin même la mosquée moderne de Méhémet-Ali, dont les murs sont en albâtre et dont l'aspect est aussi magnifique que lourd et vulgaire. Une mosquée moderne, près du Khan-Khalil, contient, paraît-il, la tête d'Hussein, fils d'Ali. Cette mosquée n'a rien de remarquable comme architecture, mais elle est remplie des plus somptueux tapis de Perse. C'est la seule où on ne puisse réellement pas entrer sans ôter

ses souliers et marcher pieds nus : dans les autres on se contente de se chauffer d'immenses babouches de paille. Les Persans qui s'y donnent rendez-vous ont un aspest fanatique que les Arabes sont loin d'avoir. J'ai failli être renversé par l'un d'eux parce que je remettais mes bottines trop près de la porte. Il m'a été impossible de pénétrer dans la salle où est enfermée la tête d'Ali. Des fidèles en baisaient pieusement la porte et se passaient dévotement sur la figure le rideau qui la recouvrait ; mais un *nassara* (chrétien) tel que moi n'était même pas digne d'en approcher.

Outre les mosquées, on rencontre au Caire un certain nombre d'asiles pour les derviches, espèces de monastères d'une jolie architecture, qui reportent aux souvenirs du Moyen-Age. Ils se composent invariablement d'une cour au milieu de laquelle la fontaine aux ablutions, entourée de sycomores et de palmiers, entretient la fraîcheur. Tout autour, des cellules sombres, garnies de nattes, servent de résidence aux derviches. Leur mobilier est réduit à une sorte de divan où ils sont quelquefois deux ou trois, artistement groupés, occupés à copier avec de longs roseaux le texte du Coran. L'art de la calligraphie est encore fort en honneur chez les Arabes ; les copistes y font des manuscrits dignes d'être comparés à ceux de nos vieux moines. Quelques babouches répandues sur la natte, une cruche d'eau dans un coin de la salle, une fleur dans un vase de grès complètent ces petits tableaux gracieux, ces scènes charmantes d'une

vie reposée, silencieuse, toute remplie par le travail et par la religion.

De nombreuses maisons, assez insignifiantes à l'extérieur, sont, à l'intérieur, de véritables modèles d'architecture arabe. L'Ecole des Aveugles, par exemple, serait admirable, si elle était entretenue et restaurée. Les plafonds et les vitraux en sont fort beaux. Tout un côté de la cour est garni par la plus grande et peut-être la plus délicatement travaillée des moucharabiehs du Caire. C'est la plus transparente dentelle de bois qu'on puisse rêver, et la pièce dont elle ferme tout un panneau, doucement éclairée par une lumière brisée en mille rayons, présente un aspect mystérieux qui fait comprendre toutes les illusions romanesques de l'existence orientale. Pauvres aveugles, placés comme par ironie au milieu de ces merveilles qu'ils ne soupçonneront jamais ! Une maison non moins remarquable est celle de l'unique descendant authentique de Mahomet que l'on connaisse en Egypte ; car, pour les descendants apocryphes, on les compte par centaines. Ce descendant se nomme Sadat ; c'est un jeune homme fort aimable ; il jouit dans tout le pays d'une si immense popularité que le khédivé lui-même est obligé de le respecter. Sa famille est établie en Egypte depuis le cinquième siècle ; aussi sa maison est-elle d'une grande antiquité. C'est le type de la maison arabe. On y pénètre par une cour ombragée d'un beau sycomore et entourée de moucharabiehs ; une fontaine coule au milieu ;

d'un côté s'étend une petite mosquée cachée par une grille qui laisse entrevoir cependant le *mimbar* surmonté du drapeau vert du Prophète; de l'autre côté, une porte soigneusement fermée par un tapis vert au milieu duquel s'étale une étoile rouge, donne entrée dans le harem. Le *sela-melek*, ou salon de réception, est d'une élévation considérable sur une faible largeur, avec de magnifiques plafonds, des niches en stalactites, des faux pendentifs en alvéoles; tous les murs sont recouverts de faïences persanes. Malheureusement, beaucoup de ces faïences sont tombées et on les a remplacées par un mauvais badigeonnage; un pan de mur s'effondre, un autre est tout blanc. Les tapis arabes ont fait place aux plus laids de nos tapis européens; sur les tables, des fleurs artificielles recouvertes d'un globe rappellent la décoration de nos cheminées de campagne. O descendant de Mahomet! *Tu quoque!* Toi aussi, tu te laisses gagner par le goût soi-disant européen! Toi aussi tu préfères notre plus vilaine défroque aux œuvres d'art exquises de tes ancêtres! Et qui donc alors conservera le culte de ces vieilles merveilles que le génie des arabes avait créées, et dont les derniers vestiges disparaissent de plus en plus?

Veut-on voir ce que devint l'art entre les mains des Turcs? qu'on aille visiter les tombeaux de la famille de Méhémet-Ali, situés, Dieu merci! à l'opposé de ceux des kalifes. Au milieu d'un grand cimetière dont les tombes toutes blanches brûlent les yeux, se dresse une petite mosquée

moderne. Dans une chambre très grande, construite de matériaux précieux, s'étalent une masse confuse de stèles bleues, jaunes, vertes, rouges, coiffées de turbans extraordinaires et de tarbouches invraisemblables, décorées de corbeilles de fleurs peintes à coups de poing et avec les tons les plus criards, garnies de lourdes guirlandes d'arabesques, enluminées des couleurs les plus ridicules et les plus disparates qu'on ait jamais réunies dans un espace aussi restreint. Seul, le tombeau d'Ibrahim Pacha, en marbre peint en noir et revêtu d'ornements dorés est d'un goût à peu près supportable. Mais quelle idée insensée de revêtir de beaux marbres d'une laide peinture ! Des imans sans cesse prosternés récitent des prières au milieu de ces tombeaux extravagants, dont la forme et les colorations rappellent assez fidèlement les maisons colorées qu'on donne à nos enfants pour leur servir de joujoux.

CHAPITRE V

PROMENADES AUTOUR DU CAIRE.

ANES ET ANIERS. — GHIZÉH. — FOSTATT.
MATARIEH. — HÉLIOPOLIS. — LES PYRAMIDES.
SAQQARAH. — LA PLUIE.

Les promenades aux environs du Caire sont nombreuses, variées et faciles. Rien de plus charmant que de monter sur un des ânes qui se pressent en foule autour des hôtels et d'aller ainsi soit aux bords du Nil, soit à Choubra, soit à Ghizéh, soit même plus loin jusqu'aux Pyramides ou à Héliopolis. Les ânes du Caire, on le sait, ne ressemblent point du tout à nos ânes d'Europe. Ce sont des ânes de course, des ânes pur sang, portant fièrement la tête en l'air, caracolant avec élégance galopant avec une vitesse qui leur permet, au besoin, de tenir pied aux chevaux et aux dromadaires. Couverts de jolies selles multicolores, aux pommeaux desquelles on attache leurs rênes afin

de les obliger à rester en place; ils prennent, par l'impossibilité d'avancer la tête, l'habitude de garder le cou recourbé d'une manière hardie et gracieuse. Il suffit de les apercevoir pour reconnaître qu'ils ont toujours joui d'une grande considération et qu'aucune misère ne les a obligés à contracter la démarche sottement humiliée de nos ânes d'Europe. Quoi qu'on en dise, les caractères se façonnent d'après les situations sociales. Dédaignés des gens comme il faut, chargés des plus indignes besognes, roués de coups et d'injures, de méprisés qu'ils étaient nos ânes sont devenus méprisables : ils sont entêtés, lourds et bêtes. Mais les ânes d'Afrique, auxquels l'estime publique n'a jamais fait défaut, ont contracté, dans une position plus élevée, des habitudes différentes. Montures ordinaires des pachas et des gros personnages, ils sont doux, agiles, fiers, intelligents, d'une docilité remarquable. Je disais qu'ils tiennent tête aux chevaux; cela est strictement vrai. Je suis allé aux Pyramides à âne en une heure, et la distance est d'une douzaine de kilomètres. Aussi les ânes d'Afrique ont-ils une grande valeur. La sincérité m'oblige cependant à reconnaître que M. Charles Blanc a quelque peu exagéré, lorsqu'il a prétendu, dans son beau *Voyage de la Haute-Egypte*, qu'ils coûtaient couramment de 15 à 30,000 fr. Divisez par dix, vous serez dans le vrai.

A chaque âne est attaché un ânier, et c'est là, selon moi, le vilain côté des ânes. Il ne faut pas croire qu'on soit maître de sa monture; c'est

l'ânier qui en est maître et qui, par contre-coup, est maître de vous. Jamais il ne s'avise de s'informer si vous voulez aller vite ou doucement. Pour lui, il veut toujours aller vite, et, comme il court sans cesse derrière votre âne, il lui assène, au moment où vous y pensez le moins, de grands coups de bâton qui provoquent un sursaut formidable, lequel désarçonne infailliblement le cavalier qui n'est pas sur ses gardes. Sentant son tyran voltiger à sa suite, de droite à gauche, l'âne imite le mouvement de ces femmes qui agitent la traîne de leur robe d'un côté à l'autre, et cette espèce d'ondulation n'a rien d'agréable. Lorsque l'ânier veut exciter l'âne sans lui donner des coups de bâton, il pousse un *ah!* plaintif pareil aux bravos qu'inspire la musique à un auditoire enthousiaste. L'effet de cette note prolongée et mélancolique est immanquable : l'âne part au galop comme si on l'avait frappé. Pour le retenir au contraire, il faut crier : *Choyé! choyé!* ce qui veut dire à peu près : Doucement! doucement! Mais souvent le cavalier crie : *Choyé!* tandis que l'ânier crie : *Ah!* et, dans ce conflit d'exclamations contradictoires, l'âne, emporté par son tempérament, ne manque guère de filer avec l'élan d'un cheval de course lancé à toute vitesse.

Les promenades à âne, le matin, au soleil levant, alors que l'horizon est encore bleuâtre, que les lignes du désert d'un rose tendre n'ont pas eu le temps de prendre les lueurs ardentes du jour, que la verdure est humide et brillante de la rosée de la

nuit, sont délicieuses. Dans la journée, il faut aller sur les bords du Nil pour trouver un peu de fraîcheur. Une des plus charmantes promenades que l'on puisse faire est celle de Ghizéh. Lorsqu'on a traversé le village de ce nom, on suit le fleuve sous une rangée de grands mimosas d'un aspect ravissant. Les bords du Nil, chargés de bois de palmiers et de villages grisâtres, le désert d'Has-souan, au loin les minarets du Caire, qui se dessinent sur le ciel, produisent un spectacle enchanteur. Des canges élégantes, montées par des Arabes, descendent lentement vers la ville ou remontent vers la Haute-Egypte, laissant derrière elles de longues traînées jaunâtres qui brillent sur la teinte azurée de l'eau.

Si l'on n'a pas assez de loisirs pour errer mélancoliquement aux bords du Nil, il faut aller à Fostatt, que nous appelons fort improprement le vieux Caire. Fostatt est entouré de grandes murailles, comme les villes fortifiées du Moyen-Age. Les rues en sont encore plus étroites, les maisons plus élevées que celles du Caire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on y pénètre, l'impression d'une sorte de cave humide. On ne rencontre presque personne dans ses rues, sauf des mendiants qui, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, se précipitent pour vous faire escorte. Fostatt est principalement habitée par des coptes. C'est là qu'on voit une vieille église d'une saleté repoussante, quoiqu'elle contienne des boiseries admirables, sous laquelle est un souterrain qui a servi, dit-on, d'habitation

à la Sainte Famille pendant sa fuite en Egypte. Comment Jésus et sa mère ont-ils pu vivre si longtemps dans cet affreux cachot ? Je n'en sais rien ; mais on montre le four où saint Joseph cuisait son pain, la place où s'asseyait la Vierge, et même un puits, où, suivant mon guide, l'Enfant Jésus aurait été baptisé. J'ai eu beau lui faire remarquer que, d'après l'Évangile, dont l'autorité avait bien quelque importance en pareille matière, Jésus avait été baptisé dans le Jourdain, il n'en a pas voulu démordre. On voit aussi à Fostatt une église grecque, où se trouvent de belles faïences, et une synagogue, au milieu de laquelle est placé un immense tombeau, qui est, paraît-il, celui de Jérémie. Pauvre Jérémie ! il avait raison de pleurer puisqu'il devait être enterré dans un lieu aussi sombre et aussi sale ! Je n'ai jamais mieux compris ses lamentations qu'en voyant son tombeau. Ainsi devait finir le plus gémissant des hommes. Ce n'est pas seulement Jérémie qui est enterré à Fostatt ; tous les cimetières chrétiens y sont réunis. Les catholiques n'ont pas de cimetière particulier, ils ont loué une partie du cimetière copte. Il faut aller en Egypte pour voir des morts locataires ; j'ignore si leur bail les garantit contre les déménagements précipités.

Lorsqu'on a visité la demeure de la Sainte Famille à Fostatt, on comprend sans peine avec quelles délices elle a dû se reposer sous l'arbre de Matarieh, où, d'après une pieuse légende, elle s'est arrêtée avant d'arriver à sa triste résidence. C'est

un vieux sycomore qui lui a servi de refuge contre les satellites d'Hérode lancés à sa poursuite. Il est situé dans un frais jardin où l'on cultivait autrefois la plante du baume, et où l'on cultive encore de très jolies fleurs. Le Père Vansleb, curé de Fontainebleau, qui visita l'Égypte en 1672, raconte ainsi son excursion à ce jardin historique : « Le 12 » juillet, je fus, en compagnie de quelques mar- » chands français, au village de Matarea, situé du » côté Est du Caire, en distance de chemin d'envi- » ron deux heures à cheval, pour voir les lieux » que Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très » sainte mère ont sanctifiés de leur présence, et » en même temps le jardin où l'on plantait autre- » fois la plante du baume. En entrant dans la » cour, on voit à main droite un petit oratoire des » Turcs, bâti sur les ruines d'une petite église » copte où l'on vénérât quelques vestiges de » Notre - Seigneur Jésus - Christ et de sa très » sainte mère. On l'appelle *El-Markad*, lieu de » repos. Il y a dans ce markad un petit réservoir... » Les coptes ont pour tradition que la Sainte » Vierge avait pour coutume d'y laver les langes » de son cher enfant, et même que, pendant qu'elle » était occupée à son travail, elle le faisait reposer » dans une niche qui est dans la muraille du » markad, lieu où les religieux disaient autrefois » la messe par dévotion. Tout près de ce markad » est le puits miraculeux. La tradition des coptes, » et même quelques historiens mahométans en » tombent aussi d'accord, est que Notre-Seigneur

» s'est lavé dans ce puits et qu'il communiqua, par
» un miracle, à ses eaux leur douceur et leur bonté
» extraordinaires. Après avoir fait collation dans
» le reposoir et bu de cette bonne eau par dévo-
» tion, nous entrâmes dans le jardin. On voyait
» autrefois dans ce jardin le sycomore qui, suivant
» la tradition des coptes, s'était fendu en deux
» par un miracle pour mettre à couvert Notre-
» Seigneur Jésus-Christ et sa très sainte mère,
» lorsqu'ils étaient poursuivis par les soldats
» d'Hérode. On dit aussi que, s'étant cachés dans
» cette ouverture, ils se sauvèrent, par ce moyen,
» de leurs mains, à la faveur d'une toile d'araignée
» qui les couvrait et qui paraissait fort vieille,
» quoiqu'elle eût été faite en un instant et par un
» miracle divin... » Le Père Vansleb est un incré-
dula : il a l'air de supposer que le sycomore actuel
n'est pas celui-là même dans le tronc duquel Jésus
et sa mère se sont réfugiés, cachés à tous les re-
gards par une miraculeuse toile d'araignée. J'ai
fait cependant connaissance à Matarieh d'un brave
Irlandais qui m'a dit mot pour mot : « Monsieur, il
» est aussi sûr que voilà l'arbre où se sont réfu-
» giés Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très
» sainte mère qu'il est sûr que nous sommes là,
» vous et moi. » — Et il ajoutait : « Je viens d'Ir-
» lande, j'ai fait un voyage très fatigant ; mais
» je ne regrette rien puisque j'ai vu la maison de
» la Sainte Famille à Fostatt et l'arbre de Matarieh.
» J'emporte une petite branche de cet arbre, cela
» vaut bien tous les frais de mon voyage. » Quel-

ques amis voulaient l'entraîner dans la Haute-Égypte : « A quoi bon ? disait-il, la nature me » semble très-laide en Égypte, les monuments » m'ennuient ; j'ai vu tout ce que je voulais voir. » Cet Irlandais était venu au Caire pour prendre une petite branche de l'arbre de Matarieh, comme mon ami le naturaliste y était venu pour chercher une oie sauvage. Chacun voyage pour satisfaire ses goûts.

C'est tout près de Matarieh que s'élève l'obélisque solitaire qui témoigne de l'emplacement où fut Héliopolis. Il est rempli d'hiéroglyphes indéchiffrables, tant les guêpes y ont construit de nids. A une petite distance, des collines de sable couvrent les ruines de cette ville si célèbre, dont une seule pierre rappelle aujourd'hui l'existence. Comme tous les voyageurs, j'étais allé en Égypte avec mes goûts et mes instincts personnels ; je n'y cherchais ni branches d'arbre, ni oie sauvage ; je n'y cherchais même pas des sujets d'études historiques ; j'y ai beaucoup plus observé les hommes modernes que les pierres antiques, et c'est en simple amateur que j'ai visité les débris du passé qu'on rencontre aux environs du Caire. L'avouerai-je ? Je ne suis même pas entré dans la grande pyramide ; je me suis contenté de monter dessus. Encore faut-il confesser, pour être sincère, que je ne suis pas allé jusqu'au bout, et que je n'ai point dérangé les quarante siècles qui dorment sur sa plate-forme au milieu des noms de vingt mille touristes qui ont jugé à propos de laisser au qua-

rante-et-unième siècle ce souvenir de leur passage. Rien n'est plus rapide que l'ascension de la grande pyramide. On ne la fait pas comme on veut ; on est à la merci de trois Arabes, qui vous tiennent par chaque bras et qui vous poussent dans le dos avec une agilité vertigineuse. C'est en vain qu'on leur crie : *Choyé ! Choyé !* ils font comme les ânes, ils vont toujours du même pas. Il ne me manquait plus que quatre ou cinq assises lorsque je suis tombé de faiblesse et d'évanouissement. Quand je me suis réveillé, je n'avais pas trois Arabes autour de moi, j'en avais trente. A la vue de mon accident, tous ceux qui étaient en bas s'étaient précipités en quelques secondes à mon secours : l'un me versait une gargoulette d'eau sur la tête ; un autre me tirait les jambes, en me disant : « Moi, médecin arabe ! » un troisième m'éventait, un quatrième profitait de l'occasion pour m'offrir de prétendues antiquités, un cinquième m'exprimait violemment du jus d'orange dans la bouche, et tous me criaient : *Bakchiche ! bakchiche !* A la hauteur et dans l'état où j'étais, je me sentais à leur merci : je voyais à mes pieds l'immense escalier que j'avais à descendre ; plus loin s'étendait la plaine du Nil, et les minarets du Caire brillaient à l'horizon. Il me restait assez de présence d'esprit pour contempler le tableau de l'Egypte déroulé en face de moi, il ne m'en restait pas assez pour résister au pillage auquel j'étais soumis. Enfin je demandai à repartir. Je redoutais beaucoup la descente ; elle est des plus faciles. Le plan

de la pyramide est trop incliné pour qu'on éprouve le moindre vertige. Un Arabe détache son turban, vous le serre fortement autour des reins, en garde dans ses mains un bout avec lequel il vous tient en laisse, tandis que les deux autres Arabes se placent devant vous et vous aident à ne pas glisser. Je n'ose pas dire que l'ascension des Pyramides est une duperie, évidemment je manquerais trop d'impartialité ! Pourtant, l'Égypte étant absolument plane et les Pyramides étant situées sur un monticule de sable déjà très élevé, il est facile de comprendre que la vue soit à peu près la même de ce monticule que des Pyramides elles-mêmes. Que l'on monte plus ou moins, peu importe, lorsque l'on n'a besoin de dominer aucun accident de terrain. Au milieu du tohu-bohu de mes Arabes, j'ai très bien observé le spectacle qui s'offrait à mes yeux : il était fort beau ; mais, à peu de différence près, c'était exactement celui qu'on a du pied des Pyramides.

Pour juger de la grandeur de ces immenses masses, il faut les regarder, non pas en plein midi, au moment où elles sont noyées dans la lumière, mais le matin ou au coucher du soleil. Alors, quand on est placé au bas du monticule de sable qui leur sert de base, on est frappé de la dimension gigantesque de leurs lignes. Une petite maison bâtie tout à côté pour l'impératrice Eugénie, aide à l'œil à mesurer leur élévation. On n'en est point écrasé ; mais, à coup sûr, on en est étonné et comme suffoqué : on éprouve à cette

vue ce mélange de sentiments que provoque toujours un spectacle extraordinaire. Tandis que j'observais ainsi les Pyramides, mon attention a été détournée par une scène qui m'a fait comprendre les divisions profondes, invincibles, qui séparent l'Arabe du fellah. Pour nous étrangers, tous les habitants de l'Égypte sont Arabes ; mais pour le vrai Arabe, le fellah est un être inférieur et vil, avec lequel il a aussi peu de contact que possible. Un superbe fellah s'était glissé dans un groupe d'Arabes, et il m'affirmait impudemment qu'il était Arabe lui aussi. Les autres l'accablaient de sarcasmes, déclarant qu'il n'était qu'un lâche menteur. Comme il persistait à se dire Arabe, j'interrogeai le cheik de la tribu, qui s'avancait fièrement. Je n'oublierai jamais de quel air de suprême dédain, sans prononcer un mot, sans se donner la peine de répondre, il se contenta d'écarteler de son long bâton le malheureux fellah, qui pâlit subitement, baissa la tête et s'éloigna sans le moindre murmure, sans la moindre tentative de protestation. Alors, un Arabe, sortant du groupe, m'expliqua la différence entre les Arabes et les fellahs. Ces derniers sont de simples bêtes de somme, qu'on fait travailler à volonté. Quant aux Arabes, ils travaillent fort peu, mènent la vie errante et se livrent à tous leurs caprices. Quelques femmes rôdaient autour des pyramides : « Sont-ce des femmes arabes ? » lui demandai-je. Il bondit presque ! « Si c'étaient des femmes arabes, » dit-il, je les frapperais de ma main. La femme

» arabe vit là-bas dans les villages, cachée der-
» rière les murs que vous voyez ; mais il n'y a que
» les femmes fellahs qui soient assez éhontées
» pour venir se promener ainsi auprès des étran-
» gers. »

J'ai gardé un vif souvenir des petites pyramides de Saqqarah, situées à une assez grande distance des pyramides de Ghizéh, en plein désert, à côté du bois de palmiers qui marque l'emplacement de Memphis. C'est là que, pour la première et la dernière fois, en cinq mois passés en Egypte, j'ai vu de la pluie durant une demi-heure ! Nous étions nombreux ; il faisait un soleil éclatant à notre départ du Caire ; la campagne était inondée de lumière ; tout annonçait une journée magnifique. Nous nous étions établis, pour déjeuner, dans un tombeau taillé dans le roc, en forme de grotte. Tout à coup le ciel se couvre d'un nuage gris, le vent souffle avec fureur ; en moins d'une minute notre couvert est presque enseveli sous une nappe épaisse de sable : verres, bouteilles, assiettes, tout est envahi. Un Arabe, pour nous préserver, se place à l'entrée de la grotte, étend ses longs bras et laisse pendre son manteau des deux côtés, comme les ailes d'une grande chauve-souris. Il était admirable de sérieux, tandis que nous riions à perdre haleine de notre mésaventure. Enfin ce coup de kamsin passe, et nous pouvons aller visiter le Sérapéum découvert par Mariette Pacha. Je regrette de ne pas raconter, après tant d'autres, les efforts héroïques grâce auxquels notre illustre

compatriote a fait cette découverte ; mais je me suis promis, pour ne point me donner de faux airs d'érudition, d'écrire un voyage où il ne serait pas question des monuments antiques. C'est une manière comme une autre de chercher l'originalité ! elle convient à mon ignorance. Je ne puis m'empêcher de dire cependant combien est saisissant l'effet du Sérapéum éclairé par une série de torches. Qu'on imagine d'immenses galeries souterraines sur les parois desquelles s'ouvrent, de distance en distance, des niches profondes, où sont placés les énormes sarcophages en porphyre des bœufs apis. Ces sarcophages sont couverts de hiéroglyphes. On peut entrer dans quelques-uns d'entre eux, dont la dalle supérieure a été retirée à cet effet, et l'on s'y trouve très à l'aise. En ferai-je l'aveu, — ne fût-ce que pour donner une idée de la grandeur de ces salles intérieures, où certainement le cadavre de l'Apis était au large — nous y avons fait sans peine plusieurs tours de valse. Je demande pardon à Mariette Pacha et à la science d'un procédé aussi profane pour mesurer les dimensions d'un monument doublement sacré ! Un des sarcophages est resté au milieu d'une galerie ; on n'a pas eu le temps de le placer dans sa niche. Tous les murs des souterrains étaient garnis de statues et d'hiéroglyphes que Mariette Pacha a envoyés en France et qu'on peut voir au Louvre. Je ne saurais regretter que nous nous soyons enrichis aux dépens de Saqqarah : l'aspect de ces parois dépouillées, où l'on voit des

milliers de trous vides, est pourtant d'un effet bien triste ; il donne la sensation d'une ruine dans un cimetière. Ah ! les morts catholiques du Caire ont raison de se contenter d'un cimetière en location, puisque la sépulture des dieux n'a pas été respectée ! Rien ne dure, pas même les tombes !

Les collines sablonneuses de Saqqarah sont remplies de débris de momies et de morceaux de poteries, qui ont servi, à une époque relativement moderne, à des cérémonies sépulcrales. On foule là les ruines de plusieurs nécropoles amoncelées les unes sur les autres. Dans le silence profond de la nature, au milieu de cette poussière humaine mêlée à la poussière du désert, en face de ces Pyramides qui ont assisté à tant de révolutions et qui ont vu crouler tant d'empires, il serait facile de se laisser aller à un sentiment presque invincible de tristesse philosophique. Mais quand on va à Saqqarah en partie de plaisir, on médite peu ! A côté du Sérapéum, on admire plusieurs tombeaux, celui de Ti en particulier, grand personnage qui avait fait entourer les murs de sa chapelle mortuaire de charmants hiéroglyphes représentant toutes les scènes de sa vie. C'est un spectacle en vingt actes divers, et dont les personnages, après tant de siècles, ont conservé toute la netteté de leur dessin, toute la finesse de leurs couleurs ; on dirait qu'ils sortent tout frais du ciseau du sculpteur et du pinceau du peintre.

Quand nous avons quitté le tombeau de Ti, il pleuvait à verse. Au Caire, il avait plu à torrents,

et la ville, à notre retour, n'était plus qu'un immense cloaque. C'était la seconde et la dernière pluie de l'hiver. Il ne pleut pas souvent au Caire, comme on le voit; mais aussi, lorsqu'il y pleut, quel déluge! A chaque ondée, un grand nombre de maisons s'effondrent, les étages tombent les uns sur les autres, et les malheureux propriétaires observent les dégâts avec stupeur. Le limon, qui sert aux constructions se détrempe, tout croule. Quant aux rues, qui ne sont point pavées et où la poussière est prodigieuse, elles se transforment en véritables rivières de boue. Pour passer d'un trottoir à l'autre il faut monter à califourchon sur les épaules des Arabes, qui sont enchantés de vous offrir leurs services moyennant la plus légère rémunération. Ces ponts vivants sont fort commodes. C'est par le même procédé qu'on arrive dans les sarcophages des Apis, en faisant la courte échelle. Et voilà comment les plus grands philanthropes, lorsqu'ils séjournent en Egypte, finissent par trouver qu'il est fort naturel de marcher sur le dos de son prochain.

CHAPITRE XI

LA VIE DU CAIRE.

L'ESCLAVAGE. — MOHAMED-EL-HINDY.

LA VIE PARISIENNE EN ÉGYPTÉ SOUS

ISMAIL PACHA. — LES ARTS.

Il faut aimer la vie orientale, les rêveries prolongées et les contemplations sans fin, pour se plaire longtemps au Caire. En huit ou quinze jours, on peut avoir vu tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville; mais, si l'on veut s'imprégner de son esprit et en analyser le charme séducteur, de longs mois ne sont pas de trop. Pour mon compte, j'en ai passé cinq dans une inaction à peu près complète, sans m'ennuyer une seconde, sans regretter l'activité européenne, dont on se déshabitue si vite sous un climat endormant. Les plaisirs actuels du Caire sont cependant bien peu variés. Visiter pour la centième fois le Khan-Khalil, se reposer sous les ombrages de l'Esbekieh, faire une

partie d'âne le long du Nil, aller voir coucher le soleil du haut de la colline du Mokatam, errer sans but dans des ruelles qui ne finissent jamais, passer des heures entières à contempler un détail d'architecture, un groupe pittoresque, un délicieux assemblage de couleurs, etc., etc., quoi de plus monotone en apparence ! Mais, si l'on a l'imagination et le cœur remplis de fantaisies orientales, si l'on est poursuivi par les souvenirs des *Mille et une Nuits*, si, d'ailleurs, l'esprit est excité par l'observation d'un monde tout nouveau, on ne sent pas le temps s'envoler ; il glisse sans laisser de traces, les journées succèdent doucement aux journées, et, lorsqu'on veut se rendre compte de la manière dont on a vécu durant une semaine, on s'aperçoit souvent, après un examen de conscience rigoureux, qu'on ne s'y est pas occupé d'autre chose que d'un palmier dont la cime se balançait au vent, ou d'une teinte particulière qui, chaque jour, à la même heure, venait colorer de nuances légères les ondulations du désert lointain.

Quelquefois, cependant, les distractions sont plus originales. Je regarde comme une des mieux remplies de toutes les journées que j'ai passées au Caire celle où j'ai fait une interminable visite à Mohamed-Gaafar-el-Hindy, le plus charmant, sans nul doute, des marchands du bazar des pierres. Je m'étais égaré avec deux amis à la recherche du bazar du Soudan, qui est rempli, paraît-il, de dents d'éléphant et de plumes d'autruche, et où l'on trouve aussi, en cherchant bien,

des esclaves dont la vente, prohibée par la philanthropie anglaise, est entourée des plus mystérieuses précautions. Pour le dire en passant, la philanthropie anglaise fait ici fausse route, comme cela ne lui arrive, d'ailleurs, que trop souvent. Qu'on ait interdit la fabrication des eunuques, qu'on ait même menacé les fabricants de la peine de mort, soit! quoiqu'on ne comprenne pas très bien comment on peut se passer d'eunuques tant qu'on laisse subsister les harems. Mais l'esclavage en Égypte est une chose si douce, si naturelle, si utile et si féconde, que sa disparition complète y serait un vrai malheur. Le jour où les peuplades sauvages de l'Afrique centrale ne pourront plus vendre les captifs qu'elles font à la guerre, ne voulant pas les nourrir gratuitement, il est clair qu'elles s'en nourriront : elles les mangeront. Or, si l'esclavage est une plaie hideuse, qui fait honte à l'humanité, elle paraît bien préférable à l'anthropophagie, du moins lorsqu'on se place au point de vue des mangés ; car il est certainement des philanthropes anglais qui trouvent plus conforme à la dignité humaine que les noirs soient avalés par leurs semblables que soumis à un joug étranger sous lequel leur liberté est écrasée. J'ai consulté à ce sujet un certain nombre d'intéressés, et je dois dire, tant la nature est faible ! qu'ils étaient tous du même avis. Je citerai en particulier un superbe nègre, aux dents éclatantes, qui avait connu, dans sa jeunesse, les vicissitudes de la vie sauvage : je lui proposais,

en plaisantant, de me servir de guide chez les Niams-Niams ; sa face noire changea presque de couleur ; j'eus beau lui offrir des monceaux d'or ! pour toutes les richesses du globe, il n'aurait pas consenti à s'exposer au danger de servir à déjeuner à l'un de ses anciens voisins. Que voulez-vous ? ces gens grossiers n'ont pas le sentiment de leur noblesse native. La servitude ne leur répugne pas ; elle est si peu lourde en Egypte ! Les esclaves y sont traités comme des enfants de la maison, ils n'ont presque rien à faire, ils se laissent vivre tranquillement, sans se douter une minute de l'horreur de leur situation. Ce ne sont pas seulement les grands propriétaires, les pachas qui ont des esclaves ; le moindre petit marchand du Mousky en a également. Un jour que j'étais allé dîner familièrement chez un de ces derniers, j'admirai son fils, bambin de quatre ou cinq ans, qui mangeait gravement une pomme ; tout à coup, sa pomme l'ennuie ; alors, de l'air d'un homme habitué depuis longtemps au commandement, il fait un signe impératif et dédaigneux à un nègre du même âge que lui ; celui-ci s'avance aussitôt, la tête inclinée, et débarrasse son jeune maître de ce qui le gênait. Cette scène, entre deux enfants qui marchaient à peine l'un et l'autre, m'a fait comprendre combien le sentiment des inégalités sociales pouvait être précoce : le fils du marchand ne regardait même pas l'esclave auquel il donnait des ordres ; l'esclave, au contraire, ne perdait pas des yeux le fils du marchand ; mais tous deux avaient

l'air très satisfaits de leur sort, et je suis bien sûr que le petit nègre aimait mieux ramasser des pommes à moitié rongées, dans lesquelles il pouvait encore mordre à belles dents, que de risquer d'être dévoré lui-même aussi rapidement qu'une pomme.

Nous étions donc à la recherche du bazar Soudan, et nous entrions sans cesse, par de larges portes ornées de toutes sortes d'arabesques, dans des okkels sombres et délabrés. Ces okkels, qui servent de rendez-vous aux marchands, se composent invariablement d'une grande cour, au milieu de laquelle s'élève une petite mosquée en bois, où l'on peut faire ses dévotions sans se déranger de son commerce. Le long de la cour s'étend un balcon, sur lequel s'ouvrent des portes qui donnent accès dans des chambres louées à chaque négociant. De grands sacs étendus par terre ou quelques caisses contiennent les marchandises. Après avoir visité une dizaine d'okkels, nous en trouvâmes un qui semblait plus propre que les autres ; la cour en était longue, étroite et bordée d'arceaux assez élégants quoique bien noircis par le temps. Au fond de cette cour, dans un petit jardin garni de fleurs, un personnage en costume indien écrivait sur un bureau d'acajou. C'était Mohamed-Gaafar-el-Hindy, un charmant homme, Indien d'origine, mais qui a beaucoup voyagé et qui a même été, pendant l'Exposition universelle, à Paris, où il a accompli, s'il faut l'en croire, au sortir du bal Bullier, des exploits qui

rappellent le plus justement fameux des travaux d'Hercule. Du plus loin qu'il nous aperçut, Mohamed-Gaafar, abandonnant ses factures, s'avança vers nous avec sa longue chemise blanche, son tarbouche rouge, sa veste d'une coupe originale. Il s'exprimait dans un langage composite, formé de turc, d'arabe, d'indousthani, d'anglais, de français, de grec, d'italien et de quelques autres dialectes ; mais, en réunissant nos connaissances philologiques, nous parvenions à le comprendre et à être compris de lui. Notre visite, bien involontaire, lui causa la joie la plus vive. Il nous fit asseoir sur de beaux tapis ; ses esclaves nous servirent du café et du raky, nous apportèrent le narghiléh et la chibouque. Tout en nous racontant ses voyages et ses prouesses galantes, Mohamed-Gaafar était heureux d'exposer devant nous ses richesses : il nous présentait des rubis, des sabres persans, des vêtements de femme en étoffes précieuses, des serviettes brodées d'or, de vieux manuscrits indiens décorés d'enluminures magnifiques. Enchantés de sa réception, nous voulûmes, pour l'en remercier, lui acheter quelques objets ; mais il se récria avec indignation : « Vous êtes » mes hôtes, vous n'êtes pas des acheteurs ; d'ail- » leurs, si quelque chose vous plaît ici, prenez-le, » je vous l'offre de grand cœur, mais je ne vous le » vends pas ! » Et il nous laissait en effet entre les mains, avec une confiance absolue, ses marchandises les plus chères, tandis qu'il allait en chercher d'autres pour nous les montrer. Quand nous

eûmes bien fumé, il nous parfuma la barbe et les cheveux avec des parfums dont le prix s'élevait à vingt-cinq francs les deux grammes, parfums tellement forts qu'après huit jours de savonnage je n'en étais pas encore débarrassé.

La boutique de Mohamed-Gaafar était une petite chambre obscure où trois personnes avaient de la peine à circuler. Elle était bondée de choses précieuses et d'affreux bibelots européens : à côté d'un superbe étendard persan pendait un ridicule portrait de Victor Emmanuel ; une belle vue de la Mecque faisait vis-à-vis à une horrible lithographie représentant le Président Lincoln ; une pendule dorée du plus mauvais goût garnissait le fond de la salle. Nous avons passé près de quatre heures, sans nous en apercevoir, dans le petit jardin de Mohamed-Gaafar, au milieu de ses trésors, de ses parfums et de ses fleurs, écoutant avec plaisir ses récits enfantins et charmants ; nous y serions restés plus longtemps si le crépuscule ne nous avait prévenu que le jour finissait et qu'il ne fallait abuser de rien, même de l'hospitalité orientale.

La boutique de Mohamed-Gaafar donne une idée assez exacte du luxe des Orientaux, de ce mélange de splendeurs indigènes et de laideurs européennes qui leur paraît être le comble du bon goût. C'est dans les harems, m'a-t-on dit, que ces effets disparates éclatent surtout. De grandes salles en marbre, entourées d'admirables divans où brillent l'or et les pierreries, sont garnies de meubles et d'étoffes qu'on vend à bon compte, au

Bon Marché ou aux *Magasins du Louvre*, aux étrangers et aux enrichis de province. La veuve de Saïd-Pacha, la femme la plus remarquable de toute l'Égypte, a, paraît-il, un salon magnifique et d'une ornementation relativement discrète; mais sur le mur principal on remarque, comme le plus beau décor, une image d'Épinal peinte de couleurs éclatantes, qui représente le duc d'Orléans et la princesse Hélène souriant au comte de Paris endormi dans son berceau. Les toilettes des femmes sont en rapport avec le mobilier. Les étoffes en sont d'une grande richesse, mais la forme gâte tout. Ce sont, en général, des robes sans taille, sur lesquelles se placent ces indignes corsages qu'on appelait autrefois des caracos. Sous ce costume, la tournure des houris de harems rappelle assez exactement celle de cuisinières endimanchées. Quelquefois cependant le caraco disparaît, surtout lorsque la robe est décolletée. Ce décolletage va très loin : il n'est pas rare de voir la femme d'un pacha ou d'un grand personnage portant une robe décolletée en carré, comme disent nos journaux de modes; mais le carré dont il s'agit est un quadrilatère allongé qui part du cou et qui va jusqu'à la taille inclusivement. C'est l'opposé du procédé des almées, dont le décolletage part de la taille, tandis que la poitrine est relativement couverte.

Durant les belles années du règne d'Ismail Pacha, les voyageurs qui passaient leur hiver au Caire n'étaient point obligés de se contenter,

comme distraction, de promenades aux bazars et de visites à des marchands indiens. Le Caire avait des cafés-concerts, un cirque, un théâtre français, un opéra avec un corps de ballet non moins remarquable, m'a-t-on assuré, que celui de Paris. L'Opéra a été bâti en quelques mois, et les murs en ont a peu près la solidité de ceux des plus vieilles mosquées. L'intérieur est très riche; le matériel, les décors et les costumes éclipseraient ceux de nos plus beaux théâtres. Pour mon compte, je le confesse, l'Opéra du Caire m'inspire une grande vénération. Je n'aurai jamais le courage d'en parler avec ironie. C'est là qu'a été joué, pour la première fois, *Aida*, le chef-d'œuvre de Verdi et l'un des chefs-d'œuvre de la musique dramatique. Le défilé de la marche était merveilleux. Les plus grands et les plus beaux Nubiens de l'armée avaient été mis à contribution comme figurants, et l'on dit que ces comparses, qui n'avaient pas besoin de masques pour jouer leur rôle, défilaient avec une superbe prestance au son d'une des plus belles marches triomphales qui ait jamais été faite. Qu'il soit beaucoup pardonné à Ismaïl Pacha, puisque nous lui devons *Aida* ! Ce n'est pas qu'il comprît grand'chose à l'œuvre qu'il avait fait faire. Les pachas y comprenaient encore moins que lui. J'ai déjà dit que la musique européenne n'était qu'un tapage désagréable pour des oreilles égyptiennes. Qu'importe ? Les pachas étaient obligés d'admirer d'office, comme les Nubiens de figurer d'office. Ismaïl avait ordonné à chacun d'eux de

louer une loge, afin de faire vivre l'Opéra, qui n'en coûtait pas moins une énorme subvention au Trésor public. Les pachas avaient loué les loges, mais ils n'en prenaient pas pour leur argent; ils aimaient mieux laisser leur place vide que de se soumettre au désagrément d'entendre une belle musique. Ce n'était pas, d'ailleurs, le seul sacrifice qu'ont les eût obligés de faire aux progrès des beaux-arts. Il fallait que le corps de ballet vécût lui aussi, et c'était encore une mission imposée aux pachas. Chacun d'eux, suivant sa fortune, devait se charger d'assurer le bien-être d'une, de deux, de trois ou même de quatre artistes. On affirme, il est vrai, qu'ils s'acquittaient avec plus de plaisir de cette seconde partie de leur tâche que de la première. Le khédivé avait donné bravement l'exemple, et certains pachas le suivaient si gaîment qu'ils manifestaient sur ce point particulier d'évidentes dispositions à la civilisation européenne. Les femmes de harems assistaient de leurs loges grillées au triomphe de leurs rivales. Pendant quelques années la chronique légère du Caire s'est alimentée, à ce sujet, des récits les plus amusants. Le Caire semblait transformé en un immense jardin Mabille; on soupait aux Pyramides, le soir, au clair de la lune, après les représentations d'*Aïda* ou de *la Belle Hélène*; on déjeunait à Saqqarah; les dahabiehs sur le Nil rappelaient les barques de Bougival, et souvent, ô sacrilège! le champagne a sauté au milieu des tombeaux des kalifes, sans que l'ombre de Kayt-Bey ou du Sultan-Barkouk se

soit soulevée pour protester contre une pareille profanation de l'architecture, de la religion et des lois du harem !

Il ne reste rien aujourd'hui de cette « vie inimitable » d'un nouveau genre, qui n'aurait point effarouché Cléopâtre et dont la grosse sensualité d'Antoine aurait été ravie. L'Opéra est fermé ; les brillants costumes d'*Aïda*, armes et vêtements composés d'après les indications de Mariette-Pacha en personne, sont rélégués au magasin des accessoires ; le cirque sert d'écurie au vice-roi ; les cafés-concerts sont remplacés par des cafés arabes, et le théâtre français n'ouvre plus ses portes qu'à de bien rares intervalles. Cet hiver cependant, une troupe arabe donnait des représentations au théâtre français, et j'en ai été si enchanté pour mon compte que je n'ai pas regretté un instant les vaudevilles et les comédies d'autrefois. la pièce de résistance de la saison était une tragédie d'un auteur de quelque mérite, nommé Racine, qui fleurissait sous je ne sais quel kalife, et qui valait certes bien en son genre MM. Meilhac et Halévy : elle s'appelait *les Frères ennemis*, et l'on y assistait aux malheurs de ces deux fils d'Œdipe dont les querelles intestines ont fait couler des larmes dans le monde civilisé tout entier. Les acteurs n'étaient pas tellement pénétrés de leur rôle qu'ils ne s'arrêtassent de temps en temps, au beau milieu d'une tirade, pour se tourner vers la loge du vice-roi et pour psalmodier, en l'honneur du Pacha, une chanson, accompagnée du plus

étrange mouvement de tête. Au dénouement, lors-Étéocle et Polynice, qui portaient d'ailleurs des noms arabes, meurent d'une façon si tragique, pris de je ne sais quel scrupule tardif de propriété littéraire ou de je ne sais quel souci intempestif de couleur locale, l'orchestre entonnait vivement *la Marseillaise*. Était-ce une manière d'indiquer que la pièce était d'origine française? Les deux frères tombaient aux sons d'*Un sang impur*.

Après la tragédie, venait la comédie. Empruntée au répertoire du Palais-Royal, elle avait pour sujet les malheurs d'un chauffeur de chemin de fer surprenant sa femme en délit patent de trahison. Mais les Arabes ont un trop grand souci de la dignité de l'art pour intéresser un nombreux auditoire aux infortunes plus ou moins lamentables d'un simple chauffeur de chemin de fer. Ils l'avaient donc remplacé par un général d'Italie, lequel était habillé en sénateur romain, ce qui ne permettait aucun doute sur son grade et sur sa nationalité. Je n'ai rien vu de plus comique que ce général-sénateur, dans la scène critique du dénouement, tenant son glaive comme un cierge sur la tête des coupables. Il n'avait à coup sûr pas l'air de les menacer de mort! On voit que l'art arabe a singulièrement profité à notre école, et que les efforts d'Ismail Pacha pour acclimater notre littérature en Egypte ont produit de merveilleux effets.

CHAPITRE XII

LA TOLÉRANCE. — LES DERVICHES

L'Égypte n'est rien moins qu'un pays intolérant; les Coptes, qui, comme on sait, sont chrétiens, y ont toujours vécu sur un pied d'égalité complète avec les musulmans. A la vérité, ils n'ont point cessé d'être écrasés, d'abord par les Arabes, puis par les Turcs; mais les fellahs n'ont pas eu un autre sort, et les Coptes, race habile, âpre, tortueuse et résistante, se sont même laissés beaucoup moins fouler aux pieds que ces derniers. De cette habitude de vivre à côté de chrétiens, il est résulté pour les musulmans un esprit de tolérance que la douceur du caractère indigène a singulièrement développé. Lorsque les Européens ont pénétré en Égypte d'une manière définitive, que, sous Méhémet-Ali, ils ont rempli de grandes fonctions publiques, que, sous ses successeurs, ils se sont lentement emparés du com-

merce et d'une partie de la propriété, ils n'ont jamais rencontré devant eux l'obstacle des passions religieuses, qui dans le reste de l'Orient les a si souvent arrêtés. « En Turquie », me disait un jour Ismaïl Pacha, avec un bonheur d'expression qui n'est point rare chez lui, « en Turquie, les » chrétiens sont tolérés, mais avec mépris; en » Egypte, ils sont tolérés avec considération. » Et, comme un bataillon passait sur la place d'Abdin au moment où il me parlait ainsi : « Voyez ce ba- » taillon, ajoutait-il : il y a là des Arabes et des » Coptes, des musulmans et des chrétiens qui » marchent dans le même rang. Je vous assure » qu'aucun d'eux ne se préoccupe du culte de son » voisin. L'égalité entre eux est complète ». Ismaïl Pacha avait raison, et il est fâcheux pour lui qu'il ait essayé plus tard de faire naître au Caire un fanatisme qui n'y a jamais existé. Personnellement, il est profondément sceptique; c'est à peine s'il remplissait officiellement, durant son règne, les préceptes de la loi musulmane. Il ne se gênait pas du tout en présence non seulement d'Européens, mais d'Arabes, pour violer le jeûne du Ramadan. Quant aux grandes fêtes religieuses, il se dispensait ordinairement d'y assister. Un grand nombre de pachas ne sont pas plus respectueux que lui des préceptes de Mahomet, mais ils gardent plus de retenue. L'un d'eux, grand fumeur, se promenait en voiture avec un secrétaire chrétien pendant le Ramadan : « Mettez- » vous à la portière et fumez bien ostensiblement,

» lui disait-il, afin que je puisse fumer à loisir
» derrière vous ». Méhémet-Ali tout le premier
était loin d'être un dévot parfait. En 1825, la crue
du Nil n'ayant pas atteint la hauteur ordinaire, il
ordonna des prières publiques dans tous les tem-
ples sans distinction de cultes. « De tant de re-
» ligions, observait-il malicieusement, il serait
» bien malheureux qu'il n'y en eût pas une seule
» de bonne. »

De tout temps, le mahométisme égyptien a
été mitigé par une sorte de modération éclec-
tique pareille à celle de Méhémet-Ali. Ahmed-
êbn-Thouloun, se voyant sur le point de mourir,
invita les juifs à lire le Pentateuque et les Psaumes,
et les chrétiens l'Évangile à son intention dans
leurs temples respectifs, tandis que les musulmans
récitaient de leur côté le Coran dans les mosquées.
Il pensait sans doute que pour être sûr de trouver
la bonne religion il était sage de les essayer toutes.
Cela ne l'empêcha point, il est vrai, de s'écrier en
expirant : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Ma-
» homet est son prophète ; » mais, à tout hasard,
il s'était mis en règle avec les autres cultes. Son
fils Khomarouyah n'hésitait pas, comme nous
l'avons raconté, à garnir son palais de magni-
fiques statues, en dépit des préceptes les plus for-
mels du Coran, qui interdisent la reproduction de
la figure humaine. Le khédivé actuel, Tewfik Pa-
cha, quoique pratiquant sa religion avec convic-
tion, entretenait à ses frais, à l'époque où il était
simple prince héritier, une école de jeunes gens où

l'on enseignait à dessiner la tête et le corps humain tout entiers. Il est avec la loi des accommodements ! Le mahométisme n'a point en Égypte cette roideur, cet esprit d'exclusion, cette soumission aveugle à la lettre qui le rendent ailleurs incompatible avec tout progrès.

Est-ce à dire que les Égyptiens soient incrédules, libres-penseurs et voltairiens ? A coup sûr non ! Ceux-là même qui semblent le plus profondément imprégnés de l'esprit moderne n'en conservent pas moins un vieux levain de foi que rien ne saurait détruire. Seulement, ce n'est pas une foi fanatique, exclusive, violente. Un grand nombre de musulmans mettent leurs enfants chez les Frères de la doctrine chrétienne, pour y apprendre le français ; ces enfants apprennent, en outre, pendant les quatre ou cinq ans que durent leurs études, à louer, en deux ou trois langues, tous les saints du paradis et à célébrer dans toutes sortes de compositions les beautés de l'Église catholique ; quelques-uns suivent par plaisir le cours du catéchisme et se font une sorte de point d'honneur d'y battre les chrétiens. Mais ne croyez pas qu'en sortant de là il leur reste autre chose de cette éducation catholique que le souvenir d'une occupation agréable ! Pour avoir longtemps bredouillé le *Pater*, ils n'en récitent pas avec moins de ferveur les versets du Coran. La douceur des mœurs, l'urbanité générale de l'esprit permettent ces compromis si contraires aux coutumes ordinaires de l'islamisme. Malgré tout, la foi mu-

musulmane est sincère. On ne trouverait certainement pas en Égypte dix incroyables véritables. L'espèce de scepticisme dont les nations chrétiennes sont toutes plus ou moins envahies est inconnu aux nations mahométanes. Rien n'ébranle dans les cœurs ce fonds inaltérable de sentiment religieux. On est sans cesse surpris de voir des hommes élevés en Europe, qui ont tous les dehors non-seulement de l'Européen, mais du Parisien le plus goguenard, qui, dans l'habitude de la vie, sur les questions morales et philosophiques, font preuve d'un esprit dégagé de tout préjugé, se montrer subitement imbus des plus grossières superstitions de leur race et de leur culte. Je me rappelle l'impression étrange que me produisit un magistrat indigène des tribunaux de la réforme, qui avait fait son droit à Paris et qui semblait avoir profité aussi largement que possible de la vie du boulevard. Il venait de perdre sa fille. « Comprenez-vous cela, me disait-il, avec un air » d'étonnement profond : sa mère et ses tantes ont » accompli des pèlerinages à plusieurs tombeaux » de santons, elles ont fait des dons considérables » aux derviches tourneurs et hurleurs ; et cepen- » dant la pauvre enfant est morte ! »

Même chez l'homme le plus civilisé, pour peu qu'on gratte le vernis moderne, on retrouve donc le musulman, sinon vraiment croyant, au moins superstitieux. Peu importent les formes extérieures, l'oubli des préceptes du Coran, la violation des règles de la loi ! Aucun doute profond n'est entré

dans les âmes; le scepticisme est tout superficiel. Mais cette foi interne, persistante, qui tient surtout à l'absence complète d'esprit scientifique et critique chez les personnes en apparence les plus instruites, est accompagnée, je le répète, d'une tolérance presque respectueuse envers les autres cultes. Le peuple lui-même n'a aucune haine pour l'infidèle. Rien ne lui serait plus facile, si cette haine était dans son cœur, que de l'exprimer par des violences. Les voyageurs qui s'aventurent dans les rues inextricables du Caire arrivent sans cesse à des impasses sombres, entourées de toutes parts de décombres dans lesquels vivent quelques pauvres familles. L'impression d'isolement qu'on éprouve en de pareils endroits est saisissante. On se sent pour ainsi dire retranché du monde, tant on est séparé des rues populeuses par d'innombrables labyrinthes, qui tournent et retournent sans cesse sur eux-mêmes et où les plus expérimentés se perdent vingt fois. A coup sûr, si quelque musulman fanatique voulait se venger d'un chrétien, il n'aurait qu'à l'attendre dans une de ces impasses solitaires et silencieuses, pour l'y maltraiter à son aise. Au moment où Ismaïl Pacha faisait annoncer par ses familiers un massacre général des chrétiens, il m'est souvent arrivé de me perdre dans ces espèces de coupe-gorge, dont il est impossible d'imaginer, lorsqu'on ne les a point vus, l'aspect désert et mystérieux. Involontairement je me demandais, soit lorsque je croisais un passant à l'air un peu farouche,

soit lorsque je voyais remuer quelque chose autour de moi sous les décombres, soit lorsque la porte d'une maison s'ouvrait pour laisser passer un nègre d'une physionomie rébarbative, ce qui pourrait empêcher l'un de ces prétendus massacreurs, dont j'entendais sans cesse déplorer la cruauté, d'exercer son fanatisme sur un voyageur attardé dans un des faubourgs perdus du Caire. Il n'aurait eu ensuite qu'à cacher sa victime sous quelque ruine où personne ne serait à coup sûr venu la chercher. Comment aurait-on pu soupçonner ce qu'elle était devenue? Mais je n'ai jamais eu la moindre velléité de crainte personnelle. Dans les quartiers purement arabes, l'étranger qui porte un chapeau se voit souvent traité de *nasara*, ce qui signifie tout bonnement chrétien, et de *hamzir*, ce qui est le nom arabe d'un animal dont le nom français n'indique pas précisément la propriété; mais dans quel pays les étrangers ne sont-ils pas exposés à des épithètes du même genre? Quelques enfants vous jettent parfois des pierres; l'un d'eux m'a même menacé un jour de ses deux mains toutes remplies de combustible indigène; mais il m'a suffi de lever ma canne sur lui pour dissiper ces velléités de fanatisme assurément peu ragoûtantes, mais tout aussi peu dangereuses.

Si le peuple égyptien n'est pas intolérant, cela ne l'empêche pas d'être parfaitement dévot. Il l'est sans le moindre respect humain. On rencontre sans cesse de braves gens occupés à faire leur

prière soit dans les jardins publics, soit sur les trottoirs, soit dans les magasins des bazars. La prière arabe, comme on sait, est une sorte d'exercice des plus originaux, qui commence par des ablutions et qui continue par une série de prosternations accompagnées de quelques courtes paroles. La coutume veut qu'on choisisse l'endroit le plus propre du lieu où l'on se trouve pour exécuter cette pantomime. Dans les jardins, les fellahs se placent sur les parties les plus fraîches de la pelouse; dans les rues, ils étalent devant eux leur mouchoir, s'ils en ont un, chose fort rare! et, s'ils n'en ont pas, leur turban ou tout chiffon réputé propre qui leur tombe sous la main. Rien n'est plus curieux que de voir de graves marchands, enfermés dans les petits espaces carrés qui leur servent de boutique et où ils ont à peine la place de se tenir debout, se lever, se courber, se prosterner en se tournant respectueusement du côté de la Mecque, au milieu de la foule qui circule et des chalands qui s'arrêtent pour regarder la marchandise, mais qui prennent soin de ne pas déranger le fidèle dans ses dévotions. Le canal qui traverse le Caire et qui se prolonge ensuite jusqu'à Ismaïlia est une véritable mosquée en plein air. Il est si commode de venir y faire ses ablutions qu'on est naturellement porté à y faire ensuite sa prière. La plupart des fidèles trouvent plus simple de se baigner totalement que de se laver les bras au-dessus du coude et les jambes au-dessus du genou. Aussi ne passe-t-on jamais devant le canal

sans rencontrer sur ses deux rives un grand nombre d'hommes noirs ou bronzés absolument nus. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus intéressant pour un sculpteur. Aucun musée ne contient de plus beaux spécimens de la nature humaine. On croirait que tous ces baigneurs sont d'admirables statues de bronze ou d'ébène descendues de leur socle, pour étaler des formes achevées sous la plus éclatante lumière. Après le bain vient la prière. De grandes nattes de paille sont disposées à cet effet sur des espèces de plates-formes en pierres préparées autour des ponts. Le soir, à la tombée de la nuit, lorsqu'aux lueurs ardentes du coucher du soleil ont succédé de faibles tons jaunâtres qui se perdent sur un fond violet, c'est un tableau admirable que celui de ces prières publiques faites à la face du ciel. Une trentaine d'hommes, disposés sur deux rangs, se lèvent et s'abaissent en cadence, tandis que l'un d'eux, qui joue le rôle de mouezzin, chante d'une voix perçante, sur un mode triste et poétique, l'éternel refrain : *Allahou akbar*. — *Achhadou anta ilaha illallah*. — *Achadou anna Mohammada rasouloullah*. — *Hei ia alassalah*. — *Hei ia alfelah*. — *Allahou akbar*. — *La ilaha illallah*. (Dieu est grand. — Je confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. — Je confesse que Mahomet est le prophète de Dieu. — Venez à la prière. — Venez au salut. — Dieu est grand. — Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu.) A droite, quelques villages se perdent sous les palmiers; à gauche, les minarets

de Boulaq, le port du Caire se détachent comme des flèches légères sur le fond terni du ciel ; les ombres s'estompent peu à peu, les bruits s'éteignent ; seule, la voix du mouezzin-retentit au milieu du silence : dernier accent de la pensée religieuse qui monte vers Dieu, dernier et touchant écho du jour qui finit !

Après avoir assisté à la prière ordinaire, si l'on veut contempler les pieux exercices des derviches, rien n'est plus facile. Le couvent des derviches hurleurs est situé sur la route du vieux Caire. On traverse une jolie cour ombragée de grands arbres et entourée des cellules des derviches ; on entre dans une vieille mosquée dont les murs sont couverts de quelques lances rouillées, enlevées peut-être aux soldats de saint Louis. Là, une vingtaine d'hommes accroupis sur leurs genoux balancent la tête, tantôt de droite à gauche, tantôt de haut en bas, en chantant : *La ilah il Allah ou a Mohammed ressoul Allah !* Un cheik, placé en face de la niche qui indique la direction de la Mecque, préside à la cérémonie. Peu à peu le mouvement s'accélère à l'interminable formule : *La ilah etc.*, succède un simple *Ah !* qui semble sortir des profondeurs de la poitrine ; les derviches se lèvent, découvrent leurs fronts, laissent pendre une longue chevelure, qui rase la terre chaque fois qu'ils courbent le haut de leur corps comme ils courbaient la tête tout à l'heure. Un orchestre composé de tambours, de cymbales et d'instruments sans nom, marque la mesure avec violence.

C'est le moment du paroxysme religieux. Les corps s'agitent dans un frémissement épouvantable, les têtes heurtent le sol, les cris deviennent prodigieusement aigus ; on n'entend bientôt plus que des hoquets stridents et des hurlements inarticulés, farouches, qui dominent le bruit de la musique. Un derviche plus excité que les autres se précipite au milieu du cercle pour exécuter une valse échevelée. Dans ce vacarme et cet ébranlement universels, le cheik seul conserve ses esprits. Lorsqu'il juge que l'épreuve est suffisante, il donne le signal du départ. Chacun se rhabille alors, et ces hommes, qui tout à l'heure semblaient atteindre les derniers degrés de l'excitation nerveuse, vont s'asseoir, calmes et souriants, sous les beaux ombrages de leur cour, où ils offrent galamment du café aux dames anglaises qui ont assisté à leurs folles opérations.

Pour se reposer des derviches hurleurs, il faut aller voir les derviches tourneurs. Avec ceux-ci, la scène est aussi gracieuse qu'elle était horrible et dégoûtante avec les premiers. Dans une espèce de salle ronde et fraîchement peinte, qui ressemble, à s'y méprendre, à la salle d'un bal de barrière, une dizaine d'hommes vêtus de jaquettes de diverses couleurs, coiffés de ces chapeaux persans en feutre marron qu'on a si justement comparés à des pots de fleurs renversés, vêtus de longues jupes de la même couleur, qui descendent jusqu'à la cheville, les pieds nus, sont alignés contre une cloison. Leur cheik se place à leur tête en

criant : *La ilah il Allah ou Mohammed ressoul Allah !* Puis il va s'arrêter en face de la niche qui indique la direction de la Mecque. Alors, les derviches s'avancent un à un, les mains croisées sur la poitrine, saluent profondément le cheik, étendent les bras, inclinent légèrement la tête comme dans une douce extase, et commencent à valser avec élégance. Leurs jupons, dont l'extrémité inférieure est alourdie par un gros ourlet, se gonflent au vent. Deux petites flûtes et un tarabouk exécutent une sorte de valse lente et originale que quelques chanteurs accompagnent d'une psalmodie basse d'un effet charmant. Tout à coup les flûtes lancent une note aiguë. Tous les derviches s'arrêtent à la fois, et se remettent en ligne ; leur cheik se place de nouveau à leur tête, fait le tour de la salle avec eux, puis va reprendre son poste, et la scène recommence. A la fin, les derviches s'accroupissent en se remettant toujours en ligne et poussent deux fois un *Ah !* formidable ; puis ils s'en vont un à un en saluant le cheik. Quand celui-ci, qui est resté presque immobile pendant la cérémonie et qui a senti sans doute ses pieds démangés par la fureur dansante, se voit seul, il exécute à son tour quelques tours de valse solitaire en prenant des airs inspirés. Les petites flûtes font entendre des sons mourants et la psalmodie s'éteint. Tout cela est simple, pittoresque, délicat, élégant. Je ne m'explique point qu'aucun compositeur n'ait encore eu l'idée de faire un ballet de derviches tourneurs. A vrai dire, ce serait un ballet sans

femmes mais du moins il ne serait pas sans jupons ! La musique originale produirait sur le théâtre un effet doux et exquis. Quant à l'ensemble du tableau, aucun ballet n'en aurait offert un plus imprévu et plus gracieux (1).

(1) *P. S.* — Les derviches ne sont pas de véritables moines dans le sens chrétien et occidental du mot. Mahomet proscribit les couvents : « Quant à la vie monacale, dit-il (liv. VII, » § 27), ce sont eux (les chrétiens) qui l'ont inventée. » Mais tel est en Orient l'attrait de l'existence contemplative que les musulmans désireux de s'y livrer ont tourné la difficulté au moyen d'une autre sentence du prophète : « La pauvreté fait » ma gloire. » Dès les premiers siècles de l'islamisme, des tékies ou couvents s'élevèrent de toutes parts, et, grâce à la munificence des fidèles, ils prirent peu à peu un très-grand développement. Il y a de profondes différences entre la vie monacale, telle qu'elle est pratiquée dans l'islam, et celle que mènent les religieux chrétiens. Le mahométisme admet les ordres monastiques, il repousse absolument le cloître. Non seulement les derviches restent dans le monde, mais ils y exercent la plupart du temps une profession manuelle. Un seul de leurs nombreux ordres tolère la mendicité ; tous les autres derviches sont adonnés à un métier : les uns sont pêcheurs, les autres tailleurs, fabricants de tentes, de selles, de babouches ; ils choisissent naturellement autant que possible une besogne paisible ; mais l'oisiveté, la vie purement mystique est bannie de leurs institutions avec un très grand soin.

La différence capitale entre le couvent et la tékieh, c'est que cette dernière ne condamne pas le derviche à l'isolement, à la séquestration et au célibat ; elle l'autorise à passer la nuit dans sa demeure, bien que l'usage veuille qu'il vienne partager parfois la couche de ses frères. Il n'est pas rare de rencontrer des derviches mariés et très-bons pères de famille. On les voit sans cesse mêlés à la foule, dont ils ne se distin-

guent même pas toujours par leurs costumes. Je remarquais souvent sur l'un des plus grands boulevards du Caire les derviches tourneurs coiffés de leur étrange bonnet, fumant, buvant et jouant avec le premier venu dans des cafés populaires. La tékieh n'est qu'un lieu de réunion, où les membres de la congrégation arrivent, à jour et à heure fixes, pour se livrer ensemble à leurs dévotions, à leurs coutumes, à leurs danses religieuses, à leurs macérations, à leurs prières, à la lecture ou à la copie du Coran. C'est de la tékieh que sont sortis quelques-uns de ces splendides manuscrits du Coran qui mériteraient d'être placés à côté de nos plus beaux missels du Moyen-Age. Tous les derviches ne sont pas des moines crasseux et ignorants; ils ne travaillent pas seulement des pieds et des mains, ils travaillent aussi de la tête. Plusieurs de leurs cheiks ont été des hommes d'une rare capacité, des docteurs remarquables en théologie ou en jurisprudence, et souvent leur cellule et la cour de leur couvent s'est trouvée transformée en école, où ceux qui voulaient s'instruire accouraient de tous côtés.

CHAPITRE XIII

LE RETOUR DU TAPIS DE LA MECQUE.

LE DOSSEH.

Le retour du tapis de la Mecque, l'anniversaire de la naissance du Prophète et le Dosseh se suivent à quelques jours d'intervalle. L'ensemble de ces fêtes dure d'ordinaire deux semaines; mais il s'est prolongé davantage cette année grâce aux circonstances politiques. C'est au moment où les pèlerins arrivaient de la Mecque qu'une émeute d'officiers a éclaté au Caire et qu'Ismâïl Pacha a essayé de persuader à l'Europe que la vie des chrétiens était menacée par le fanatisme musulman. Afin de prendre d'apparentes mesures de précaution contre un danger imaginaire, il a retardé d'une semaine l'entrée solennelle du tapis. Les gens sérieux n'ont pas cru un instant à ce danger; mais la menace n'en a pas moins contribué à répandre sur les fêtes musulmanes je ne sais

quelle crainte vague, dont l'émotion a ajouté encore au caractère passionné qu'elles ont naturellement. Avant de pénétrer dans le Caire, les pèlerins campent en plein désert, près des casernes de l'Abassieh, en face des tombeaux des kalifes. C'est là que j'ai vu pour la première fois leur étrange et pittoresque caravane. Leurs tentes étaient disposées en cercle autour d'un petit pavillon vert contenant le tapis sacré, qui, après avoir séjourné une année sur le tombeau du Prophète, est rapporté en Egypte pour y être coupé en morceaux, les quels sont distribué comme amulettes aux fidèles. Des chameaux couverts de poussière, la tête presque entre les jambes, maigres et exténués de fatigue, semblaient disposés en groupes par la main d'un peintre. Sous les tentes, des pèlerins de toute nation, nègres, Syriens, Circassiens, Turcs, Arabes, Moghrebins calcinés par le soleil, aussi maigres et aussi exténués que leurs chameaux, des femmes à peine voilées et dont les traits étaient décomposés par un trop long effort attendaient sans impatience qu'on les autorisât à entrer au Caire. Au milieu d'eux, circulaient des bachi-bouzouks albanais, coiffés de hauts chapeaux de feutre, vêtus de costumes gris que la poussière du désert avait blanchis, la ceinture garnie de pistolets, l'œil brutal, l'air farouche. Ce sont ces bachi-bouzouks qui font escorte à la caravane et qui doivent la défendre contre les Arabes pillards. Ces gendarmes ont toutes les apparences et sont en effet eux-mêmes de vrais bandits. A l'ombre des

chameaux, quelques pèlerins faisaient de longs récits à la foule qui se pressait pour entendre. Des chevaux, vrais squelettes, erraient à l'aventure et paraissaient goûter pour la première fois un peu de fraîcheur sous un soleil ardent pour moi, mais indulgent pour eux en comparaison de celui dont ils avaient été brûlés pendant leur long et pénible voyage.

Le jour de l'entrée du tapis, un flot immense de population se précipite vers le campement des pèlerins; on lève les tentes; des coups de fusil partent dans toutes les directions; une violente clameur monte vers le ciel; le désert disparaît sous les couleurs des milliers de costumes qui étincellent à la lumière de midi. Le cortège se met en marche. J'étais allé, pour le voir défilé, dans une maison juive de protégés français; il n'y avait là que des femmes toutes tremblantes dans la pensée qu'un massacre général des non musulmans allait être le couronnement de la cérémonie. Les fenêtres à demi fermées donnaient sur une rue étroite où se pressait une foule si compacte qu'il était difficile de comprendre comment elle pouvait y tenir. Aussi débordait-elle sur les murs, dans les maisons et jusque sur les toits. A chaque fenêtre apparaissaient des têtes de femmes noires, bronzées ou blanches, encadrées dans des coiffures multicolores. Des marchands de confitures, de nougats, de sorbets, des psylles, des montreurs de singes, des saltimbanques trouvaient le moyen de percer cette masse confuse et

bigarrée, que les agents de police refoulaient sans cesse à coups de courbache. Après des heures d'attente, des salves d'artillerie éclatèrent à la citadelle, et le cortège parut. Jamais procession plus variée ne s'est offerte aux regards !

En tête, marchent des musiques militaires et quelques bataillons de soldats nubiens tout habillés de blanc, marquant le pas avec gravité. Vient ensuite l'interminable série des corporations religieuses du Caire ; chacune d'elles est précédée d'un drapeau vert ou rouge qu'accompagne un long groupe de personnages dévots hurlant avec fureur des versets du Coran. Les softas, les étudiants d'El-Azhar se font remarquer par les élégants manuscrits qu'ils tiennent à la main. De temps en temps apparaît un saint, un santou qu'anime l'esprit de Dieu et qui ne marche qu'appuyé sur deux disciples, car l'ivresse religieuse dont il est saisi l'empêche de se diriger lui-même. Des derviches se donnent de grands coups sur la poitrine ou tournent sur eux-mêmes avec frénésie. Enfin arrive le tapis porté sur un magnifique dromadaire, escorté de bachi-bouzouks à la physionomie de plus en plus féroce et de pèlerins dont les haillons attestent combien le voyage a été dur pour eux. Ce tapis est une sorte de dais en velours rouge, brodé d'or. Il est d'une richesse prodigieuse, et l'on met une année entière à le confectionner. A peine un tapis est-il parti, que l'on commence à fabriquer celui de l'année suivante. De longs cordons qui pendent de tous côtés sont soutenus par

des imans ; des musiciens frappent violemment de cymbales et des tarabouks. A la suite du tapis, un gros santou hissé sur un chameau, le corps absolument nu jusqu'à la ceinture, se balance de droite à gauche en levant vers le ciel une tête énorme garnie d'une immense barbe blanche. Ce santou garde toujours le même costume : il se promène ainsi dans les rues du Caire ; il ne met rien de plus pour aller à la Mecque. On peut juger par là de la couleur de sa peau ! C'est à lui qu'est confié le soin des chameaux sacrés qui portent le tapis. Cette fonction est héréditaire dans sa famille, depuis la conquête d'Amrou ; il en est de même dans la famille des chameaux ; l'honneur de soutenir le tapis s'y transmet de père en fils. Aussi, depuis que l'Égypte est musulmane, la famille du santou et la famille des chameaux vivent-elles côte à côte. Le flot populaire, entrecoupé de calèches remplies d'Anglais et d'Anglaises, se referme derrière le tapis. A mesure qu'il passe, la foule se prosterne ; des balcons, des fenêtres, des toits, s'agitent des mouchoirs et des écharpes innombrables ; puis tout s'écoule bruyamment au milieu de clameurs assourdissantes et du plus éblouissant feu d'artifice de couleurs qu'on puisse rêver.

L'entrée du tapis est le premier acte d'une série de fêtes qui se déroulent durant quinze jours jusqu'à la cérémonie du Dosseh qui en est le dénouement. Les fêtes religieuses, en Égypte, coïncident toujours avec des foires populaires ; pendant que les uns se livrent aux dévotions les

plus violentes, les autres se plongent à côté d'eux dans les plaisirs les plus effrénés, parfois les plus obscènes. C'est ainsi que la grande foire de Tantah, immense mascarade qui dépasse en folies toutes les orgies antiques, se confond avec la fête d'un santou. La spécialité de ce santou est de faire cesser la stérilité des femmes : il paraît que ce miracle s'accomplit en effet, et pour cause ! sur presque toutes les dévotes qui vont à la foire de Tantah. L'anniversaire de la naissance du Prophète offre le même mélange de saturnales populaires et de manifestations religieuses, poussées jusqu'au dernier degré du fanatisme. On la célébrait jadis sur la place de l'Ezbekieh, au milieu des sycomores et près du lac poétique qui ont malheureusement disparu. Aujourd'hui, c'est sur de grands terrains vagues, situés entre le Caire et Boulaq, qu'on dresse pour la cérémonie un long cercle de tentes remarquables et dont quelques-unes sont admirables de couleur et de dessin. Ces tentes s'ouvrent par devant et sont très-allongées ; on y suspend des girandoles de lanternes de diverses nuances. Au milieu du cercle qu'elles forment est placé un mât de cocagne très-élevé, garni, lui aussi, de lanternes diversement coloriées. C'est là le théâtre de la fête religieuse. Mais tout auprès la route de Boulaq est remplie de baraques où des almées populaires, des *carageuz*, des saltimbanques, des orchestres arabes donnent leurs représentations. Le coup d'œil de ces baraques est éclatant : une multitude de petits

marchands vendent des dragées rouges ou blanches, et des milliers d'objets en sucre également rouges ou blancs, qui représentent tous les animaux de la création. De petits drapeaux pendent aux boutiques que l'illumination du soir rend d'une gaiété charmante. Toute cette foire en plein vent est prodigieusement pittoresque. Dans les cafés arabes, des conteurs font entendre d'interminables récits en s'accompagnant d'une espèce de violon ; des almées populaires dansent ou plutôt se tordent avec une ardeur extraordinaire ; une odeur de friture se répand partout ; chaque baraque, éclairée par des candélabres remplis de bougies, est environnée d'une foule de curieux qui cherchent à en pénétrer le mystère ; les tarabouks, les flûtes, les tambourins font retentir leurs sons bruyants. De grands cercles populaires, fantastiquement éclairés par des *machallas*, entourent l'illustre *carageuz*, ou plutôt Aly-Kaka, car le *carageuz* turc, qui est une simple marionnette ou une ombre chinoise, est remplacé en Egypte par un homme en chair et en os, qui porte le nom plus expressif d'Aly-Kaka. Il faudrait avoir la plume de Rabelais pour décrire les scènes que joue ce personnage, avec la collaboration des assistants, au milieu de femmes et d'enfants qui rient, à perdre haleine, de gestes et de saillies d'une telle grossièreté qu'il est tout à fait impossible d'en donner la plus légère idée. Aly-Kaka est une sorte de paillasse de cirque qu'on roue de coups et qu'on accable de sarcasmes ; mais comme il prend

sa revanche dans l'exercice de son métier ! Tout ce que l'imagination la plus ordurière peut rêver n'est rien en comparaison de ce spectacle éhonté, qui se déroule cependant aux rayons du soleil ou à la lumière des *machallas*, en présence d'une foule émerveillée.

Quel contraste entre ces scandaleuses représentations et les pieux exercices qui se passent à quelques mètres de distance ! Les tentes dont j'ai parlé sont remplies de fidèles : les uns, assis autour d'un candélabre, balancent mollement la tête en poussant un *Ah!* mal articulé ; les autres, debout et rangés sur deux ou trois files, exécutent un mouvement plus violent en se portant tous à la fois à droite, puis à gauche, et en laissant échapper le même *Ah!* tandis que deux ou trois derviches, la tête levée, une main sur la joue, chantent une sorte de psaume sur un ton très aigu et très triste. Le coup d'œil de ces rangées de corps, qui se balancent en cadence sous une tente aux vives couleurs, est admirable. Peu à peu l'agitation augmente : elle devient frénétique ; les têtes se heurtent ; les *Ah!* sont lugubres ; les bouches entr'ouvertes sont blanchies d'écume ; un fidèle, saisi brusquement de l'esprit de Dieu, s'élançe au milieu du groupe et tourne sur lui-même avec une fureur insensée jusqu'au moment où il tombe. Ce genre de dévotion se nomme le *zikr*. Dans d'autres tentes, d'où ne s'échappe qu'un léger murmure, les fidèles se contentent de psalmodier des versets du Coran.

Autour du mât de cocagne placé au centre des tentes et d'où s'élève une pyramide de lanternes multicolores, des derviches exécutent une ronde lente et tragique ; à chaque pas, ils se lèvent sur la plante des pieds, puis ils brandissent un de leurs bras vers le haut du mât de cocagne en poussant un cri rauque ; ils tournent graduellement avec plus de rapidité ; lorsqu'ils paraissent très sanctifiés par cet exercice, les spectateurs fervents se rangent autour d'eux afin de toucher dévotement à chaque tour de ronde le bout de leurs doigts. On distingue de ce point central tout l'ensemble du tableau : les tentes étincelantes sous les grappes de lanternes qui les éclairent, les groupes convulsionnés par la fureur religieuse, les processions qui arrivent pour prendre part à la fête. Certaines parties de la place sont plongées dans une demi-obscurité ; quelques ombres y glissent sans bruit ; d'informes paquets étendus à terre représentent tout simplement des gens qui, fatigués par le *zikr*, se sont couchés et endormis jusqu'au lendemain matin, malgré le bruit et l'agitation qui ne troublent en rien leur sommeil.

Vers onze heures du soir, on voit descendre de tous les quartiers de la ville des confréries particulières ; elles marchent précédées d'une flûte et d'un tarabouk et s'arrêtent de distance en distance pour exécuter un petit *zikr* préparatoire ; de grandes lanternes recouvertes de papier rose et des *machallas* embrasés leur servent d'éclairage. Quand toutes les confréries sont réunies, elles se

forment sur deux rangs, où chaque homme porte une bougie, une torche, une lanterne, un *machalla*, un luminaire quelconque, et s'avancent en chantant vers le lieu général du *zikh*; elles traversent toute la foire, et ces milliers de lumières inondent les boutiques des lueurs les plus ardentes; on dirait un tableau des *Mille et une Nuits* apparaissant tout à coup dans une illumination de féerie. L'atmosphère est embrasée; des étincelles volent dans tous les sens. Aussi ne faut-il pas s'étonner si bien des têtes s'échauffent et si des saints enivrés se mettent subitement à bondir hors des rangs, à tourner impétueusement sur eux-mêmes, à s'administrer et à administrer à leurs voisins des coups retentissants. D'autres, plus calmes, se contentent de se désarticuler le cou comme des polichinelles. Les longs anneaux de cette farandole lumineuse et grouillante se déroulent avec la plus grande lenteur; car chaque confrérie doit arriver à son tour en face de la tente du cheik el Bekry, le chef des derviches, et s'y livrer pendant vingt minutes à un *zikh* forcené; après quoi, elle éteint ses lumières et se disperse, laissant la place à d'autres. Le défilé tout entier ne dure pas moins de deux heures.

Après quinze jours de cette préparation religieuse, les fidèles sont à point pour le Dosseh. Dosseh signifie piétinement. J'ignore quelle est la véritable origine de cette fête. Deux versions sont en présence. On sait que Mahomet, dans les premiers temps de son apostolat, fut obligé de fuir la

Mecque, où il éprouvait l'exactitude de la maxime évangélique : « Nul n'est prophète en son pays. » Il eut à traverser dans sa fuite un village peuplé de ses partisans. A son approche, ceux-ci se prosternèrent sur son passage ; mais le Prophète, dont les moments étaient comptés, ne put s'arrêter, et il fit avancer son cheval sur ces pavés humains. O miracle ! aucun des fidèles ne fut blessé ; ils se relevèrent tous sains et saufs. Est-ce en commémoration de ce fait que des centaines d'hommes s'exposent tous les ans à être broyés sous les pas d'un cheval lancé au galop ? Les uns le disent, mais d'autres donnent au Dosseh une origine purement égyptienne. Suivant eux, un sultan mameluk voulait obliger un santou très pieux et très illustre, nommé *Saad Eddin* (bonheur de la religion), qui était campé aux environs du Caire, à venir habiter dans son palais. Celui-ci refusait. Le mameluk insistant, Saad Eddin céda : « Je veux bien te suivre au Caire, lui dit-il ; mais » j'y ferai un miracle éclatant, afin que les musulmans prévaricateurs écoutent ma voix et se repentent de leurs péchés qui sont en abomination aux yeux de Dieu l'unique. » Il fit donc dresser sur la route qu'il devait parcourir tous les vases de verre qu'on trouva dans la ville ; il monta ensuite à cheval, et se rendit de sa tente au palais sur cette voie fragile sans briser un seul verre. Cette seconde tradition n'explique pas aussi bien que la première la cérémonie du Dosseh. De ce qu'un cheik, si saint qu'il fût, n'a pas cassé des

tessons de bouteille en les foulant sous les pieds de son cheval, il n'en résulte pas du tout qu'il eût fait aussi peu de mal à des côtes humaines s'il les avait soumises à la même épreuve. Je préfère donc la première légende, quoique n'ayant, à vrai dire, aucune raison historique pour appuyer ce choix.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Dosseh est une fête extraordinaire. La voie qui doit être pavée de corps humains est marquée par des drapeaux rouges ; elle longe la série principale des tentes à *zïkr*. Tout le Caire se précipite pour assister à la cérémonie. Un côté de la voie est absolument rempli par les voitures de harems, où l'on distingue des toilettes aux mille couleurs ; les chevaux se cabrent, les saïs et les eunuques ont de la peine à les maintenir. Derrière cette première rangée, une seconde rangée de voitures est garnie de touristes grimpés sur les sièges, montés sur les épaules les uns des autres, accrochés aux roues comme dans les gravures qui représentent la course d'Epsom. Les tentes sont bondées de spectateurs, les maisons voisines en regorgent, une mer de turbans aux flots sans cesse secoués s'étend dans toutes les directions. Tout à coup, un mouvement général se produit : une masse d'hommes demi nus, éivrés de *zïkr*, affolés de fanatisme, fendent la multitude compacte des assistants ; les uns portent des étendards, les autres se frappent la poitrine avec des instruments en fer ou se labourent les

joues avec des broches finement aiguës ; tous ont l'œil hagard, la bouche en feu, et poussent des hurlements inexprimables, qui se mêlent au bruit des tambourins, des tarabouks et des flûtes. C'est un véritable torrent, qui se précipite avec une rapidité et une violence inouïes. Des agents de police, armés de longs bâtons dont ils frappent à tort et à travers dans tous les sens, essaient de contenir cette vague humaine qui ondule quelque temps avant de s'arrêter. Enfin, à force de pousser et de refouler la multitude, un peu d'ordre s'établit, et l'on s'aperçoit que la plus grande partie des fidèles se sont couchés à terre la tête tournée vers la Mecque, les épaules hermétiquement serrées les unes contre les autres. J'ai remarqué cependant quelques tricheries. Parmi les arrivants, beaucoup ne se sont pas couchés, et c'étaient, en général, ceux qui criaient le plus fort. Souvent, pour combler un vide, un agent de police saisit un spectateur hésitant et le jette sans façon au milieu des prosternés volontaires. On passe et on repasse sur ces corps humains pour les tasser, les allonger, les disposer convenablement. Il y a là quelques minutes d'une anxiété étrange. Tous les bruits ont cessé, on entend seulement le léger murmure des fidèles étendus qui adressent au ciel de ferventes prières. Ce bourdonnement à peine perceptible produit une impression profonde ; on dirait un gémissement lointain. Enfin le cheik s'avance à demi renversé, le visage transfiguré par l'extase, sur ce chemin vivant : deux saïs

retiennent son cheval, qui caracole fièrement et ne semble pas se douter de ce qu'il foule sous ses pieds. A peine le cheik est-il passé, que la foule se rue sur les malheureux suppliciés, qui sont enlevés par mille bras avec une rapidité extraordinaire ; on n'a pas le temps de savoir s'ils sont blessés ; ils sont du moins à moitié évanouis, leur tête tombe en arrière, leurs bras pendent inertes le long de leurs corps, un râle étouffé sort de leur bouche. Tous ceux qui les touchent participent à la vertu de leur acte. Aussi sont-ils broyés autant par la main des dévots que par les pas du cheval. On est encore plus sanctifié quand on touche le cheik lui-même. Il descend avec peine de sa monture ; mais j'ai été frappé de la manière rapide dont son extase disparaissait ; à peine avait-il mis pied à terre, qu'il souriait aimablement et allait prendre, avec une bonne grâce charmante, une tasse de café dans la tente du vice-roi.

Le soir du Dosseh, on tire, à la place même où la fête a eu lieu et où le *zîkr* s'est prolongé quinze jours, un superbe feu d'artifice qui dure au moins deux heures. La réverbération des feux sur la foule est plus belle que les feux eux-mêmes. Des chandelles romaines, tirées sur les bords du canal du Nil, éclairent les villages arabes de lueurs délicieuses. J'ai rarement vu feu d'artifice plus parfait en lui-même ; mais je n'en ai jamais vu, à coup sûr, qui fût aussi merveilleusement réfléchi et multiplié par l'admirable décor au milieu duquel

il était tiré. Le *zikr* dure encore toute la nuit du Dosseh. Le lendemain matin la catalepsie est générale, et les plus fervents sont épuisés jusqu'à l'année suivante.

CHAPITRE XIV

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'HUSSEIN

Les cérémonies religieuses que j'ai racontées jusqu'ici avaient un caractère réellement national ; mais j'ai eu la chance d'assister encore aux fêtes funèbres par lesquelles les Persans célèbrent l'anniversaire de la mort d'Hussein, le second fils d'Ali et de Fatime. Les Persans ne sont pas très nombreux au Caire ; ils y forment cependant une petite colonie, composée surtout de marchands et d'usuriers, qui conserve au milieu du peuple égyptien ses croyances, ses mœurs et ses rites particuliers. On sait que l'islamisme se divise en deux branches principales : celle des musulmans *schîites*, qui ne reconnaissent qu'Ali pour successeur légitime de Mahomet et qui s'appellent eux-mêmes les *défenseurs de la justice*, et celle des *sunnîtes*, ou *partisans de la tradition*, lesquels, plus soucieux des faits que des prin-

cipes, admettent sans contestation l'autorité des quatre premiers kalifes. Les Persans sont *schii-tes*, et, comme tous les membres de leur secte, ils professent pour Ali et ses deux fils des sentiments de respect et d'admiration profonds; ils les regardent comme de touchantes victimes cruellement persécutées par d'abominables usurpateurs. Hussein, en particulier, est à leurs yeux un véritable martyr; l'anniversaire de la catastrophe sanglante dans laquelle il a péri est devenue pour eux un jour de deuil, durant lequel ils cherchent à racheter par le jeûne et par la prière le crime dont s'est souillé l'islamisme en arrachant la vie au dernier des neveux du Prophète.

L'aîné des deux fils d'Ali, Hassan, manquait, s'il m'est permis de le dire, de vigueur dans le caractère : c'était un saint, mais un de ces saints qui brillent surtout par la douceur, le renoncement aux biens de ce monde, l'oubli des injures, vertus fort prisées, dit-on, dans le royaume du ciel, mais dont cette terre, amoureuse de l'action ou du moins de la protestation poétique contre la fatalité, ne fait que bien peu de cas. Voici un exemple frappant de son extrême modération. Un jour qu'il était à table, un esclave laissa tomber sur lui un mets liquide et bouillant. Confus de sa maladresse, le serviteur malencontreux se jette à genoux en prononçant ces paroles du Coran : « Le paradis est pour ceux qui répriment » leur colère. » — « Je ne suis point en colère, » répond Hassan, en dissimulant jusqu'à l'apparence

de la douleur qu'il éprouve. » — « Le paradis » est aussi pour ceux qui pardonnent », continue l'esclave alléché par le succès de sa première sentence. — « Aussi je t'accorde ton pardon. » — « Mais ceux que Dieu aime par-dessus tous les autres », ajoute l'esclave de plus en plus enhardi et voulant terminer le verset, » ce sont ceux qui répondent à l'offense par le bienfait. » — « Eh bien ! dit Hassan, reçois donc la liberté et quatre cents dirhems. » Admirable discours sans doute, mais digne d'un ascète plutôt que du chef d'un grand parti ! Hassan était un mystique : il n'avait rien de l'homme de lutte. Privé de tous ses droits, il se retira à la Mecque, où les exercices d'une piété fervente lui firent oublier le sacrifice qu'il avait fait à la paix de l'islamisme, mais n'arrêtèrent pas la colère de Yezid, fils de Moawiah, qui le fit empoisonner lâchement. En commémoration de cette fin douloureuse, les *schiiites* refusent de boire le jour de l'anniversaire de la mort d'Hassan : privation relativement douce, qui est en rapport avec les malheurs vulgaires d'un saint désanchanté !

C'est par de tout autres exercices qu'ils célèbrent l'anniversaire de la mort d'Hussein, et c'est justice ! Hussein ne ressemblait en rien à son frère : c'était une nature spontanée, ardente, courageuse, capable de cet héroïsme brillant et poétique qui frappe vivement l'imagination des hommes, tandis que la simple piété et l'humilité sont bientôt oubliées. Au cours d'une folle

aventure qu'il avait entreprise avec autant de vaillance que de légèreté, Hussein tomba tout à coup dans une sorte d'embuscade avec quelques compagnons dévoués à sa cruelle fortune. Ils étaient à peine une poignée de combattants, et une cavalerie nombreuse les entourait de toutes parts. Hussein offrit le sacrifice de ses droits pour assurer la vie de ses partisans : « Ou laissez-nous » reprendre le chemin de l'Arabie, disait-il à ses » ennemis, ou rendez aux miens la liberté et conduisez-moi vers Yezib, ou menez-moi sur quelque frontière de notre vaste empire pour que je puisse consacrer une vie désormais inutile à combattre les ennemis de l'islamisme. » Repoussé dans ses demandes, Hussein se prépara à mourir en brave. La veille du combat, lui seul voulut garder le camp endormi. Vers le matin, cependant, la fatigue l'ayant saisi, il s'assoupit, la tête appuyée sur la garde de son épée, et il vit en songe le Prophète qui lui disait : « Prends patience, Hussein ! bientôt tu reposeras avec nous ! » Lugubre prédiction qui ne devait que trop se réaliser ! A peine le jour s'était-il levé, que quatre mille cavaliers s'avancèrent contre la petite troupe des Alides, dont tous les hommes en âge de porter les armes, frottés d'huile, parfumés comme les anciens athlètes et revêtus de leurs plus belles armes, semblaient plutôt se rendre à une fête qu'à un combat désespéré. A quoi bon raconter les incidents de cette mêlée inégale, qui ne fut pour les partisans d'Hussein qu'un long et courageux

martyre ? Tous les fidèles compagnons du fils d'Ali succombèrent l'un après l'autre, immolant chacun de nombreuses victimes avant de périr. Bientôt Hussein se trouva presque seul ; un de ses fils, six de ses frères, un grand nombre de ses neveux lui faisaient un rempart de leurs cadavres. Même en cet état suprême, ses ennemis n'osaient le frapper, tant sa qualité de petit-fils de Mahomet inspirait de respect ! L'un d'eux, cependant, craignant moins que les autres de verser le sang du Prophète, lui porta sur la tête un coup de son épée. Hussein blessé, ne voyant plus aucun des siens debout, renonça à défendre sa vie plus longtemps ; il se retira à la porte de sa tente, prit entre ses bras son plus jeune fils et attendit la mort. Ce fut l'enfant qu'atteignit la première flèche. Alors Hussein jeta vers le ciel ce sang innocent en s'écriant : « O mon Dieu ! si vous nous avez refusé » votre aide, accordez-la du moins à ceux qui ne » vous ont pas encore offensé et punissez les mé- » chants ! » Le soleil s'avavançait vers l'occident, et le combat avait duré depuis l'aube. Accablé par le poids du jour, la soif, la chaleur et la souffrance, Hussein se leva pour aller puiser quelques gouttes d'eau dans l'Euphrate ; il fut tué sur les bord du fleuve, et sa tête fut portée à Coufa, tandis que son corps, foulé aux pieds des chevaux, restait sans sépulture.

Cette fin presque sublime d'Hussein ramène tous les ans parmi les *schiiites* des fêtes expiatoires qui ont, paraît-il, en Perse, une très grande solennité.

Elles sont plus simples en Egypte ; mais on va voir que, là aussi, ce n'est pas l'originalité qui leur manque. L'anniversaire du martyr d'Hussein est le 10 du mois de Moharrem. Cette année, le 10 du mois de Moharrem correspondait au 3 janvier. J'étais à peine arrivé au Caire, et c'est tout a fait par hasard que j'ai assisté aux cérémonies des *schrites* qui se passent d'habitude à huis clos et qui sont, en général, à peine remarquées par une population appartenant tout entière à la secte des *sunrites*. J'étais conduit par un petit marchand du Khan-Khalil, d'origine persane, qui m'a guidé parmi ses compatriotes avec un zèle et une bonne volonté dont j'ai été profondément touché. J'ai dit déjà qu'une mosquée du Caire est censée posséder la tête d'Hussein, qui y a été apportée je ne sais ni quand, ni comment, ni par qui, ni pourquoi. Cette mosquée étant située tout à côté du Khan-Khalil, j'ai été m'établir sous un grand portique qui donne accès dans le bazar juste en face de la mosquée. Mon guide a trouvé le moyen d'y installer des chaises, en chassant violemment des petites filles qui occupaient la place avant nous ; elles se sont d'abord laissé écraser sans rien dire, puis elles sont parties en pleurant, mais sans la moindre protestation. Nos chaises étaient placées sur une sorte d'estrade élevée. A côté de nous s'étendait une ruelle étroite, véritable ruelle égyptienne, avec de grands draps étendus d'un côté à l'autre pour arrêter le soleil, des tapis pendant de ci et de là aux fenêtres, d'élégantes moucharabiehs,

de merveilleux auvents de magasins. Une foule immense s'y pressait, s'y foulait, s'y bousculait. J'avais sous mes pieds des milliers de turbans et de tarbouches. De petits marchands circulaient dans la cohue. De temps en temps cinq ou six gendarmes, armés de fouets et de courbaches, se précipitaient sur la foule, sous prétexte d'y rétablir quelque ordre, en frappant à coups redoublés dans toutes les directions. Alors c'était une débandade indescriptible, une mêlée de turbans en déroute qu'on ne pouvait comparer qu'au tableau de *la bataille d'Aboukir* du Musée de Versailles. A un moment une calèche conduisant trois Anglaises d'une rare intrépidité s'engagea dans la bagarre. Mais, au bout d'une trentaine de pas, elle fut obligée de battre en retraite, et, quoique j'aie assisté depuis à bien d'autres prodiges d'adresse de la part des cochers du Caire, c'est encore un sujet d'étonnement pour moi qu'elle ait pu tourner au milieu de cette houle humaine sans écraser personne. Les trois Anglaises, je l'espère, ignoraient l'Arabe; car sans cela leurs chastes oreilles auraient été offusquées par de trop violents propos! Ce n'est pas que la foule poussât des cris, au contraire! Je ne sais quelle attente émouvante semblait faire planer sur elle un silence extraordinaire. A part le léger et scandaleux murmure provoqué par les trois Anglaises, j'étais surpris du peu de bruit que faisait, en somme, cette masse compacte de fidèles et de curieux. On la voyait, on ne l'entendait pas. Quand les gendar-

mes la frappaient à tour de bras, elle fuyait en désordre, mais sans pousser la moindre exclamation. Il était environ dix heures du soir. Toute cette scène, éclairée par cinq ou six lanternes contenant des lampes à pétrole et par la lumière qui tombait des fenêtres, avait quelque chose d'étrange, de mystérieux et de fantastique.

Mais ce n'était encore que le prologue du drame. Tout à coup les portes de la mosquée s'ouvrent, et l'on en voit sortir d'abord une dizaine d'hommes portant des *machallas* embrasés; derrière ces flambeaux s'avançaient des étendards verts et rouges qui formaient une sorte de dais sur un cheval blanc monté par un jeune garçon de dix à douze ans, vêtu d'un surplis également blanc. Le malheureux enfant brandissait au-dessus de sa tête soigneusement rasée, en chantant d'une voix pleine une espèce de psaume guerrier, un long poignard admirablement effilé, et à chaque pas du cheval il se faisait au front une entaille profonde d'où jaillissait un flot de sang. Je n'ai jamais vu une tête plus blême que celle de cet enfant fanatique. Son poignard brillait comme un éclair sous les reflets des *machallas*; on le voyait monter et descendre en cadence avec une régularité qui prouvait l'admirable fermeté de la main qui le tenait. Après l'enfant à cheval, une quarantaine d'hommes vêtus, à son exemple, de surplis blancs et formant une ronde enragée, élevaient des sabres, des poignards et des cimenterres au dessus de de leurs têtes, puis les laissaient retomber lour-

dement sur leurs fronts. On entendait les coups, tant ils étaient violents ! Tous ces hommes étaient en sang ; il y en avait qui paraissaient aveuglés, dont les vêtements étaient absolument rouges, et qui trébuchaient dans une indescriptible ivresse. Une dévotion farouche, insensée, bestiale brillait dans les yeux de ceux dont le visage offrait encore une apparence humaine et n'était point changé en horrible plaie. Ils chantaient en chœur le même psaume ; la foule les poussait plutôt qu'ils ne se dirigeaient eux-mêmes. A ces hommes étaient mêlés quelques enfants. Les plus fanatiques faisaient pitié ; j'en ai remarqué avec plaisir deux ou trois qui brandissaient très haut leurs sables, mais qui les laissaient retomber assez doucement sur leurs crânes. C'était l'exception d'ailleurs. Cette ronde sanglante achevée, un autre cheval arrive, portant un second enfant, celui-là si petit qu'il fallait le soutenir sur sa monture pour l'empêcher de tomber. J'avoue qu'un frisson m'a traversé tout le corps et que j'ai eu une sorte d'éblouissement. Par bonheur, en faisant un effort pour regarder, j'ai constaté que ce nouvel enfant n'avait que quelques égratignures à la tête et un peu de paille dans les cheveux. Il contemplait la foule avec un air naïf et inquiet. Représentant Hassan, le premier fils d'Ali, lequel, comme je l'ai dit, est mort de soif, il ne devait porter aucun stigmaté extérieur du martyr, tandis que le jeune garçon qui précédait le cortège représentait Hussein, lequel, ayant été décapité, exige, paraît-

il, de sanglants anniversaires. Le second enfant était suivi d'une nouvelle ronde, composée de véritables fous furieux qui bondissaient dans tous les sens en se frappant le sein gauche avec une effrayante énergie. L'un d'eux, tout nu et tout noir, placé au milieu de la ronde, ne se contentait pas de s'octroyer à lui-même les coups les plus sonores, il en administrait encore à pleins poings à ses collègues avec une libéralité exemplaire. De temps en temps, il arrachait un bâton à un membre du cortège pour taper plus vigoureusement sur sa poitrine et sur celle du prochain. Il ne se reposait pas une seconde; sautant sans cesse à droite, à gauche, en avant, en arrière, il agitait autant les jambes que les bras, et il chantait d'une voix si vibrante qu'elle couvrait tous les autres bruits. Parfois, la procession s'arrêtait, et c'était alors un échange de gifles, de coups de poing et de coups de sabre, entremêlé de chants sauvages, à faire trembler toute la rue. Enfin un dernier cheval portait tout simplement un turban et des armes : ce turban représentait la tête et les armes représentaient la lance et l'épée d'Hussein, qui ne se doutait probablement pas, lorsqu'il tombait après une journée de lutte héroïque sous le fer de ses ennemis, de tout le sang que son sang versé ferait couler encore, douze cents ans plus tard, partout où la secte des *schittes* serait répandue.

Quand la procession a été complètement écoulée, mon guide m'a conduit, à travers les passages les plus étroits du Khan-Khalil, à l'endroit où devait

s'achever la cérémonie. Mais, en chemin, nous sommes retombés dans la bande des frappeurs. Je n'ai jamais fendu pareille cohue. Il est heureux que la foule se laisse facilement secouer au Caire ! J'ai failli cependant recevoir un tison sur la tête et culbuter deux saints personnages, nus jusqu'à mi-corps, qui échangeaient dévotement des coups de poing à enfoncer les côtes les mieux charpentées. Le cortège traversait le Mousky, dont les fenêtres étaient garnies d'innombrables spectateurs. Enfin nous voici arrivés au terme de la procession ! C'est une sorte de cour intérieure, comme il y en a dans presque toutes les maisons arabes : elle est couverte de grands draps blancs, tendue de draps noirs, ornée de lustres et de lanternes. Contre un mur latéral s'élève un trône surmonté d'une niche, où l'on a organisé le plus singulier décor du monde : figurez-vous un dessus de cheminée comme on en voit dans certaines maisons bourgeoises de province, quelques bougies, quelques fleurs artificielles placées sous globe, au beau milieu une pendule dorée du goût le plus extravagant. Sans cette niche extraordinaire, l'aspect général de la salle n'eût pas manqué d'une certaine simplicité. Elle était remplie de Persans vêtus de longues robes avec de gros turbans, ou de riches manteaux fourrés, le tout surmonté de grands tuyaux de poêle marrons, semblables à la coiffure des derviches tourneurs. La figure de ces Persans exprimait une douleur profonde ; quelques-uns d'entre eux pleuraient à

chaudes larmes sur les malheurs de ce pauvre Hussein si méchamment mis à mort par ses ennemis.

A l'approche de la procession, il se fit un mouvement général d'attention et de pieux recueillement. Les donneurs de coups de sabre entrèrent les premiers; l'enfant qui marchait à leur tête avait disparu, son cheval seul pénétra dans la cour; j'imagine que le cavalier en était descendu pour se perdre parmi les autres fidèles; peut-être aussi en était-il tombé évanoui; mais, en dépit de la vraisemblance, cette dernière supposition n'est pas probable. Quoi qu'il en soit, les arrivants se remirent à tourner, en continuant leurs sanglants exercices. Quelques gendarmes placés au milieu du cercle arrêtaient avec un long bâton les coups qui auraient risqué d'être trop graves ou de s'égarer sur l'assistance. Cette précaution n'était pas inutile, surtout dans la rue, car les Egyptiens, qui sont *sunnites*, ne se gênaient guère pour tourner en dérision des dévotions *schrites*, et, sans l'intervention de la police, les gens peu respectueux auraient certainement eu un œil crevé ou un membre endommagé. Cette sarabande effrénée s'est poursuivie pendant une demi-heure environ avec le même chant, qui ressemblait assez à une ronde d'enfants, bien que ce fût une complainte. Des personnes charitables épongeaient de leur mieux les porteurs de sabre, et l'on voyait cicurler sans cesse dans la salle des mouchoirs absolument rouges qui suintaient comme des linges mouillés. Les

surplis étaient devenus écarlates. C'était une scène de hideuse boucherie. Enfin, au signal d'un cheik, tout s'arrête, et chacun va dans une autre pièce se laver la figure et s'envelopper la tête. Rien de plus curieux que la rapidité avec laquelle ces hommes à demi scalpés reprenaient leur sang-froid : à peine essuyés, ils venaient causer avec les assistants de l'air de gens fort tranquilles et dont la tête aurait été dans le meilleur état du monde. Après les porteurs de sabre, sont entrés les frappeurs. Pendant trois quarts d'heure ç'a été un bruit de mains tombant en cadence sur des poitrines nues, qui faisait plus de tapage que toutes les lavandières de Bretagne réunies. Tantôt la ronde tournait avec rapidité, tantôt elle s'arrêtait, et chaque fidèle, sautant sur place, criait à tue-tête : « Hussein! Hassan! Hassan! » Hussein! » L'assistance entière imitait le mouvement, mais d'une main fort douce, et en frappant sur ses habits, non sur un sein nu et à demi saignant. A peine étanchés, quelques enragés parmi les porteurs de sabre, se mêlaient à la ronde des frappeurs. Nul ne montrait plus d'ardeur qu'eux! Quand le zèle des bras et des gosiers paraissait s'éteindre, un homme moins épuisé que les autres se donnait un coup retentissant et vociférait sur le ton le plus aigu : « Hussein! » puis tout recommençait. Enfin ces saturnales ont eu un terme, grâce à l'épuisement universel, et chacun est allé rétablir sa toilette. Durant cette sorte d'entr'acte, de petits marchands passaient du café,

des limonades, des fruits, des narghilés, et la conversation devenait générale. Personne ne riait cependant ; celui qui se serait avisé de le faire aurait été certainement écharpé. Il aurait fallu d'ailleurs être doué d'une bien médiocre sensibilité nerveuse pour avoir envie de rire. Quant à moi, je tremblais d'émotion. Mais l'assemblée était évidemment absorbée par le souvenir du meurtre d'Ali ; de tout ce qui venait de se passer devant elle, aucun détail ne l'avait touchée ; les personnes qui la composaient sentaient leur cœur renué par une tragédie bien autrement cruelle, et toutes les têtes sanglantes qui avaient défilé devant elles ne les avaient pas empêchées un seul instant de songer à la tête héroïque du plus brillant des Aliés roulant dans les flots de l'Euphrate sous le sabre perfide des lieutenants d'Yezid.

J'ai assisté à bien des cérémonies religieuses en Egypte ; la seule qui m'ait laissé une impression de recueillement farouche, de mysticisme poussé jusqu'au délire et de véritable fanatisme est l'anniversaire de la mort d'Hussein. Encore ne l'ai-je pas suivie jusqu'au bout. Après les scènes violentes auxquelles je venais d'assister, devait avoir lieu une scène plus douce, mais non moins émouvante. Un lecteur allait gravir un trône noir et y lire jusqu'à l'aube l'histoire des infortunes d'Ali et de ses deux fils. C'est la *Passion* des Persans. Ils en écoutent chaque année les longs détails avec la douleur qu'éprouvent certains catholiques au récit toujours le même des épisodes du cruci-

fient, et jamais il ne se trouve parmi eux d'homme sage prêt à tempérer leur affliction par une parole aussi prudente que celle de ce bon curé qui disait à un auditoire trop violemment attendri par la tragédie du Calvaire : « Mes frères, ne pleurez pas tant ; il y a bien longtemps que c'est arrivé ; et puis, ce n'est peut-être pas vrai ! » Pour les *schittes*, le temps n'a pas effacé l'impression du meurtre manifestement authentique d'Hussein. Avant même que le lecteur en eût commencé l'exposition, je remarquais autour de moi de graves personnages, fumant en silence, les yeux à demi-clos, qui paraissaient impassibles : à les regarder de plus près, leurs yeux étaient inondés de larmes par une anticipation du désespoir que tout le monde allait éprouver bientôt. Je ne me sentais pas disposé à m'associer à de pareils sentiments ! j'avais un besoin invincible d'air, de liberté et de repos. Je n'ai donc pas vu les Persans pleurer en chœur des heures entières sur la triste fin des Alides ; mais pendant bien des nuits, j'ai revu dans mes insomnies l'éclair éblouissant des sabres briller sur des têtes ensanglantées, au milieu d'un épouvantable tumulte et de torches enflammées répandant de sinistres clartés sur cet horrible tableau.

CHAPITRE XV

LA NATURE EN EGYPTE. — LE NIL

A peine Amrou-Ben-el-Ass eût-il fait la conquête de l'Égypte, que le kalife Omar voulut connaître la nouvelle province dont son lieutenant venait de s'emparer au nom d'Allah. Il lui écrivit donc la lettre que voici : « Amrou-Ben-
» el-Ass, ce que je désire de toi, à la réception de la présente, c'est que tu me fasses un
» *tableau de l'Égypte assez exact pour que je*
» *puisse m'imaginer voir de mes propres yeux*
» *cette belle contrée.* Salut! » Omar était exigeant. Quel écrivain serait capable de décrire l'Égypte de manière qu'on puisse s'imaginer la voir de ses propres yeux en lisant sa description ? Général distingué, organisateur de premier ordre, Amrou allait-il être également un peintre de génie ? Omar ne semblait pas en douter, et il avait raison. La réponse que lui adressa Amrou, est en effet, un

tableau achevé, d'une simplicité et d'une exactitude merveilles, et qui n'a peut-être été égalé que par celui qu'après bien des siècles d'intervalle un général plus grand qu'Amrou, Bonaparte, devait tracer à son tour d'un pays dont ses conquérants semblent seuls avoir bien vu et bien compris le caractère. Je ne puis résister au désir de citer d'un bout à l'autre la lettre d'Amrou :

« O prince des fidèles ! peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau. Telle est l'Égypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses depuis Isoar jusqu'à Mancha, depuis Hassouan jusqu'aux frontières de Ghaza, viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu d'elle ; le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi régulier que le cours du soleil et de la lune. Il y a un temps fixe où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui ; alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit et elles couvrent la surface de l'Égypte pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi nombreuses que les feuilles du palmier. Ensuite, lorsqu'arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir les trésors qu'il a cachés dans le sein de la terre. Un peuple protégé du ciel et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler

pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre et y dépose des semences dont il attend la prospérité de la bienfaisance de cet Etre suprême qui fait croître et mûrir les moissons : le germe se développe ; la tige s'élève ; son épi se forme par le secours d'une rosée bénigne qui supplée aux pluies et qui entretient le suc nourricier dont le sol est abreuvé. A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte offre successivement, ô prince des fidèles ! l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert de limon noir et épais, d'une plaine verte et ondoyante, d'un parterre semé des fleurs les plus variées et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit à jamais le nom du créateur de tant de merveilles ! Trois déterminations contribueront merveilleusement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses enfants : la première est de n'adopter aucun projet tendant à augmenter l'impôt ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'augmentation et à l'entretien des canaux, des digues et des ponts ; et la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut ! »

Description admirable et complète, à laquelle il n'y a rien à retrancher, et peu à ajouter ! L'Égypte n'a pas changé depuis Amrou, et celui-ci l'avait trouvée telle qu'Hérodote l'avait décrite plusieurs siècles avant lui. « L'Égypte est un présent du » Nil, disait le vieil historien. » — « Où s'arrê- » tent les eaux, s'arrête la terre », dit un proverbe arabe. L'Égypte n'est qu'une immense oasis

allongée, située au milieu du désert. Dès qu'on a passé le Delta, on est frappé du peu de largeur de la vallée du Nil : cette campagne magnifique, serrée, suivant l'expression d'Amrou, « entre deux » montagnes dont l'une a la forme d'un monticule de sable et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre ou bien du dos d'un chameau », est d'une étroitesse étonnante. Dans ses parties les plus larges, elle a tout au plus six lieues d'étendue ; nulle part on n'y perd complètement de vue les grandes lignes fuyantes du désert. On dirait un ruban de verdure qui se déroule sur le sable. Mais la verdure de l'Égypte est d'une vigueur de coloration dont on a peine à se faire une idée, et le désert produit de loin l'effet d'une mer de vif-argent : les ondulations de ses collines de sable, que brûle un soleil de feu et qui en réfléchissent les rayons avec une intensité prodigieuse, ressemblent à des vagues d'une blancheur si éblouissante qu'on a de la peine à en supporter l'éclat.

Si l'Égypte agricole est un présent du Nil, l'Égypte tout entière est un présent du soleil. Cette longue plaine verte, sans aucun accident de terrain, où de vastes champs de bersim, sorte de trèfle d'une taille considérable, s'étendent à perte de vue ; traversée de part en part par le Nil ; coupée dans toutes les directions par des canaux ; bigarrée çà et là par des villages de terre grisâtre et par des bois de palmiers couverts de poussière, serait fort laide sous le ciel sombre de nos climats

occidentaux. Toutes les teintes y paraîtraient obscurcies, le sable du désert y serait noirâtre, la verdure elle-même y prendrait des tons sombres et crasseux. On n'y aurait pas la ressource des accidents de terrain, des vallons frais et gracieux, des ruisseaux limpides, des pelouses toujours arrosées, des bouquets d'arbres, des coins et des racoins mystérieux qui font le charme de nos campagnes européennes. On peut marcher des heures entières en Egypte sans trouver d'autre ombre que celle d'un talus ou celle que projette au loin une tête de palmier. Tout y est sec et à découvert. Mais, grâce à la merveilleuse lumière d'Orient, ce pays de plaine ne paraît pas un pays plat ; la diversité des nuances supplée à la diversité des contours : elle relève certains objets et en plonge d'autres dans une pénombre discrète ; elle les modèle tous de la manière la plus puissante ; ses jeux, multipliés à l'infini, produisent les effets les plus variés et les plus saisissants. A dire le vrai, la lumière est tout en Egypte : supprimez-la, vous-aurez la contrée la plus monotone du monde ; restituez-la, vous avez un pays d'une beauté accomplie. L'Egypte est un réflecteur dans lequel un ciel limpide se mire avec une incomparable suavité.

Rien ne blesse, en effet, le regard dans la campagne égyptienne, quoique tous les tons y soient d'une violence, j'allais dire d'une férocité étonnante. La nature n'y recule devant aucune hardiesse ; elle y place à côté l'une de l'autre les cou-

leurs les plus disparates sans affaiblir en rien leur valeur ; elle ne les dégrade pas pour les combiner, — ces procédés artificiels de l'art humain lui sont inutiles. — Pour produire l'harmonie, il lui suffit de noyer l'ensemble de son œuvre dans une sorte de vapeur opale, d'une nuance transparente et presque imperceptible, qui en estompe toutes les parties et les empêche de se heurter. Elle ne recourt jamais aux procédés de ces peintres qui composent une teinte de mille nuances diverses plus ou moins mélangées et fondues. Elle agit avec une entière franchise, bien sûre d'atteindre par les moyens les plus simples l'effet qu'elle veut produire. C'est dans une gamme unique qu'elle compose ses plus belles symphonies. Les fonds noirs de la campagne européenne n'existent pas en Egypte ; l'obscurité n'y sert jamais à faire ressortir la lumière ; les ombres les plus épaisses y sont d'un bleu ou d'un violet délicat ; le rose y sert de transition entre le rouge écarlate du ciel et le vert foncé de la vallée du Nil ; des demi-tons dorés relie le vert au jaune ardent du désert, et toutes ces couleurs, d'une clarté et d'une unité parfaites, s'accordent entre elles sans efforts, sans secousses, sans éblouissements, avec une grâce et une splendeur merveilleuses.

La beauté des lignes se joint à la pureté et à l'éclat des couleurs pour augmenter la perfection des tableaux égyptiens. Enfermée entre deux déserts qui ondulent lentement autour d'elle, la vallée du Nil semble avoir été dessinée par la

main d'un artiste habitué aux effets les plus grandioses. Quant au Nil lui-même, rien ne donne à un aussi haut degré la sensation de la puissance dans le calme, de la force souveraine, tranquille et sûre d'elle-même. Le fleuve coule avec majesté entre deux rives basses sur lesquelles il déborde chaque année. Mais, même au moment de l'inondation, il n'a pas besoin de se précipiter pour tout renverser sur son passage; il monte graduellement d'un cours si régulier qu'on ne remarque point qu'il monte; seulement, d'heure en heure il se répand plus au large, et tous les champs qui l'avoisinent sont ensevelis peu à peu sous ses flots alourdis. On sait qu'au moment de la crue ses eaux deviennent rouges; leur couleur ordinaire est jaunâtre; mais à quelque distance elles paraissent absolument bleues, tant le ciel qu'elles réfléchissent est lui-même d'un azur puissant. Les talus composés de limon noir qui le bordent de chaque côté sont chargés de villages et de bois de palmiers, au milieu desquels il a l'air de se dérouler plutôt que de couler. Aucun fleuve peut-être n'est aussi simplement imposant. Il y a en lui comme une conscience latente des révolutions qui se sont produites sur ses bords. N'a-t-il pas vu naître la civilisation? N'a-t-il pas assisté au développement et à la chute d'innombrables empires? N'a-t-il pas contemplé l'éternel spectacle des grandeurs humaines tour à tour élevées et brisées par les jeux du hasard et de la fortune. Parmi ces agitations incessantes, la régularité de

son cours « aussi réglé que ceux du soleil et de » la lune » n'a point varié; son action bienfaisante a survécu à toutes les gloires, à toutes les catastrophes; des villes immenses, capitales des plus grands royaumes, se sont effondrées sur ses rives : il les a recouvertes de son limon nourricier sans se tourmenter de ce qu'il engloutissait de pensées, de souvenirs et d'ambitions évanouies. Les palais, les obélisques, les monuments les plus gigantesques ne l'ont pas arrêté davantage : tout a changé, tout a été modifié autour de lui; lui seul est resté immuable, lui seul aujourd'hui comme le jour où il s'est creusé pour la première fois un lit vers la mer ne cesse pas une seule année d'accomplir à heure fixe la même œuvre fécondante.

Merveilleuse permanence des forces de la nature! Impérissable dans une contrée où dorment tant de ruines, on dirait que le Nil a l'impassibilité superbe des choses qui se sentent éternelles au milieu des transformations infinies des sociétés et du mirage incessant des illusions humaines. C'est le soir surtout, au coucher du soleil, qu'il faut le contempler, si l'on veut en saisir le caractère particulier de grandeur dans le calme et dans la puissance. J'avais vivement admiré, à l'exposition générale des œuvres de Fromentin, un petit tableau à peine un peu plus grand que la main et qui semblait pourtant immense, grâce à la beauté des lignes et au charme imposant de l'aspect général. Il représentait le passage d'un

bac sur le Nil. C'était précisément au coucher du soleil ou plutôt un peu après, alors que les tons éclatants du jour font place à une sorte de pénombre bleuâtre que traversent cependant quelques rayons d'un jaune doré. Un Arabe en haillons, monté sur un chameau, attendait patiemment l'arrivée du bac, qu'on distinguait dans la vapeur du soir comme une embarcation fantastique. Un autre Arabe, plus déguenillé encore, accroupi à la manière des Egyptiens des monuments antiques, les deux jambes réunies, les genoux relevés à la hauteur du menton, les mains posées sur les genoux, attendait également à côté du chameau. L'expression de patience résignée de ces trois personnages, les deux hommes et le chameau, était saisissante. La nature tout entière semblait aussi reposée qu'eux. Le ciel s'obscurcissait de teintes de plus en plus sombres; l'horizon, où se découpaient quelques palmiers, était d'un violet à demi effacé; la barque du bac traçait sur l'eau un sillon encore jaunâtre, quoique presque insensible. Mais ce qui était d'une incomparable exactitude, c'était le Nil lui-même : on distinguait très bien l'une de ses rives, celle du premier plan où étaient placés les deux Arabes et leur chameau; quelques joncs y poussaient clair-semés; mais il était impossible de savoir où commençait l'autre rive, tant elle était basse, et tant, dans la demi-lumière du crépuscule, sa couleur se confondait avec celle des eaux. Il n'y avait dans ce tableau

aucun accident de terrain, rien que les lignes du fleuve et de l'horizon. Jamais l'Égypte n'a été mieux comprise, ni plus fidèlement rendue. Que de fois, en présence de scènes du même genre, ne m'a-t-il pas semblé avoir sous les yeux le tableau de Fromentin ! Les bacs sont nombreux sur le Nil, où il n'y a presque jamais de ponts ; aussi les fellahs qui reviennent le soir de l'ouvrage sont-ils obligés d'attendre, pour traverser, que le passeur aille les prendre ; harassés des fatigues de la journée, ils contemplent le fleuve avec une expression de mélancolie profonde et presque hébétée. La nature s'enveloppe d'un voile gris bleu, qui tombe en quelque sorte du ciel dès que le soleil en a disparu. C'est alors que les lignes du paysage apparaissent dans toute leur perfection. Le jour, l'ardeur de la lumière, les reflets brillants des couleurs les cachent en partie ; mais, quand on les voit s'étendre au loin le soir avec des contours d'une extraordinaire fermeté sous des teintes discrètes, il est impossible de ne pas éprouver une impression de grandeur indéfinissable, qui remplit l'âme de je ne sais quelle vague tristesse, comme tout ce qui la frappe vivement de surprise et d'admiration.

La nuit, à la splendeur des étoiles ou à la clarté étincelante de la lune, le Nil est encore bien beau. De légères lueurs brillent sur les canges des pêcheurs, dont les longues vergues ont une forme si originale et si gracieuse. Au moment de l'inondation, un service de surveillance organisé par

Ismaïl Pacha ajoute un effet pittoresque de plus à ceux que la nature offre par elle-même en si grand nombre. De distance en distance, un gardien placé en face d'un tas de pierre, une torche allumée devant lui, examine la crue. Ce long cordon de surveillants s'étend du Caire à la première cataracte. C'est une chaîne lumineuse et bruyante, car les gardiens, pour se tenir éveillés, emploient le même système que les gardes-magasins d'Alexandrie : ils se passent un mot d'ordre qui circule incessamment de bouche en bouche et qui traverse ainsi, en quelques heures, toute l'étendue de l'Égypte, puis revient sur lui-même pour repartir de nouveau. Lorsque le plus léger dégât se produit dans une digue, le gardien le plus rapproché s'empresse de le réparer avec les pierres placées devant lui ; car il suffit d'un trou presque imperceptible, où le fleuve se précipite, pour amener rapidement la destruction de la digue toute entière. S'il n'y parvient pas à lui seul, il pousse un cri d'alarme, et tous les gardiens voisins accourent à son aide. Parfois, malgré ces efforts combinés, une digue est emportée. Il faut la réparer au plus vite pour éviter d'immenses désastres. Les cheiks courent dans les villages, la courbache en main, réunissent violemment tous les hommes qu'ils rencontrent, et les obligent à venir travailler au salut commun. On voit souvent au Caire passer ainsi de grandes corvées composées de centaines d'hommes parqués entre deux cordes et conduits par des chefs in-

flexibles. Pour peu que l'un d'eux essaie de s'éloigner, il est bientôt rattrapé et roué de coups. C'est qu'il faut avoir sous la main un personnel immense pour arrêter les débordements du fleuve. Lorsque le danger devient trop grand, on n'hésite pas à faire entrer dans son lit des masses humaines aussi compactes que possible, qui opposent au flot grossissant la digue de leurs poitrines nues, tandis que les travailleurs relèvent un peu plus loin la digue de limon et de pierre emportée par l'inondation. Et cependant, quand la crue est considérable, comme l'année dernière par exemple, des villages entiers n'en sont pas moins enlevés ; de malheureuses familles restent englouties sous les eaux avec leur maison, leur bétail et leurs récoltes. Le Nil est une puissance inexorable qui brise impitoyablement tout ce qui se trouve sur son passage ; il a l'impassibilité d'un destin aveugle dont rien ne saurait détourner le cours impérieux.

Aussi ne faut-il point s'étonner de l'espèce de culte que les Egyptiens ont toujours rendu à leur fleuve. L'année qui suivit la conquête arabe, les eaux ne montèrent pas tout d'abord au niveau réglementaire. Le peuple était consterné. Les Coptes vinrent trouver Amrou et lui dirent : « Prince, il est pour notre Nil une loi établie » par l'usage ; on doit s'y conformer pour que ses » eaux parviennent au degré nécessaire à l'irrigation des terres et à leur fécondation. » — « Quelle est cette loi établie ? » dit Amrou. Ils

répondirent : « Le treizième jour du mois copte
» Baounéh (7 juin), nous cherchons une jeune et
» belle vierge, nous l'enlevons de force à ses pa-
» rents, nous la parons richement des atours
» d'une fiancée et nous la précipitons dans le Nil,
» au lieu consacré pour cette cérémonie. » —
» Ce sacrifice, leur répondit Amrou, ne peut plus
» avoir lieu sous l'islamisme. » Mais comme le
Nil, qui ne comprenait rien aux scrupules re-
ligieux et philanthropiques d'Amrou, s'obstinait
à ne pas monter, on en référa au kalife Omar.
Celui-ci, se montrant aussi bien avisé que quand
il s'était agi de construire la grande mosquée de
Fostatt, imagina d'adresser au Nil, sous forme
épistolaire, l'admonestation que voici : « Au nom
» du Dieu clément et miséricordieux, de la part
» d'Omar, fils de Khattab, au Nil béni de l'E-
» gypte ! Si ton cours n'a jusqu'ici dépendu que de
» ta propre volonté, suspens-le ; mais s'il a dé-
» pendu des ordres du Dieu Très-Haut, nous
» supplions ce Dieu de lui donner sa crue com-
» plète ! » Amrou, jeta pieusement dans le Nil le
billet d'Omar ; et le fleuve, s'empressant d'obéir
aux ordres du kalife, monta immédiatement à la
hauteur de seize coudées. Frappés de ce miracle,
les Coptes renoncèrent à leur ancien culte pour
le *Dieu Nil*, où plutôt ils renoncèrent à donner
à ce culte le caractère d'un sacrifice sanglant. La
jeune et belle vierge fut remplacée par un manne-
quin, grossièrement modelé en forme de statue.
De nos jours encore, lorsqu'on ouvre solennelle-

ment la digue du canal, cette statue allégorique, recouverte du voile des fiancées, est précipitée, aux acclamations générales, dans les eaux du fleuve. Le sacrifice humain est supprimé, mais la fête subsiste avec tous les caractères d'un rite religieux.

L'adoration du Nil est, en effet, le seul culte qui se soit perpétué en Egypte à travers toutes les révolutions religieuses de ce pays. Aujourd'hui, comme au temps de la conquête d'Amrou, la grande crue et l'ouverture de la digue du canal donnent lieu aux réjouissances et aux démonstrations publiques les plus brillantes. L'inondation est couverte nuit et jour de barques nombreuses portant des musiciens, des chanteurs, des chanteuses, et les habitants du Caire se précipitent en foule à ces divertissements. Plusieurs fois les kalifes, effrayés de la licence de parties de plaisir qui devenaient des parties de débauches, ont interdit, mais en vain, ces saturnales aquatiques. Le général Bonaparte, moins sévère, s'y associa sans hésiter. Le moment décisif, le point culminant de la fête est celui où la digue est détruite et où les flots du Nil se ruent avec une violence prodigieuse dans le lit du canal : les femmes plongent leurs enfants dans l'eau, des centaines d'Arabes s'y précipitent à la fois pour éprouver son action bienfaisante, car elle accomplit alors des miracles de guérison ; d'autres sont poussés par un tout autre appât et se lancent tête baissée contre le torrent : les spectateurs s'amu-

sent à jeter des pièces de monnaie dans l'inondation, et il ne manque jamais de concurrents nombreux pour chercher à s'en emparer au péril de leur vie.

Tout le sol de l'Égypte est imprégné d'eau du Nil; partout où on le creuse, en jaillit immédiatement une source; lorsqu'on veut construire un édifice quelconque, il faut toujours prévoir un certain affaissement produit par l'humidité de la terre. Jadis, l'eau du Nil passait pour délicieuse; on la transportait dans les contrées les plus éloignées, et spécialement chez les princesses du sang des Ptolémées mariées dans les familles étrangères; le Sultan, à Constantinople, n'en supportait pas d'autre. Cette réputation était, il faut en convenir, assez surfaite. L'eau du Nil n'est parfaite qu'au moment où l'inondation décroît; car, lorsque le fleuve monte et lorsqu'il est trop bas, l'eau est surchargée d'une foule de matières plus ou moins nuisibles qui en altèrent singulièrement la qualité. Son principal mérite, quand elle est pure, est l'extrême légèreté. On peut en boire de très grandes quantités sans fatigue, ce qui est fort précieux dans les grandes chaleurs. Mais, comme je veux être d'une parfaite sincérité, après avoir dit toute mon admiration et toute mon estime pour le Nil, je citerai le jugement bien différent qu'exprimait Volney dans son *Voyage en Égypte et en Nubie*. « Il faut », disait-il, avec l'ironie d'un philosophe que l'enthousiasme poétique ne trompe pas sur la réalité, « il faut pardonner à un Euro-

» péen si, lorsqu'il entend les Egyptiens vanter la
» beauté des eaux du Nil, il sourit de leur igno-
» rance. Jamais ces eaux troubles et fangeuses
» n'auront pour lui le charme des claires fontai-
» nes et des ruisseaux limpides ; jamais, à moins
» d'un sentiment exalté par la privation, le corps
» d'une Egyptienne, hâlé et ruisselant d'une eau
» jaunâtre, ne lui rappellera les Nâïades sortant
» du bain. Six mois de l'année, l'eau de ce fleuve
» est si bourbeuse qu'il faut la faire déposer pour
» la boire : pendant les trois mois qui précèdent
» l'inondation, réduite à une petite profondeur,
» elle s'échauffe dans son lit, devient verdâtre,
» fétide et remplie de vers, et il faut recourir à
» celle que l'on a reçue et conservée dans les ci-
» ternes. Dans toutes les saisons, les gens délicats
» ont soin de la parfumer. Au reste, l'on ne fait en
» aucun pays un aussi grand usage d'eau. Dans
» les maisons, dans les rues, partout, le premier
» objet qui se présente est un vase d'eau, et le pre-
» mier mouvement d'un Egyptien est de le saisir
» et d'en boire un grand trait, qui n'incommode
» point grâce à l'extrême transpiration. Ces va-
» ses, qui sont de terre cuite, non vernissés, lais-
» sent filtrer l'eau au point qu'ils se vident en
» quelques heures. L'objet que l'on se propose par
» ce mécanisme est d'entretenir l'eau bien fraîche,
» et l'on y parvient d'autant mieux qu'on l'expose
» à un courant d'air plus vif. Dans quelques lieux
» de la Syrie l'on boit l'eau qui a transsudé ; mais
» en Egypte l'on boit celle qui reste dans le vase. »

Ces derniers détails sont encore de la plus grande précision. Quand au mépris de Volney pour l'ignorance des Égyptiens, c'est un sentiment qui risque fort de n'être plus partagé par personne. Il est vrai que les Égyptiennes, hâlées et ruisselantes d'eau jaunâtre, ressemblent fort peu aux Nàiades. On en voit souvent, le long du Nil et des canaux, occupées à laver l'unique chemise qui leur sert d'ordinaire à cacher des charmes peu mythologiques; puis, lorsque cette lessive est terminée, elles prennent la chemise dans leurs mains écartées et la tiennent ainsi exposée à l'air pour la laisser sécher. Elles ont bien alors le costume de Nàiades sortant du bain; mais il faut croire Volney lorsqu'il affirme qu'elles n'ont aucun autre attribut des divinités séduisantes qu'il avait le tort de chercher en Egypte. Il est vrai encore qu'on ne rencontre dans cet étrange pays ni claires fontaines, ni ruisseaux limpides. On n'y voit qu'un fleuve immense et des milliers de canaux creusés par la main des hommes. Et cependant, les Égyptiens ont raison de vanter la beauté de ce fleuve! Le dix-huitième siècle n'admirait que le joli, ne comprenait que la grâce, et n'avait pas le sentiment de la grandeur. Nous avons bien changé tout cela, et la plupart des voyageurs sont certainement plus portés à partager l'enthousiasme des indigènes envers le *Dieu Nil* qu'à éprouver pour ce culte national l'ironie légère et la naïve compassion d'autrefois.

CHAPITRE XVI

SYOUT

Il est presque honteux d'avoir passé tout un hiver au Caire sans être allé dans la Haute-Egypte. La plupart des voyageurs ne viennent même au Caire que pour s'embarquer sur le Nil et gagner pour le moins la première cataracte. Peu d'excursions sont, paraît-il, plus belles ; peu de voyages offrent une plus grande variété de spectacles naturels et de souvenirs historiques. Mais, pour se rendre dans la Haute-Egypte, il faut choisir entre deux procédés qui ont chacun leurs inconvénients : le plus simple est de s'embarquer sur de grands bateaux à vapeur qui partent toutes les semaines du Caire et qui font en vingt et un jours le voyage de la première cataracte, aller et retour. J'avoue qu'il ne m'a pas tenté un instant. Être empilé sur un bateau avec une centaine d'Anglais et d'Anglaises, descendre tous ensemble aux mêmes stations,

admirer pendant un nombre de minutes déterminé les mêmes monuments, se sentir toujours serré, pressé par la foule, n'avoir jamais la liberté de ses mouvements et de ses impressions, quoi de plus odieux dans un pays qui semble fait pour la contemplation solitaire, pour les méditations tranquilles et prolongées ! Le second procédé est charmant en lui-même : il consiste à fréter une *dahabieh*, sorte de barque d'une forme élégante, peinte des plus vives couleurs, ornée d'une de ces grandes voiles qui donnent aux canges des pêcheurs l'aspect d'oiseaux de mer voguant sur l'eau. On fait un marché avec un drogman qui se charge de vous nourrir, de vous conduire, de vous fournir des ânes partout où vous tenez à vous arrêter, de vous montrer en détail et suivant vos convenances toutes les curiosités de la route. Une dizaine de bateliers arabes, au teint cuivré, psalmodiant toujours leurs mélancoliques refrains, forment l'équipage de la *dahabieh*. Cette manière de remonter le Nil est délicieuse ; c'est la seule qui puisse convenir à une imagination tant soit peu poétique ; mais, comme on ne va qu'à la voile, à la corde ou à la perche, le voyage est long : il dure un mois et demi, parfois deux mois. Or, on passe avec bonheur deux mois sur le Nil, mais à la double condition de n'être pas tout à fait seul et d'avoir des compagnons de route avec lesquels on soit en parfaite conformité d'humeur, d'idées et de sentiments. Rien de plus dangereux que de s'embarquer avec des personnes dont on n'est pas ab-

solument sûr ! Dans cette immense solitude de l'Egypte, la vie monotone de la dahabieh met immédiatement aux prises les caractères opposés. Que d'imprudents j'ai vus partir, amis intimes en apparence, qui sont revenus presque ennemis mortels ! Je n'ai point osé m'exposer à une aventure de ce genre, et, ne trouvant pas le moyen de remplir complètement les deux conditions d'un agréable voyage dans la Haute-Egypte, je me suis contenté d'aller jusqu'à Syout.

Encore n'ai-je point suivi le Nil pour aller à Syout ; j'ai pris tout simplement le chemin de fer. Le trajet dure douze heures, à travers une contrée singulièrement gâtée par les usines d'Ismail Pacha et par ses plantations de canne à sucre. En partant du Caire vers huit heures du matin, on jouit du spectacle toujours merveilleux des premières heures du jour en Egypte : à droite, le désert lybique, gardé par les grandes Pyramides, étend à perte de vue ses ondulations dorées ; au centre, la vallée verte du Nil s'éveille pleine de fraîcheur et de grâce ; plus au centre encore, le Nil, bleui par la réverbération du ciel, déroule au loin ses courbes majestueuses égayées par de vives colorations. Mais ce qui est particulièrement admirable, ce qui tient du rêve et de la féerie, c'est la seconde ligne du désert, à gauche, du côté du levant. Tout ce que le rose, le bleu et le violet ont de plus doux comme nuances brille sur une rangée de collines reliées entre elles par de légères dépressions de terrain ; les teintes se dégra-

dent peu à peu sur les pentes de ces collines, qui s'abaissent sans cesse jusqu'au Nil qu'elles enveloppent de grandes nappes blanchâtres. Par malheur, quand on a passé les dernières Pyramides de Saqqarah et qu'on arrive dans la moyenne Egypte, le tableau change presque complètement. La vallée du Nil s'élargit tellement, que le désert, des deux côtés, ne paraît plus que comme une bordure claire sur le ciel bleu. La plaine est couverte de champs de canne à sucre, qui ressemblent à s'y méprendre à des champs de maïs ; parfois la récolte est faite, et l'on ne distingue plus qu'une terre noirâtre que des fellahs tournent et retournent dans tous les sens. D'immenses usines, salies par la poussière, s'élèvent de distance en distance. Ces usines, dont le matériel sort des ateliers de la maison Cail, sont, paraît-il, tout ce qu'il y a de plus parfait comme sucreries. Mais elles n'en gâtent pas moins le paysage d'une manière fort désagréable. Rien de plus laid que leurs lourdes colonnes de fumée s'élevant dans l'atmosphère transparente de l'Égypte ! La lumière ne peut pas jouer sur ces masses opaques, qui produisent l'effet de grandes taches dans un tableau étincelant. Au reste, si cette partie de l'Égypte est la moins belle de toutes, c'est, en revanche, la plus riche ; c'est là que se trouvaient les daïras d'Ismâïl Pacha ; aussi tout y est-il merveilleusement organisé pour la culture : des canaux courent dans tous les sens ; la voie ferrée croise des écluses monumentales, d'un épouvantable style gothique,

dont la construction a coûté des millions, sans parler des corvées ; un petit chemin de fer agricole sert au transport des cannes à sucre. A voir la poussière et la fumée qui montent de toutes parts vers le ciel, on ne se croirait plus en Egypte, mais dans les Flandres. Enfin les daïras cessent : à Thenéh, Miniéh, Manfalout, etc., on retrouve l'Égypte, la Haute-Égypte, plus belle encore que le Delta. On longe des heures entières un canal qui arrose tout le pays ; il est rempli de baigneurs uniquement vêtus du hâle bronzé qui les recouvre ; ils sont là par centaines qui grouillent dans l'eau comme des grenouilles et le passage du train ne gêne en rien leur pudeur peu effarouchable ; à la vérité, ils ne paraissent pas nus pour des yeux européens, tant leur couleur les habille : on dirait des personnages dans le genre de ceux qui décorent les dessus des pendules ; leur chair semble être en bronze, et, si on ne les voyait pas remuer, on les prendrait réellement pour des statues admirablement sculptées.

C'est vers huit heures du soir que le train arrive à Syout. J'avais fait la route avec deux charmants compagnons, et nous devions aller loger tous les trois chez le vice-consul français, un négociant copte, qui est un des hommes les plus riches de la ville. Notre hôte nous avait envoyé à la gare un interprète, des ânes magnifiques et une dizaine d'âniers portant de grandes lanternes d'une propreté éclatante. En descendant du train, des groupes d'Arabes nous entourent, éclairés par

les lanternes. Les reflets de la lumière sur ces figures cuivrées leur donnent un aspect étrange, presque sauvage. Nous montons sur nos ânes, et, guidés par notre interprète, éclairés et poussés par nos âniers, nous gagnons la ville. La nuit est profonde, on ne distingue rien, notre caravane brille seule dans l'obscurité. En entrant à Syout, nous traversons au pas de course des ruelles étroites dont les maisons paraissent d'une élévation extraordinaire; au bruit que nous faisons en avançant, de grandes ombres se rangent contre les murs; c'est à peine si nous distinguons des formes humaines lorsque les reflets de nos lanternes viennent tomber sur elles. Nous parcourons un passage voûté, qui est évidemment le bazar: de petites lampes fumeuses éclairent faiblement des étalages de fruits et d'objets indistincts. Nos ânes nous emportent avec une rapidité vertigineuse, comme dans une marche fantastique, à travers une ville endormie. A chaque instant ils sautent de grandes traverses de bois qui servent de soubassements aux portes des différents quartiers; car à Syout, comme autrefois au Caire, chaque quartier est fermé soigneusement la nuit par des portes massives qui interrompent la circulation. Enfin, nous arrivons dans une grande maison éclairée de toutes parts. C'est la demeure de notre hôte, Makarianz Dimian, qui nous attend sur sa porte, entouré de deux ou trois amis en turban noir et en robes jaunes, tandis qu'une foule de domestiques

nègres s'empresstent de venir nous aider à descendre de nos ânes et nous portent presque dans nos chambres respectives.

Je serais bien ingrat si je payais l'hospitalité de Makarianz Dimian par le récit des cancanes qui courent sur son compte à Syout ! Comme tous les riches négociants coptes de Syout, il s'est enrichi, dit-on, au moyen de toutes sortes de commerces dont cette ville a, ou plutôt avait, la spécialité et qui servaient surtout à l'entretien des harems. Aujourd'hui ses propriétés sont considérables ; sa maison est très belle, et il faut convenir qu'il y reçoit les voyageurs français avec une largesse tout orientale. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, mais qui paraît bien en avoir soixante. Petit, maigre, les yeux chassieux, il est dévoré par la fièvre et courbé par la fatigue. Il a épousé une femme qui avait alors huit ans et qui lui a donné deux enfants : un garçon, qui est en ce moment au lycée de Marseille, et une fille, morte quelques mois avant notre arrivée à Syout. Grâce à ce deuil de famille, le harem était vide ; la malheureuse mère était allée dans sa famille se livrer aux épanchements d'une douleur qui portait sur les nerfs de son mari. La maison de Makarianz Dimian m'a donné une idée très exacte de ce qu'est la vie des riches propriétaires de l'Égypte. Dans ce pays où les mœurs antiques ont conservé toute leur originalité, un homme possédant comme Makarianz Dimian une fortune considérable est entouré d'une masse de clients, qui viennent le sa-

luer chaque jour et qui vivent à ses dépens en flattant sa vanité. Ce ne sont pas des serviteurs, ce sont vraiment des *clients* dans l'acception antique du mot, des familiers servant à « l'ornement » de la maison. Tous les soirs, Makarianz Dimian se place dans son selamalek, espèce de salon extérieur où se font les réceptions, et donne audience à sa nombreuse clientèle. Lorsqu'il veut s'occuper de ses affaires, il fait appeler son *écrivain*, copte comme lui, qui dirige une sorte de bureau où sont tenus tous les comptes et où se fait la correspondance. Chaque propriétaire un peu important a son écrivain, qui est toujours copte, personnage fort important, sorte d'intendant d'une grande habileté, habitué à traiter les chiffres avec une dextérité singulière, mais dont les rares qualités de calcul et d'administration demandent à être surveillées avec soin pour ne point tourner au détriment du maître. Outre ses clients, son écrivain et ses employés, Makarianz Dimian a au moins une centaine d'esclaves autour de lui, car je ne parle pas de ceux qui sont répandus sur ses terres. J'ai déjà dit combien l'esclavage était doux en Egypte. Grâce à l'extrême division du travail que permet l'abondance des bras, chaque esclave n'a presque rien à faire ; nous en avions cinq pour nous servir à table, où nous étions quatre personnes ; j'en ai remarqué un dont l'unique fonction consistait à porter le mouchoir de son maître ; un autre dormait à sa porte, attendant des ordres qui ne venaient jamais. L'horreur

de l'activité est général en Egypte. Tout homme qui peut se faire servir n'épargne rien pour cela. Il ne faut pas croire que les riches propriétaires seuls aient des esclaves ; les domestiques eux-mêmes en ont, auxquels ils font autant que possible exécuter leur propre besogne. Un de mes amis, qui avait habité longtemps la Haute-Egypte, me racontait que son cuisinier possédait quatre esclaves. Mais les riches propriétaires en ont un très grand nombre dont l'entretien ne leur coûte presque rien, car la vie est d'un bon marché extraordinaire dans les provinces de la Haute-Egypte. Une famille composée de quatre-vingts personnes y vit sans trop de peine avec un revenu de dix mille francs. Beaucoup d'esclaves sont nés chez leurs maîtres, ils font partie de la maison ; la douceur avec laquelle on les traite les empêche de regretter la liberté : ne sont-ils pas aussi libres, d'ailleurs, et cent fois plus heureux que le fellah, eux qui ne paient pas d'impôts, qui ne sont point exposés à être criblés de coups de courbache par les agents du fisc, qui se marient dans la demeure du maître et qui y voient grandir leurs enfants sans avoir à se préoccuper de les nourrir, de les élever et de verser pour eux, entre les mains de percepteurs avides, une multitude de contributions iniques ?

Makarianz Dimian avait mis à notre disposition ses meilleurs ânes ; c'est sur ces excellentes montures que nous avons parcouru Syout et ses environs. La ville est charmante, pleine de bruit, de

mouvement et de soleil. Les bazars, couverts d'une toiture plate ou en voûte, entrecoupés par des fenêtres rondes qui laissent passer de longs rayons lumineux dans une demi-obscurité mystérieuse, ont eu jadis une grande réputation. Ils sont en décadence depuis que les Anglais, sous prétexte d'arrêter le commerce des esclaves, se sont emparés du monopole de la vente de l'ivoire dans le Soudan. C'est à Syout qu'on fabrique des chasse-mouches pour toute l'Égypte; on y trouve aussi des poteries indigènes, rouges, noires et grises, d'un usage original. J'ai remarqué surtout, parmi ces poteries, des espèces de râpes qui ont la forme de crocodiles et qui servent aux femmes du pays... comment dirais-je? On sait que les fellahines portent rarement des souliers, ce qui les oblige quelquefois à employer des moyens énergiques pour donner à leurs talons la souplesse et la finesse qu'on y admire. Les râpes en forme de crocodile sont leur plus précieux instrument de toilette.

Quelques mosquées ont des corniches et des minarets remarquables, mais qui paraissent médiocres à côté de ceux du Caire. En somme, pour admirer Syout, il faut en sortir; le profil de la ville est délicieux, la ville elle-même est assez ordinaire. Ce qui en fait le charme principal, ce sont les jardins dont elle est entourée et qui la ceignent d'une ceinture verdoyante. Quand on veut jouir de ces jardins et de la campagne environnante, on doit monter sur une colline de la

chaîne lybique, située derrière Syout, et qu'on ne gravit pas sans un certain effort. Les savants vont y visiter des grottes sépulcrales ornées de figures, d'inscriptions et de hiéroglyphes; et tout le monde peut y aller contempler le panorama le plus beau peut-être de l'Égypte, celui qui donne l'idée la plus achevée, la plus parfaite, du pays.

Le fond du tableau est fermé par les contreforts de la chaîne arabique, qui ont une grâce de contours et une richesse de couleurs inouïes. Ils décrivent une immense courbe, autour d'une large plaine où le Nil, la Souhagiéh et les canaux qui en dérivent forment mille circuits. C'est là qu'on reconnaît la justesse de la description d'Amrou! Cette large plaine est à la fois « une prairie verte » et ondoyante », et « un parterre orné des fleurs » les plus variées. » Des champs de lin, d'un bleu délicat, y coupent la verdure dans toutes les directions; d'autres parties de la campagne sont d'un jaune ardent: on dirait un parterre d'une incomparable diversité. De loin en loin, des bouquets de palmiers qui entourent les villages élèvent superbement leurs têtes vers le ciel. Au moment de la crue, toute cette plaine se change en un immense lac, au milieu duquel les villages produisent l'effet d'îles vertes flottant sur les eaux. Alors, suivant l'expression d'Amrou, « il n'y a » plus de communication de l'un à l'autre que par » le moyen de barques légères aussi innombrables » que les feuilles du palmier. » Des milliers de

traînaux glissent sur la surface de cette glace brillante, mouchetée de loin en loin par les touffes gracieuses des palmiers. Mais, dès que l'eau s'est retirée, rien n'égale la splendeur de la verdure parsemée de fleurs qui s'étend dans toutes les directions. Sur le premier plan, Syout, hérissée de coupoles et de minarets, très-longue sur une faible largeur, découpe sa silhouette multicolore dans la lumière plus chaude. A gauche, s'avance la nécropole arabe, remplie de murs blancs et crénelés, de dômes légers et délicats, de constructions innombrables dont la couleur éblouit trop pour qu'on puisse en distinguer très exactement les formes. Cette nécropole est tellement grande qu'elle paraît aussi étendue que Syout ; elle va se perdre dans un désert brûlé, vitrifié, dont l'œil ne soutient pas la prodigieuse réverbération.

A mesure qu'on descend de la colline d'où l'on contemple ce panorama dans son ensemble, chaque fragment pris à part frappe encore d'admiration. Je me rappelle surtout un vaste champ dans lequel de nombreux travailleurs étaient occupés, sous la direction d'un cheik magnifique, à je ne sais quelle moisson. C'est en présence de tableaux de ce genre que l'on comprend les artistes contemporains qui ont cherché dans l'imitation pure et simple de l'Orient la reconstruction des scènes bibliques. Il semble, en effet, qu'ils vous transportent dans le milieu grave, simple, grandiose et lumineux où se sont déroulées les antiques idylles de Ruth et de Booz, du jeune Tobie et du saint homme

Job. C'est la même splendeur dans la nature, la même majesté dans les personnages, la même impression suave et profonde dans les détails, la même beauté naïve dans le tout. Plus on regarde les environs de Syout, plus les souvenirs des premiers âges de l'humanité, tels que l'art nous les a récemment dépeints, se présentent à l'esprit et réveillent l'imagination. Il ne faudrait pas croire que cette campagne verdoyante et fleurie fût solitaire ; elle est, au contraire, extraordinairement peuplée. Dans chaque prairie artificielle, de longues rangées de buffles, de chevaux, de chameaux, de moutons, d'ânes, etc., donnent une animation et une vie saisissantes au paysage. De petits fellahs en guenilles gardent ces troupeaux, autour desquels des hérons blancs et des oiseaux de toutes sortes s'ébattent sans cesse. Avez-vous vu au Musée du Louvre ces toiles de l'école flamande, qui, pour représenter le paradis terrestre, nous montrent de grands jardins couverts de fleurs, où tous les animaux de la création se sont donné rendez-vous, sur lesquels brille un ciel d'un bleu immaculé et qui sont entourés dans le lointain de collines lumineuses ? Telle est l'Égypte à Syout : une combinaison surprenante de verdure et de vie animale, de mouvement et de couleur, la réunion la plus complète et la plus extraordinaire de tout ce qui brille, s'agite et respandit.

Pour nous reposer de ce pétilllement, nous allâmes le soir nous promener sur le bord du Nil. De légers bois de palmiers couraient sur les

rives abaissée du fleuve, le sable passait de la nuance rose à la nuance dorée, pour finir par un bleu sombre qui bientôt se confondit avec le violet du ciel. Il faut avoir vu la variété infinie de la lumière en Égypte pour savoir ce que c'est que la clarté. Aucun mot ne pourrait rendre cette immense série de nuances diverses, tantôt d'un éclat aveuglant, tantôt d'une vigueur assoupie qui finit même par s'assombrir profondément, jusqu'à ce que la lune vienne substituer aux tons vifs de la journée ses lueurs blanchâtres dont l'intensité dépasse encore tout ce qu'on peut imaginer. Quand on rentre en Europe après avoir contemplé de pareils effets, tout paraît terne, noir et sali. Je n'oublierai jamais l'impression que m'ont produits à mon retour les rochers de l'Italie et de la Corse. Ils me semblaient moisissés. Je m'étais habitué à croire que les rochers ne pouvaient être que roses, bleus, violets, opales ou blancs. Je le répète, l'Égypte n'est qu'un immense jeu de lumière, une illusion des yeux, un rêve d'optique sans pareil, qui disparaîtrait à coup sûr si jamais par malheur son soleil venait à s'éteindre. Mais ce danger, Dieu merci ! n'est pas à craindre, et, quoi qu'il arrive, l'on pourra toujours dire de l'Égypte ce que lord Byron disait de la Grèce : « O terre où tout est mort, excepté ton soleil ! »

All but thy sun is set !

CHAPITRE XVII

ISMAÏLIA — LE DÉSERT. ARRIVÉE CHEZ LE CHEIK SÉOUD

Ce n'était pas tout que d'être allé à Syout ! Si j'avais pu renoncer à remonter le Nil jusqu'à la première cataracte, je ne me serais jamais consolé de ne point visiter le canal de Suez, cette création réellement française qui restera l'une des plus grandes œuvres de notre siècle. J'ai souvent entendu répéter en Egypte : — D'où viennent les prétentions de la France sur ce pays ? Y a-t-elle, comme l'Angleterre, des intérêts commerciaux et militaires de premier ordre ? Ne peut-elle s'en détacher sans compromettre la route qui conduit à ses plus importantes colonies ? — Cette manière de raisonner est bonne peut-être pour des économistes et des disciples de l'école de Manchester. Mais les intérêts tangibles ne sont pas tout dans ce monde ; ils ne font pas seuls la grandeur et la

gloire d'un peuple. S'il en était autrement, d'ailleurs, les Anglais n'auraient guère plus de droits que nous sur l'Égypte, car l'Inde, ainsi que M. Bright le leur a démontré à diverses reprises, leur coûte plus d'efforts qu'elle ne leur rapporte de profits; en sorte qu'une sagesse vulgaire leur conseillerait de s'en débarrasser le plus rapidement possible, et non de travailler sans cesse à garantir la liberté des routes qui y conduisent.

L'Égypte se rattache aux plus grands souvenirs de notre histoire contemporaine. Depuis la fin du siècle dernier, elle est liée à notre vie nationale par des chaînes morales cent fois plus solides que des chaînes matérielles. Cette admirable contrée était en quelque sorte perdue aux yeux de l'Europe lorsque le général Bonaparte l'a retrouvée et l'a révélée au monde, qui ne la connaissait plus. La conquête de l'Égypte par les armées françaises est une des plus merveilleuses épopées militaires de l'histoire. Suivant un mot devenu presque ridicule à force d'être légendaire, quarante siècles ont contemplé, du haut des pyramides, l'innombrable essaim des cavaliers mameluks venant se heurter contre les carrés de nos soldats, et se dispersant dans toutes les directions après s'être inutilement brisés contre ces murailles humaines, plus inébranlables que des murailles de pierres. Toute la gloire des campagnes de l'Empire n'a point éclipsé le rayon lumineux que ces combats héroïques avaient fait briller sur le front de Bonaparte, à l'aurore de son génie et de sa fortune. Nous

avons dû abandonner l'Égypte ; mais, au moment même où nous la perdions militairement, les travaux de nos savants, de nos jurisconsultes, de nos administrateurs en faisaient la conquête morale, en découvrant à l'Europe tous les secrets d'un pays enveloppé jusque-là de profonds mystères. Même après les études de l'Institut d'Égypte, il restait pourtant une grande énigme à déchiffrer. Les admirables monuments que les compagnons de Bonaparte avaient décrits, et dont l'image, grâce à eux, avait pénétré partout, étaient couverts de caractères étranges qui recélaient les souvenirs de l'histoire la plus reculée. C'est le génie d'un Français qui a découvert aussi ce secret, et la vieille Égypte, l'Égypte des Pharaons, berceau de la civilisation humaine et des arts, conquise à son tour par un des nôtres, est venue nous consoler de la perte matérielle de l'Égypte moderne, dont nos armées s'étaient emparées, et que nos généraux, hélas ! n'avaient pas su conserver. Succès magnifique, mais encore incomplet ! A demi détachée de l'empire ottoman, l'Égypte, sous la conduite d'un homme d'État de premier ordre et d'un indomptable capitaine, Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha, a semblé s'élancer un jour vers de nouvelles destinées. Qui donc s'est présenté alors pour la soutenir, la guider, la protéger dans la voie où seule elle entrait en Orient, toujours vivante au milieu du monde musulman tombant de défaillance et de consommation ? — La France ! On sait quels vastes et généreux projets notre pays formait en 1840

pour l'avenir de l'Égypte. Là aussi, par malheur, le résultat définitif n'a pas répondu à la grandeur de l'inspiration. Néanmoins, il est résulté de cette tentative hardie, singulièrement politique sous ses apparences aventureuses, un avantage fécond et suffisamment glorieux. L'Égypte a obtenu une existence individuelle, qui l'a mise à l'abri des grands chocs dont le reste de l'Orient a été ébranlé. L'influence de la France sur ce pays n'était point épuisée. Pour rendre à l'Égypte toute son importance politique, commerciale et militaire, il fallait reprendre les grands desseins des Pharaons et en faire la route maritime de l'Asie. Entreprise semée d'obstacles plus difficiles peut-être que le déchiffrement des hiéroglyphes ! Mais la France avait à offrir à l'Égypte un homme de génie de plus, si le génie, comme l'a dit Buffon, est fait de patience, de courage et de volonté. Pendant combien d'années M. de Lesseps n'a-t-il pas eu à lutter contre les hommes pour commencer le percement de l'isthme de Suez ? La lutte contre la nature n'a plus été ensuite qu'un véritable jeu. Après avoir vaincu les jalousies des nations, les intrigues des cabinets, les inquiétudes des politiques, les résistances de l'opinion, il ne lui a point été difficile de vaincre les sables du désert. Pour qu'il accomplît son œuvre jusqu'au bout, il fallait que la France eût renoncé à toute pensée d'ambition personnelle sur l'Égypte : car ouvrir l'isthme de Suez, c'était, tout le monde le voyait, créer dans cette contrée tant de fois fécondée par nous un intérêt anglais

avec lequel nous aurions, par la suite, toujours à compter. Et cependant M. de Lesseps n'a pas rencontré dans le gouvernement et dans le public français une minute d'hésitation : le concours qu'ils lui ont prêté a été énergique, constant, dévoué. La France a bien des défauts, et, depuis qu'elle est malheureuse, on les signale de tous côtés avec une grande acrimonie; mais elle est la seule nation qui ait jamais versé sans marchander son argent, ses sueurs, son génie et son sang pour des œuvres désintéressées : elle n'est pas seulement le soldat du droit, elle est le pionnier platonique du progrès et de la civilisation.

J'aurais donc été désolé de quitter le Caire sans avoir vu le canal de Suez. Heureusement pour moi M. Coulon, avocat de la Compagnie de Suez et l'un des hommes qui font le plus d'honneur à la France en Égypte, soit par son caractère, soit par son esprit, s'est chargé de me montrer le canal, d'Ismaïlia à Port-Saïd. La partie devait être complète. Outre le canal de Suez nous voulions aller visiter dans le désert un cheik arabe, ami de M. de Lesseps et qui s'est montré, durant tous les travaux de l'isthme, notre allié fidèle. Je dis : nous, car je n'étais pas seul avec M. Coulon ; nous avions encore trois compagnons de route, dont une femme charmante, spirituelle et courageuse, que les fatigues de notre excursion n'avaient pas effrayée et qui les a supportées jusqu'au bout avec une bonne humeur et une grâce admirables. On va voir cependant que nous ne sommes point arrivés

sans efforts chez notre cheik arabe, et que tous les hasards de la vie aventureuse du désert ne sont point séduisants ! Rien de plus prosaïque que le voyage du Caire à Ismaïlia : il se fait en chemin de fer sans le moindre incident, dans des wagons très confortables, munis d'excellentes persiennes, qui préservent de l'accès de la lumière et de la chaleur. Ismaïlia est le type de la ville artificielle : elle a surgi en plein désert, au milieu du sable aride, dans une région où il n'y avait, avant sa fondation, ni une goutte d'eau, ni un brin de verdure. En face de la ville s'étend aujourd'hui le lac Timsah ; mais le lac de Timsah, en dépit de la profondeur de ses eaux, est aussi artificiel que la ville d'Ismaïlia elle-même. C'est une simple dépression de terrain dont M. Lesseps a su profiter avec habileté. Le 27 avril 1852 fut posée la première pierre d'Ismaïlia. 20,000 ouvriers travaillaient dans les environs. Pour abreuver cette foule il fallait dépenser 8,000 francs par jour ; l'eau coûtait 40 c. par tête ! Quant à la terre, c'est au moyen des déblais provenant de l'excavation du canal qu'on s'en est procuré. Les maisons ont poussé peu à peu sur ce sol aride ; de beaux enclos les ont entourées ; et rien n'est plus pittoresque que cette jolie oasis, où tout, les plantes aussi bien que les constructions, a été en quelque sorte élevé par des mains humaines. Il y a de superbes jardins à Ismaïlia. Le plus beau de tous appartient à M. Pierre, un aimable homme chargé d'entretenir l'appareil hydraulique qui envoie de l'eau à Port-Saïd, ville

primitivement aussi aride qu'Ismâïlia. Le jardin de M. Pierre produit toutes les fleurs et tous les fruits de l'Égypte et de l'Inde. On y voit de très-jolies pelouses, non de gazon, mais de cette plante particulière qui le remplace sur les bords du Nil et dans le désert; on y admire des allées ombreuses, de fraîches tonnelles, des corbeilles élégantes et touffues. Le propriétaire, qui nous le montrait avec amour, a tenu surtout à nous conduire dans un gracieux petit recoin, qui représentait, selon lui, avec une exactitude frappante un paysage des Vosges. Ah! monsieur Pierre! monsieur Pierre! Ne vous faites-vous pas quelque illusion? C'est égal! créer en plein isthme de Suez quelque chose qui rappelle les Vosges, ne fût-ce qu'aux regards prévenus d'un propriétaire, n'est-ce point un triomphe du génie humain presque aussi remarquable en son genre que les Pyramides ou le Serapeum de Memphis?

Nous avons fort bien diné chez M. Pierre; puis nous sommes allés nous promener jusqu'au canal de Suez. On passe d'abord devant un grand palais, fort lourd, comme tous les palais modernes de l'Égypte, et dont l'aspect abandonné fait mal au cœur. Ismaïl-Pacha ne l'a fait construire que pour donner un bal à ses invités lors de l'ouverture du canal. Depuis ce bal, le palais est fermé, et le vent du désert souffle sans cesse dans ses grandes salles inhabitées, qui, un jour, ou plutôt une nuit, ont été resplendissantes de couleur et de mouvement. Voilà ce qui s'appelle *faire grand!*

Plus loin, sur le bord même du canal, un chalet jadis élégant a été élevé pour permettre à Ismaïl-Pacha de montrer à l'Impératrice Eugénie la perspective du canal qui se perd dans les eaux du lac Timsah. Ce chalet a subi le sort du palais. Le Kam-sin l'a presque décapité. Illusions des grandeurs humaines ! Lorsque Ismaïl-Pacha et l'Impératrice Eugénie, au faite de la grandeur, de la puissance, de la richesse et des plaisirs, assistaient de ce chalet, sous un soleil de feu, à des fêtes dont l'Orient, même au temps des kalifes, même au temps des *Mille et une nuits*, n'avait jamais vu les pareilles, pouvaient-ils se douter que l'un d'eux serait renversé du trône, déshonoré par la banqueroute, tandis que l'autre, cent fois plus malheureuse, pleurerait, sous le ciel sombre de l'Angleterre, la perte de son empire, de son mari et de son fils ? Il n'est pas nécessaire d'aller contempler dans la Haute-Égypte les ruines de Thèbes, de Louqsor et de Karnac pour méditer sur la profondeur des révolutions humaines, sur les grandes chutes qui succèdent aux succès les plus glorieux, sur l'enchaînement prodigieux de triomphes et de catastrophes qui constitue la trame brillante et douloureuse de l'histoire. Il suffit de considérer à Ismaïlia, du haut d'une de ces collines de sable que le vent du désert crée et renverse sans cesse, ces monuments modernes qui sont déjà des ruines, et cette immense plaine ondulée, où, pendant les fêtes de l'ouverture du canal, des milliers d'hommes, musulmans et chré-

tiens, accourus des cinq parties du monde, étaient venus célébrer une victoire éclatante du génie humain sur la nature insensible. Pour peu qu'on soit porté aux réflexions philosophiques, ce spectacle est plein de tristesse. La pensée de bouleversements historiques si voisins de nous, dont chaque objet porte la trace vivante et palpitante, ne nous touche-t-elle pas plus encore que des tragédies dont le souvenir se perd dans la nuit des siècles, que l'érudition seule a découvertes et dont les détails sont restés fort problématiques?

On ne voit d'Ismaïlia qu'un lambeau du canal, lambeau assez étroit, car il n'a que 60 mètres de largeur, et qui paraît l'être plus qu'il ne l'est en réalité, grâce à l'élévation des dunes dans lesquelles il est creusé. Mais si par hasard un bateau à vapeur, un de ces bateaux qu'on trouve énormes lorsqu'on les examine séparément, traverse le canal, les proportions réelles sont tout de suite rétablies : le bateau est au large dans le canal, malgré les dimensions considérables de sa carcasse et la grande hauteur de ses mâts. Néanmoins, ce n'est pas à Ismaïlia qu'il faut voir le canal. En revanche, on ne s'y laisse pas d'y contempler le lac Timsah; il est plus beau que la plupart des lacs naturels. Le jour, sa teinte bleuâtre se relève avec une vigueur singulière sur le fond jaune du désert. Le soir, éclairé par de nombreuses touées lumineuses destinées à indiquer aux bateaux la voie qu'ils doivent suivre, il produit peut-être un effet plus saisissant encore. Nous

habitions le chalet de M. de Lesseps, quoique M. de Lesseps n'y fût pas. Mais, absent ou présent, son hospitalité est la même ; sa porte est toujours ouverte aux voyageurs. Le soir, sur le balcon de ce chalet, la vue des navires arrêtés dans le lac, des ombres lointaines projetées par les collines de sable, de l'illumination des bouées et, par-dessus le tout, du ciel semé d'étoiles était magnifique. Et comment résister à l'impression de ce tableau plein d'animation, lorsqu'on songe que, peu d'années auparavant, il n'y avait rien à la place où nous étions : ni maisons, ni arbres, ni lac, ni navires, ni lumières ; rien que le désert immense et silencieux sous le ciel étincelant !

Après avoir bien dormi, malgré ces réflexions morales, dans le chalet de M. de Lesseps, nous sommes partis le lendemain à six heures du matin sur un des plus jolis canots de la Compagnie. Le soleil se levait dans une vapeur rougeâtre qui se reflétait sur le sable et sur les eaux. Le lac Timsah traversé, nous sommes entrés dans le canal. Les bords, comme je l'ai déjà dit, en sont très-élevés ; quelques roseaux y poussent, mais en bien petit nombre ; c'est en vain qu'on a essayé de planter des arbres sur les talus que forment les collines de sable ; les eaux salées ne conviennent pas à la végétation. On est, pendant un certain temps, comme encaissé dans des murailles naturelles. Peu à peu pourtant, les bords s'affaissent, le canal s'élargit, il a 100 mètres de largeur ; quelquefois, des petits lacs, formés, comme le lac Timsah, par

des dépressions de terrain, le longent d'un côté ou de l'autre. La traversée du canal serait monotone sans les jeux de lumière qui transforment tout en Egypte; les seuls incidents qui viennent l'égayer sont le vol d'un lourd oiseau de mer traversant l'horizon, ou la vue d'un Arabe à cheval, se détachant du haut d'une colline sur le fond éclatant du ciel. C'est à *êl Kantara*, tout près du lac *Menzalèh*, que nous avons quitté le canal. Nous devions y prendre des chevaux pour arriver, après huit ou dix heures de marche dans le désert, chez le cheik arabe que nous allions visiter.

Notre cavalcade se composait d'un guide parfaitement noir, monté sur un chameau lépreux. Derrière lui venait l'un de nous, grimpé sur un beau dromadaire gris; puis les chevaux conduits par des *sais* : la tête de ceux-ci était entourée de turbans rouges et dorés, et leur corps était enveloppé dans une grande tunique blanche avec des pantalons bouffants de la même couleur. Je ne parle pas des ânes, des âniers et des domestiques. A mesure qu'on s'avance dans le désert, on est de plus en plus frappé de sa beauté particulière, mais saisissante. Tout près du canal, dont les bords sont si peu élevés qu'on ne les distingue pas, on voit passer de grands bateaux qui paraissent glisser dans le sable. Rien de plus étrange, que de rencontrer au milieu du désert un bateau à trois mâts, avec ses vergues, ses cordages, sa chaudière et ses voiles; et cependant, ce n'est plus seulement d'un côté que nous apparaissaient des bateaux :

nous en distinguions très-nettement d'autres du côté opposé, à des distances infinies, voguant sur une sorte de mer transparente, semée d'îlots, remplie de constructions fantastiques, émaillée de continents, de forêts, de palais merveilleux. Séductions étranges du mirage ! pendant toute la durée de notre route, nous avons eu sous les yeux des lacs, des îles, des massifs ombreux, des images invraisemblables, tant leur forme était pleine de gracieuse fantaisie. Quelquefois le mirage se produit tout près de vous. On croit alors être à quelques pas d'une nappe d'eau brillante ; on s'avance, elle recule ; on s'avance encore, elle s'évanouit. Le même mirage varie de minute en minute ; les contours des objets s'y modifient, s'y transforment, y disparaissent et s'y reproduisent, comme font les nuages au ciel. Avec un pareil spectacle, il est impossible de trouver le désert monotone. Et ce n'est pas tout : à chaque instant quelques monticules recouverts d'une végétation rabougrie offrent à la lumière un réflecteur particulier où elle prend une nuance nouvelle, d'une incomparable finesse ; toutes les variétés de tons gris et bleuâtres se présentent peu à peu aux regards, mais avec une délicatesse qu'on ne voit point ailleurs. Le désert est comme la mer : aussi uniforme dans ses lignes, il est aussi multiplié dans ses effets et dans ses colorations ; seulement, sauf aux heures où le soleil est perpendiculaire et où il est presque impossible de supporter l'ardente réverbération du sable, ses teintes sont d'une douceur

que la mer elle-même ne présente point; elles vont se fondant avec harmonie jusqu'à l'horizon; à cette limite extrême l'air a des trépidations également lumineuses qui semblent être un prolongement mobile du désert.

Vers midi, nous avons dressé notre tente pour déjeuner et pour nous reposer; puis nous avons repris notre marche, et le soleil commençait à baisser lorsqu'une brillante cavalcade est apparue s'avancant vers nous. C'étaient les fils du cheik, qui venaient à notre rencontre. Montés sur des chevaux fringants, vêtus de ces costumes arabes qui ont une grâce et une ampleur admirables, entourés d'immenses lévriers, ils avaient fait une longue chasse avant de nous rejoindre. Ils n'étaient pourtant point fatigués; tandis que nous avions bien de la peine à pousser nos chevaux exténués de chaleur, les leurs couraient, ou plutôt volaient dans tous les sens avec une rapidité vertigineuse. On les voyait tantôt partir comme une flèche à la poursuite d'un gibier imaginaire, puis revenir brusquement vers nous, tantôt s'arrêter à nos côtés, les naseaux fumants, et pousser des hennissements qui se perdaient dans le désert. Les lévriers, dont la maigreur attestait la vie d'exercices perpétuels, les suivaient et les dépassaient dans ces courses folles. Ainsi escortée, notre caravane avait pris une allure nouvelle, plus hardie et plus entraînée. Néanmoins, le soir tombait et nous n'arrivions pas. Les fils du cheik nous précédaient, franchissant d'un bond les monticules de sable qui

se présentaient sur leur passage. Tout à coup, ils se jettent à la nage à travers un canal d'une profondeur médiocre, mais d'une largeur effrayante. Nous les suivons de notre mieux. Les premiers arrivés sur l'autre rive se retournent pour s'assurer que tout le monde fait la traversée. Admirable simplicité de la vie du désert ! Les deux *saïs* qui tenaient le cheval de notre compagne de route s'étaient jetés bravement à l'eau .. non toutefois sans avoir enlevé d'un mouvement rapide leurs longues tuniques blanches et leurs pantalons bouffants. L'un d'eux, qui s'avancait le premier, à quelque distance en avant du cheval, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que son nouveau costume avait de fâcheusement dépareillé, ne paraissait préoccupé que du soin de sauver l'ancien, qu'il élevait sur sa tête en compagnie de deux ombrelles, comme César portant ses *Commentaires* au-dessus des flots. Ses dents d'ivoire brillaient d'un vif éclat, car la fraîcheur de l'eau lui faisait ouvrir une large bouche. Le second *saïs* se tenait plus près du cheval dans une attitude non moins sculpturale. Je n'ai jamais vu de tableau de genre plus gai, et jamais, à coup sûr, le désert n'a retenti d'éclats de rire plus sonores, tandis que les deux héros de l'aventure, la conscience absolument tranquille, ne semblaient pas comprendre l'inconcevable plaisir que nous trouvions à traverser un gué bien long, bien froid et bien fatigant.

Nous n'étions pas encore au but, mais nous étions dans les domaines du cheik ; de grands

champs de blé formaient des sortes d'oasis au milieu du désert. A chaque instant, il fallait sauter des fossés pleins d'eau, exercice fort pénible pour nos chevaux harassés, mais que ceux des fils du cheik et les lévriers exécutaient avec une souplesse merveilleuse. La nuit tombait de plus en plus : les étoiles commençaient à briller, et l'on n'entendait plus, dans l'immense espace sombre et silencieux, que le murmure de quelques grillons qui chantonnaient leur refrain nocturne. Nous étions épuisés. A chaque instant nos chevaux s'arrêtaient, tendaient le cou, allongeaient la tête en reniflant fortement, et poussaient un gémissement plaintif. Ils enfonçaient le pied dans le sable ou dans la boue, et ne l'en tiraient qu'avec peine. L'obscurité était si grande qu'à quelques pas nous ne nous distinguions plus les uns des autres, et que nous avions besoin, pour nous retrouver, de jeter de grands cris qui se perdaient sans écho. Nous étions victimes des plus décevantes illusions : nous prenions une série de monticules de sable pour une série de tentes ; nous croyions être dans le camp ; mais, si nous appelions, rien ne répondait ; nous apercevions une lumière au loin et nous nous avançons pleins de courage : c'était une étoile qui se levait à l'horizon. Il est impossible d'imaginer l'impression de profonde mélancolie d'une nuit pareille dans le désert. Aucun arbre, aucune ombre ne se lève devant vos yeux ; aucun bruit ne vous ranime ; tout est plat et muet à l'infini. Enfin, après deux ou trois heures de cette marche désespérée, les aboie-

ments des chiens se font entendre et quelques lumières véritables apparaissent. Nous heurtons, en passant, des masses noirâtres qui se trouvent être des chameaux endormis : ils se réveillent en poussant leur grognement désagréable et strident. Mais aucun obstacle ne nous arrête jusqu'au moment où une immense tente tout ouverte devant nous et remplie de coussins séducteurs s'offre enfin à nos regards : elle est éclairée par ces grands falots qu'on trouve partout en Égypte ; un beau feu brûle à côté ; des ombres d'Arabes se profilent sur les flammes rouges. Un cheik superbe, vêtu d'un costume tout blanc qui semble lumineux dans l'obscurité, s'avance vers nous avec une dignité et une grâce exquises. Nous étions les bienvenus chez le cheik Séoud !

CHAPITRE XVIII.

UNE NUIT SOUS LA TENDE. — SAN.
LAC MENZALÉH — PORT-SAÏD.

La réception du cheik Séoud était bien faite pour nous reposer de nos fatigues. Il avait placé autour de sa tante, de grands matelas recouverts de tapis moelleux, œuvres des femmes de son harem. C'est sur ces divans improvisés que nous nous étendîmes avec délices, tandis que le cheik nous faisait les honneurs de son camp et que ses serviteurs s'empressaient de nous offrir leurs services. Autour du grand feu qui flambait en face de nous, des Arabes, assis sur des selles de chameaux ou accroupis par terre, se groupaient pittoresquement ; quelques-uns d'entre eux avaient des têtes superbes, des yeux d'une grandeur et d'un éclat incomparables ; des nattes de cheveux débordant de leurs couffies tombaient sur leurs épaules et donnaient à leur pysionomie,

déjà si expressive, je ne sais quelle originalité en harmonie parfaite avec la scène qu'ils semblaient jouer sous nos yeux. Quelques nègres se mêlaient timidement à eux. De temps en temps nous voyions apparaître aussi, derrière une toile qui nous séparait du harem, des têtes curieuses, faiblement éclairées par la lueur des flammes : elles examinaient avec surprise tous nos mouvements. Un des Arabes placés à côté du feu pilait le café dans un mortier de métal ; il frappait les grains en cadence, et chaque fois qu'il relevait le pilon, il choquait légèrement le bord du mortier afin de savoir, d'après la plus ou moins grande intensité du son, si le café était plus ou moins en poudre. Ces notes argentines, mêlées au murmure discret des groupes, au grognement sourd des chiens qui venaient se chauffer près du feu, et au silence profond du désert, produisaient un effet étrange. Le cheik Séoud nous entourait de prévenances ; mais, avec une réserve du meilleur goût, il semblait nous laisser à nos impressions, qui étaient vives en présence d'un tableau aussi nouveau pour la plupart d'entre nous.

Nous n'étions pourtant pas au bout de nos épreuves. L'heure du dîner était arrivée. Nous avions des cuillers et des fourchettes dans nos bagages, mais il eût été peu poli de s'en servir. Le cheik avait fait apporter un grand plateau chargé de plats, autour duquel nous nous assîmes sur des selles de chameaux : il se mit à côté de nous avec un de ses frères, personnage peu élégant que nous

avons déjà surnommé le cheik Cannelle, parce qu'il prenait sans cesse des morceaux de cannelle dans un sac suspendu à sa ceinture et les mâchait avec une évidente satisfaction; les fils et les neveux de Séoud s'apprêtèrent à nous servir. Nous étions pressés par une sorte de haie humaine. Je ne sais quelle impression nous produisions sur cette nombreuse assistance; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous faisons une figure assez piteuse lorsqu'il nous fallait puiser avec nos doigts dans le plat même où le cheik Cannelle enfonçait ses mains longues et parfumées. Quant au cheik Séoud, qui nous croyait sans doute embarrassés par la grosseur des morceaux, il saisissait bravement un poulet à pleins poings, et, dans l'espace d'une minute, il le déchiquetait en vingt morceaux; puis, choisissant la partie qui lui paraissait la plus fine, il l'offrait avec un sourire plein de galanterie à notre compagne de route, fort épouvantée de cette politesse arabe, à laquelle il fallait répondre en souriant aussi. Le dîner était copieux. Les plats succédaient aux plats: mais c'est avec les trois doigts de la main droite qu'on enlevait les crèmes et les confitures aussi bien que les ailes de poulet. Les fils du cheik circulaient autour de nous, tenant des gargoulettes remplies d'eau sur leurs mains relevées afin de nous servir à boire. En dépit du manque d'habitude, vers la fin du dîner nous mangions comme de vrais Arabes; la première répugnance surmontée, la gaîté n'en était que plus vive. A la fin du repas, un esclave noir nous passa d'abord une tasse de

cannelle d'un goût fort agréable, puis une tasse de café préparée à la manière turque.

Nous étions trop harassés pour prolonger longuement la veillée, quoique le cheik, qui causait fort bien, fût très désireux d'apprendre de nous pourquoi la France avait changé d'émir et avait remplacé le maréchal de Mac-Mahon par M. Grévy. Il s'expliquait mal le mécanisme républicain, et je doute que nous soyons parvenus à le lui faire comprendre. Bientôt fatigués de parler politique, nous nous étendîmes tout habillés sur des matelas et sur des couvertures pour essayer de dormir. Mais mille bruits nous tenaient éveillés. Dans une tente à côté de la nôtre, des Arabes causaient avec animation ; au dehors, des chameaux grognaient, des buffles mugissaient, des chevaux hennissaient. Tous ces animaux étaient installés dans le camp, vivant, pour ainsi dire, en famille avec leurs maîtres. Au milieu de la nuit, un cheval qui s'était détaché mit tout le monde en émoi ; ce fut un tumulte indescriptible. Le matin, dès que le jour commença, le bruit devint plus vif encore ; chacun saluait l'aurore à sa manière, et l'ensemble de ces manières était assourdissant. Nous nous levâmes cependant reposés. Notre hôte était depuis longtemps sur pied, donnant des ordres à ses nombreux serviteurs qui conduisaient les troupeaux aux pâturages ; des femmes agitaient du lait dans une grande outre pour faire du beurre ; des enfants demi-nus couraient dans le sable ; le désert s'étendait au loin à perte de vue ;

une vapeur légère, irisée par les premières lueurs de l'aurore, semblait le couvrir d'un voile discret.

Tous les amis du cheik Séoud arrivèrent de leurs campements respectifs pour nous saluer. On les voyait apparaître au loin, montés sur des chevaux d'une superbe allure, drapés dans leurs magnifiques costumes et portant en bandoulière d'immenses carabines qui brillaient au soleil levant. On devait nous donner, pour nous distraire, le spectacle d'une chasse au faucon, et je me croyais déjà sur le point de contempler de délicieux tableaux dans le genre de ceux de Fromentin. Malheureusement le gibier manquait, la saison n'étant pas propice. Il fallut se contenter, ô désillusion ! d'une chasse artificielle. Un chevreuil empaillé, auquel on avait arraché les yeux, servait d'appât. Ses orbites dépouillées avaient été remplies d'une viande quelconque. Du plus loin que les faucons apercevaient ce mannequin, que deux Arabes agitaient fortement pour imiter les bonds du chevreuil, ils se jetaient avec fureur sur la place des yeux, où ils trouvaient une nourriture abondante. Les fauconniers les excitaient par une série d'exclamations vibrantes. La férocité avec laquelle ces oiseaux de proie arrachaient les yeux factices du mannequin m'a complètement consolé, j'en conviens, de ne pas avoir assisté à une chasse réelle. Voir déchirer de véritables yeux avec cette fougue carnassière doit être un spectacle odieux ! Le groupe de la famille et des amis du cheik qui contemplaient cette scène sauvage était admirable.

Le cheik Séoud a de nombreux enfants plus beaux les uns que les autres, et des neveux plus beaux encore que ses enfants. L'un de ses neveux, vêtu d'une grande robe bleue, la chevelure tressée et flottant sur les épaules, était merveilleux de grâce, de vigueur et de souplesse. Les deux plus jeunes fils du cheik ne le cédaient guère à leur cousin. L'aîné, nommé Abdul-Aziz, avait onze ans : je n'ai jamais vu de tête plus naturellement mélancolique ; toutes les vagues tristesses du désert se reflétaient dans ses yeux doux et craintifs. Le second, âgé de huit ans, semblait au contraire la pétulance et l'entrain mêmes. Je l'avais remarqué la veille pour son ardeur à cheval. C'est lui qui galopait avec le plus de vitesse, qui jetait en l'air avec le plus de hardiesse sa longue carabine, qui la rattrapait dans sa main avec le plus de dextérité ; il la braquait de temps en temps vers un gibier de fantaisie, faisait semblant de tirer, puis se précipitait sur sa prétendue victime avec la rapidité de l'éclair : les plis de son manteau et de sa couffieh, agités par le vent, encadraient d'une manière charmante ce petit être intrépide et délicat, apparition délicieuse qu'on aurait prise pour le génie ailé du désert.

A notre départ, le cheik et toute sa suite se mirant en devoir de nous accompagner, en exécutant autour de nous les plus élégantes fantasias. Après avoir fourni une course insensée, ces superbes cavaliers s'arrêtaient brusquement, à une certaine distance de nous, sur la ligne même du mirage. Ils

s'y détachaient en silhouette, la taille élancée, le poing sur la hanche, tandis que leurs chevaux tendaient la tête pour respirer à pleins naseaux l'air du désert, et laissaient flotter au vent cette queue transparente et effilée que Fromentin a si bien reproduite. A l'extrémité de ses domaines, le cheik Séoud nous abandonna, après nous avoir embrassés cordialement à tour de rôle ; mais ses fils nous accompagnèrent jusqu'à Sân, l'ancienne Tanis, dans les ruines de laquelle nous devons déjeuner.

L'arrivée à Tanis par le désert surprend comme une apparition subite du chaos. Après avoir traversé une série de monticules élevés, où les cavaliers vus à quelques pas prennent des proportions gigantesques, on aperçoit tout à coup une vallée profonde terminée par une rangée de collines absolument rouges, mais qui ne doivent cette coloration qu'à des débris de poteries antiques tellement nombreux qu'ils recouvrent le sable de toutes parts. Sur ce fond écarlate se détache une sorte de muraille cyclopéenne, formée d'immenses blocs roses qu'on croirait jetés au hasard dans un absolu désordre. Nos Arabes, se précipitant au galop de leurs chevaux, vont se grouper, comme par un secret instinct des effets pittoresques, contre ce gigantesque massif. En avançant, nous distinguons derrière cet amas confus de pierres immenses des débris d'obélisques, des sphinx encore intacts, des colosses à demi enfouis dans la terre, des colonnes ornées de chapiteaux en fleurs

de papyrus, des monolithes de toutes sortes éparpillés au loin sur le sol. C'est tout ce qui reste de Tanis, la ville préférée des rois Hycsos, lieu à jamais célèbre par la continence de Joseph et par les mœurs relâchées de la femme de Putiphar ! O sévérité des jugements de l'histoire ! cette malheureuse femme de Putiphar est restée dans la mémoire des rigoristes comme le type le plus complet de la débauche matrimoniale, et personne ne rappelle les circonstances atténuantes qui expliquaient, si elles ne la justifiaient pas, sa conduite ! La Bible dit en termes formels que Putiphar était un eunuque (1) du Pharaon, ce qui n'a absolument rien d'in vraisemblable. Aujourd'hui certains eunuques ne se contentent même point d'une femme, ils ont tout un sérail. Mais les idées sont moins austères que jadis ; car on ne se scandalise plus, on rit au contraire aux éclats, lorsqu'il se produit dans leur intérieur des scènes de mœurs bibliques. J'ai cherché en vain à Tanis un lambeau du fameux manteau de Joseph. Il n'y en a plus la moindre trace. Rien n'y indique l'emplacement de la scène fameuse dont le souvenir tout moral a vécu plus longtemps que les monuments de pierre où elle s'est produite. Cette réflexion est fort encourageante pour la vertu, mais elle satisfait moins la curiosité. Tanis, pour son malheur, n'a pas uniquement abrité des hommes aussi chastes et aussi intelligents que Joseph. C'est

(1) Tel est en effet le sens exact du mot hébreu *sais* fidèlement traduit par la Vulgate.

pourquoi le prophète Isaïe ne cessait de l'accabler de ses sarcasmes : « Les principaux de Tsoan sont fous, les principaux de Noph (Memphis) se sont trompés », disait-il. Et Ezéchiel, joignant la menace au sarcasme, ajoutait : « Je désolerai Pathros ; je mettrai le feu à Tsophan (Tsoan), et j'exercerai des jugements à No. » Toutes ces prévisions se sont réalisées. Les collines qui avoisinent aujourd'hui Tsoan ou Tanis semblent rougies par le feu vengeur. Mais nous n'y étions pas venus pour constater la vérité des prophéties ; nous y étions venus pour déjeuner, et, comme le cheik Séoud nous avait fait apporter un bel agneau rôti et garni de riz à la mode arabe, nous nous empressâmes de faire honneur à ce mets délicat. On ne saurait croire combien les méditations philosophiques sur les ruines des empires jointes à l'air du désert aiguisent l'appétit !

De Tanis à Port-Saïd, le trajet se fait par eau. Nous nous embarquâmes d'abord sur un bateau plat, conduit tantôt à la perche, tantôt à la corde, par une dizaine de bateliers qui chantaient, en travaillant, des refrains monotones. Il s'agissait d'arriver ainsi au lac Menzalèh, où l'on nous avait promis, pour continuer notre traversée jusqu'à Port-Saïd, la plus belle dahabieh du lac. Si c'était la plus belle, que sont donc les autres ? Nous étions cinq entassés dans une petite chambre où l'on n'eût pas été trop au large à trois, sans air respirable, avec l'accompagnement d'une forte odeur de poisson gâté. Notre dahabieh servait d'ordinaire

aux pêcheurs. Le lac Menzalèh contient des multitudes innombrables d'oiseaux et de poissons ; on y fait autant de chasses que de pêches, et réciproquement. Comme ses eaux n'ont aucune profondeur, la dahabieh, poussée par un vent très-vif, rasait sans cesse le sable avec un bruit sourd. Il fallait être égayé par les incidents d'une charmante excursion pour supporter joyeusement cette manière de naviguer. Les bateliers nous disaient, pour nous consoler, que, si le vent venait à tomber, nous resterions environ vingt-quatre heures perdus au milieu du lac. Heureusement, le vent ne faiblit pas. Vers deux heures du matin nous étions, non à Port-Saïd, mais au point où le lac Menzalèh cesse d'être navigable. Les bateliers nous prirent alors sur leurs épaules et nous portèrent jusqu'au canal de Suez, où nous attendait une grande barque avec huit rameurs de la Compagnie. La nuit ressemblait plutôt à nos nuits d'Europe qu'aux nuits égyptiennes. Le ciel était parsemé de nuages ; le léger croissant de la lune les colorait aux extrémités d'une frange argentée ; l'eau brillait sous les rames des matelots ; mais nous étions exténués de fatigue, et, malgré le charme tout européen de cette promenade nocturne, c'est avec joie que nous saluâmes les murs noirs de l'hôtel Hollandais s'élevant comme une sorte de citadelle au-dessus des flots.

Port-Saïd n'est pas une ville moins artificielle qu'Ismaïlia ; elle a été créée de main d'homme sur une légère bande de sable ; ses bassins pro-

fonds et remplis aujourd'hui de navires ont été creusés au moyen de dragues ; ses quais et ses jetées ont coûté d'héroïques efforts. Mais tandis qu'Ismaïlia est une ville peu animée, Port-Saïd située à l'ouverture du canal, a l'animation, le mouvement et la rumeur bruyante d'un grand port. Quand on contemple, du haut de la terrasse de l'hôtel Hollandais, ses immenses ateliers, ses rues en ligne droite, ses constructions européennes, son port où circulent sans cesse des barques, des canots, des chalands et des bateaux, il est impossible de ne pas admirer encore la puissance du génie humain et les merveilleux résultats de ses luttes contre la nature. En face on a la Méditerranée ; à droite, un immense désert tout plat qui se prolonge jusqu'en Arabie ; à gauche, le lac Menzalèh, et derrière, le long ruban du canal qui se perd au loin dans la brume. Le jour que j'ai passé à Port-Saïd, vingt vaisseaux étaient dans le canal ; j'en ai vu défilér deux ou trois sur le grand bassin au milieu d'une flottille d'embarcations de toutes sortes qui leur servait d'escorte ; le soir, à la tombée de la nuit, on les distinguait encore, grâce au falot dont le sommet de leurs mâts était décoré. On arrête les bateaux pendant la nuit à Port-Saïd ou à Ismaïlia, de peur d'accident. En présence de ce mouvement, de cette vie commerciale, de cette prodigieuse activité, je ne pouvais m'empêcher de penser que M. de Lesseps est l'un des hommes les plus heureux de notre siècle. Non-seulement il a conçu une grande œuvre, mais il l'a

exécutée dans toutes ses parties, sans qu'aucune de ses espérances ait été trompée, sans qu'aucune déception se soit mêlée à son succès. Ses espérances les plus ambitieuses ont été comblées. Et aujourd'hui, lorsqu'il regarde Port-Saïd, sur cette plage où il n'avait rencontré à sa première visite qu'une langue de sable longue d'une centaine de mètres s'étendant entre la mer et des marais fétides; lorsqu'il y voit circuler de gros navires, pour lesquels la route des Indes est diminuée de moitié; lorsqu'il calcule les richesses dont ce raccourcissement a augmenté la fortune de l'humanité; lorsqu'il écoute cette ville travailleuse, qui lui envoie de toute part le bruit de ses ateliers; lorsqu'il songe à l'avenir de sa grande entreprise; à coup sûr, il doit éprouver une de ces joies infinies, ardentes, immenses, qu'il est donné à bien peu de nous de ressentir. Combien d'autres n'ont pas pu même commencer l'exécution des grands desseins qui s'agitaient dans leur esprit! Combien, ayant commencé, ont succombé au milieu de leur tâche, combien ont livré à des successeurs plus ou moins indignes la gloire qui aurait dû leur appartenir tout entière! M. de Lesseps est allé jusqu'au bout; il a réalisé jusqu'en ses moindres détails son gigantesque projet; après en avoir supporté toute la peine, il en récolte tout l'honneur. Aucun sentiment étroit, aucune des idées égoïstes qui mènent aujourd'hui le monde n'ont gâté son œuvre. Port-Saïd est une ville internationale; tous les peuples maritimes de l'Eu-

rope s'y sont donné rendez-vous ; les ateliers de la Compagnie sont remplis d'ouvriers de nationalités les plus diverses ; personne ne songe à leur origine, on ne s'occupe que de leurs aptitudes ; chacun y est employé à faire ce qu'il fait mieux que tous les autres. L'harmonie des forces humaines, généreuse illusion des économistes et des philanthropes, est réalisée là en partie. Le canal de Suez sert à tout le monde, si peu que ce soit, et ne nuit à personne. Si la France est justement fière de l'avoir creusé, les nations qui s'étaient le plus énergiquement opposées à sa création sont celles qui en profitent le plus ; nous n'avons répondu à leurs violentes attaques qu'en les comblant de bienfaits. Qui sait ce que nous réserve l'avenir ? Peut-être un jour le canal de Suez sera-t-il, comme le Bosphore, l'objet de compétitions belliqueuses entre les peuples ; peut-être un sang stérile coulera-t-il à la place qu'ont arrosées tant de sueurs fécondes ! Mais, pour le moment, jamais œuvre humaine n'a été plus pacifique et n'a servi plus efficacement au bonheur, à la richesse, à la puissance et à l'union de tous.

CHAPITRE XIX

LE FELLAH

Le fellah est le plus ancien possesseur du sol égyptien ; de nombreux conquérants sont passés sur lui, comme des fléaux plus ou moins durables, mais toujours cruels, sans modifier en rien sa condition physique et morale, sans déranger les traits essentiels de sa physionomie. Il est aujourd'hui ce qu'il était il y a trente-cinq siècles, après l'expulsion des Hycsos, ce qu'il était probablement dès la première dynastie, à l'aurore de l'histoire et de la civilisation. Un papyrus conservé dans les précieuses collections du *British Museum* nous a transmis de la vie rurale durant la dix-neuvième dynastie un tableau qu'on croirait extrait d'un des nombreux rapports que des délégués européens ont publiés, en ces dernières années, sur le sort du paysan égyptien : c'est une lettre d'un certain Ameneman, bibliothécaire de Sésostris, écri-

vant au poète Pentatour, auteur d'un poème à la louange du grand roi que l'on voit encore gravé sur les murs du temple de Karnak ; en voici la traduction :

« On t'apporte cette lettre de discours (pour te faire) une communication. On m'a dit que tu as abandonné les lettres, que tu es devenu étranger à la pratique de l'élocution, que tu donnes ton attention aux travaux des champs, que tu tournes le dos aux divines Ecritures. Considère ! Ne t'es-tu pas représenté la condition du cultivateur ? Avant qu'il moissonne, les insectes emportent une partie du blé, les animaux mangent ce qui reste ; des multitudes de rats sont dans les champs, les sauterelles tombent, les bestiaux consomment, les moineaux pillent. Si le cultivateur néglige ce qui reste dans les champs, les voleurs le ravagent. Son outil, qui est de fer, s'use. Son cheval meurt en tirant la charrue. Le scribe du port arrive à la station, il perçoit l'impôt. Il y a des gens ayant des bâtons, des nègres portant des verges de palmier. Ils disent : « Donnez-nous du blé ! » et on ne peut les repousser. Le paysan est lié et envoyé au canal ; on le pousse avec violence ; sa femme est liée en sa présence ; ses enfants sont dépouillés. Quant à ses voisins, ils sont occupés au loin de leur propre moisson. L'occupation du scribe prime tout autre espèce de travail ; il n'y a pas de taxe sur lui. Sache cela ! »

Pas de taxe, tandis que le malheureux agriculteur en est écrasé ! Le scribe étudie les belles-lettres et se forme à la pratique de l'élocution, tandis que le misérable fellah voit sa moisson vendue par les collecteurs d'impôts, sa femme et

ses enfants dépouillés, sa famille entière conduite à la corvée ! Il est clair qu'Ameneman était un rhéteur, amoureux des oppositions tranchées et des hyperboles éclatantes. Les insectes et les saute-relles tombent plus abondamment dans sa description que dans la réalité sur les champs du fellah, et les moineaux pillards font plus de bruit dans sa prose que de dégâts dans les blés ; mais, en ce qui concerne la perception des taxes et la corvée pour les canaux, rien n'est encore plus strictement exact que sa sombre et douloureuse peinture. La *Courbache*, sorte de fouet en peau d'hippopotame, a remplacé les branches de palmier : c'est la seule différence entre le passé et le présent, le seul progrès qui se soit produit depuis trente siècles, — progrès cruel car le palmier était faible et cassant, tandis que la peau d'hippopotame est d'une solidité et d'une dureté à toute épreuve ! — Bourrienne raconte, dans ses curieux Mémoires, qu'en arrivant à Damamhour, Bonaparte établit son quartier-général chez le cheik de la ville. Sa maison, nouvellement blanchie, avait une assez belle apparence extérieure ; mais l'intérieur était dans un état de délabrement inimaginable. Tout annonçait la plus grande misère ; pas un vase entier ; à la place de sièges, quelques nattes grossières, sales et en lambeaux. On ne trouvait rien, absolument rien, dans cette maison pour la commodité de la vie. Et cependant Bonaparte savait que le propriétaire était riche ! Peu à peu,

il lui inspira confiance, puis il lui fit demander par l'interprète pourquoi, ayant de l'aisance, il se privait ainsi volontairement de tout; il lui promit que ses aveux n'auraient pour lui aucune suite fâcheuse. « Voyez mes pieds, répondit le » cheik; il y a quelques années j'ai fait restaurer » ma maison et acheter quelques meubles : on l'a » su au Caire, on a exigé de l'argent parce que » ces dépenses prouvaient que j'étais riche. J'ai » refusé, on m'a maltraité; il a fallu payer. De- » puis ce temps, je me réduis au plus strict néces- » saire et je ne répare plus rien. — En effet, » ajoute Bourrienne, ce vieillard marchait péniblement, par suite des mauvais traitements » qu'il avait éprouvés. Malheur, dans ce pays, » à celui qui est soupçonné d'avoir de l'aisance! » cent espions sont toujours prêts à le dénoncer. » Ce n'est que par les dehors de la pauvreté que » l'on peut échapper aux rapines de la puissance, » de la cupidité et de la barbarie. »

Cette habitude de la dissimulation, cette impassibilité dans la souffrance sont devenues le fond même du caractère fellah. Faut-il croire, suivant la théorie de Darwin, qu'à force de se transmettre héréditairement elles ont fini par constituer une sorte de faculté particulière à la race? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le paysan Égyptien se croirait déshonoré s'il payait une contribution quelconque à la première réquisition; sa femme, ses enfants, ses voisins le considéreraient comme un lâche reculant devant la douleur. Lorsque le collecteur

d'impôts arrive dans son village, le fellah jure par tous les dieux qu'il ne possède pas une piastre, et reçoit avec courage autant de coups de courbache sur la plante des pieds qu'il peut en supporter sans être déchiré complètement. S'il réussit à esquiver par ce moyen la plus légère partie de ce qu'il doit ou de ce qu'on lui réclame indûment, il ne regrette pas ses meurtrissures. Il ne faut pas croire qu'il éprouve la moindre humiliation en se soumettant à ce supplice que des Européens trouveraient honteux ; la honte, comme je l'ai dit, serait de l'éviter en payant. « Les coups donnés par le maître sont » un honneur », dit un proverbe arabe ; un autre proverbe de même origine est plus explicite encore : « Les coups d'un ami, dit-il, ont la douceur » du raisin de Corinthe. » Parmi les légendes les plus populaires de l'Égypte figure l'histoire, sans doute apocryphe, mais nullement invraisemblable, d'un fellah auquel le collecteur d'impôts réclamait une somme de 10 fr. Pendant un mois, on le conduisait tous les jours à la même place, où il supportait sans se plaindre une cinquantaine de coups de courbache ; c'est en vain qu'on lui réclamait, au moment où la souffrance paraissait la plus vive, le paiement de sa dette ; il répondait invariablement qu'il n'avait pas les 10 fr. demandés ; convaincu enfin, par cette cruelle expérience, de la vérité de sa déclaration, le collecteur d'impôts résolut de le laisser partir ; mais, pour lui signifier sa mise en liberté, il lui administra, de sa propre main, un vigoureux coup de poing

sur la joue. Ce soufflet imprévu fit jaillir de la bouche du fellah une pièce de 10 fr., qu'il y avait gardée en réserve durant un mois pour le cas où il ne pourrait plus supporter son martyr. On peut mettre en doute l'exactitude de cette anecdote; mais Bourrienne en raconte une du même genre dont le dénouement, au lieu d'être comique, est une sanglante tragédie. Sidy-Mohamed-el-Coraïm, chérif d'Alexandrie, avait été emprisonné, sur l'ordre de Bonaparte, comme prévenu de trahison. L'arrêt suivant avait été rendu contre lui :

« Ayant des preuves de la trahison de Sidy-Mohamed-el-Coraïm, qu'il avait comblé de bienfaits, le général en chef ordonne :

» Sydy-Mohamed-el-Coraïm paiera une contribution de 300,000 fr. ; à défaut par lui d'acquitter la dite contribution, cinq jours après la publication du présent ordre, il aura la tête tranchée. »

« Coraïm, dit Bourrienne, devait se rendre » d'Aboukir au Caire, pour, d'après sa demande, se » justifier de ce dont on l'accusait. Arrivé au Caire, » on lui demanda de nouveau les cent mille écus » pour sa justification. Il refusa constamment de » les donner. Je lui fis dire un jour par Venture, » notre interprète, que, s'il voulait conserver la » vie, il fallait payer ce que l'on exigeait de lui » pour fermer les yeux sur sa trahison; que je » lui certifiais que le général était décidé à faire » un exemple. C'était un fort bel homme, dont la » position m'intéressait : *Vous êtes riche*, lui fai-

» sais-je dire par Venture, *faites ce sacrifice*. Il
» ricanait et répondit : *Si je dois mourir à pré-*
» *sent, rien ne peut m'y soustraire; si je ne dois*
» *pas mourir, pourquoi les donner*. Il fut exé-
» cuté au Caire le 6 septembre 1798, à midi; sa
» tête fut promenée dans les rues de la ville. »

L'ancien ministre des finances, dont la fin n'a pas été moins tragique que celle de Sidy-Mohamed-el-Coraïm, connaissait admirablement le fellah, car il était fellah lui-même, et tous les instincts de sa race s'étaient développés et épanouis en lui. Possesseur de trésors immenses, il les cachait à tous les yeux et en jouissait dans le secret le plus profond; il a fallu sa disgrâce et sa mort pour révéler au public l'étendue de sa fortune. C'est au moyen de la courbache qu'il avait ramassé des sommes énormes, arrachées sans pitié à la misère de ses compatriotes. Nul n'était plus au fait que lui des ruses au moyen desquelles le fellah cherche à dissimuler ce qu'il possède; il savait, en outre, le nombre exact de coups de bâton nécessaires pour l'obliger à révéler son secret. Aussi, durant son long ministère, le sol de l'Égypte a-t-il été fouillé dans toutes ses profondeurs. Toutes les cachettes en ont été sondées; toutes les mottes en ont été soulevées; il a sué, pour ainsi dire, les revenus éblouissants qui ont trompé l'Europe sur la véritable richesse du pays et sur la réelle étendue de ses ressources.

En général, le public vit, au sujet de l'Égypte, sur de vieux lieux-communs qui datent d'Hérodote,

et qui n'en sont pas pour cela plus conformes à la vérité. On s'imagine que la terre de cette merveilleuse contrée est inépuisable et qu'elle produit sans travail les plus abondantes moissons ; qu'il suffit de jeter quelques graines sur le limon du Nil et de les faire piétiner par des animaux pour obtenir chaque année trois récoltes magnifiques. Ce beau roman agricole est un pur mirage. Dans la Haute-Égypte, on se contente, en effet, de creuser le sol avec un bâton, puis on répand à fleur de terre des semences qui s'enfoncent peu à peu d'elles-mêmes ; mais aussi l'on y obtient à peine une ou deux récoltes ! Dans la Basse-Égypte, au contraire, on obtient les trois récoltes légendaires, ou du moins cinq récoltes en deux années ; mais c'est au prix de très grands travaux ! Il faut donc rabattre beaucoup des exagérations courantes sur la fertilité de l'Égypte. Les palmiers eux-mêmes qui, suivant les récits des voyageurs, poussent sans peine en plein désert, exigent un arrosage des plus soigneux. Heureusement, la main-d'œuvre ne coûte rien, ou presque rien. Le fellah a trop peu de besoins pour réclamer de gros salaires. Sa sobriété est prodigieuse ; il vit avec une galette de doura et quelques herbes ; son costume se compose d'une simple robe en cotonnade bleue ; sa maison est une hutte qui lui sert plutôt de grenier et d'écurie que d'habitation ; il y entasse ses modestes provisions, il y loge ses bêtes, et va, pour son compte, coucher à la belle étoile ; s'il est assez riche pour avoir une robe de

rechange, deux paires de babouches et deux turbans, il fabrique, pour servir d'armoire, une sorte de cylindre en terre, ouvert à la partie supérieure, et le place devant sa porte comme une colonne; un petit four également en terre complète son mobilier. Là se bornent les objets nécessaires à sa vie. Mais, s'il souffre peu des maux que la misère lui impose, il souffre beaucoup, en revanche, des plaisirs dont elle le prive. Le fellah a l'imagination et la fantaisie d'un enfant. Il est passionné pour tout ce qui brille. Sa plus grande joie est de couvrir sa femme de bijoux en argent massif ou d'acheter pour lui-même des armes de belle apparence, des instruments de cuivre, des étoffes qu'on lui vend à des prix très élevés et qui ne valent presque rien. A l'époque de la moisson, d'habiles marchands, qui connaissent son faible, l'exploitent sans merci. Comme le fellah est absolument dépourvu de prévoyance, il ne résiste pas à l'attrait du moment; il donne tout ce qu'il possède pour acheter les moins précieuses des bibeloterías. Lors de l'immense prospérité provoquée par le renchérissement du coton durant la guerre d'Amérique, il s'était muni de nombreuses batteries de cuisine; il avait entouré sa maison de divans sur lesquels étaient étendues des esclaves blanches vêtues de costumes brillants. Hélas! les esclaves blanches n'ont pas tardé à disparaître, les divans se sont effondrés, et les batteries de cuisine, vendues par les collecteurs d'impôts, ont alimenté les contributions exorbitantes qui ont enrichi pendant de

de longues années les exploitateurs de l'Égypte.

Le fellah n'est pas uniquement passionné pour les objets de luxe; son amour pour une terre dont on ne lui laisse cependant que l'usufruit et dont il doit payer la possession temporaire par de si grandes souffrances est invincible. « Va! malheureuse », dit une paysanne à une autre paysanne, « ton mari ne possède pas seulement un pouce de terre. » Injure sanglante, la plus grave qui puisse être adressée à un paysan égyptien! Le fellah semble être lié par une mystérieuse attache à ce sol qu'il arrose depuis tant de siècles de ses sueurs et de ses larmes; où il a vu passer tour à tour les conquérants éthiopiens, persans, grecs, arabes, turcs, français; où seul il est resté au milieu de ce flux et de ce reflux perpétuels de peuplades militaires, qui sont venues successivement lui en arracher les produits sans pouvoir l'en détacher lui-même. Après tout, n'en est-il pas moins le vrai, l'unique l'éternel possesseur? En dépit des révolutions, des lois et des titres de propriété, il n'y a que lui que le courant de l'histoire n'ait jamais déraciné d'une terre qu'il féconde avec une admirable constance, tandis que d'autres se contentent d'en enlever les fruits dans de rapides razzias. Aussi je ne sais quelle harmonie, je ne sais quelle intimité singulières se sont établies entre la terre d'Égypte et le fellah. C'est le résultat d'une union séculaire qu'aucun bouleversement n'a troublée. Le fellah n'aime pas la terre pour les profits qu'il en recueille, puisque

ces profits lui ont toujours été ravés par par la cupidité d'un vainqueur; il l'aime pour elle-même, pour sa beauté poétique qu'il comprend d'instinct, peut-être, même pour les douleurs qu'elle lui cause : n'y a-t-il pas des malheureux qui éprouvent je ne sais quel sentiment d'invincible tendresse envers les lieux où ils ont souffert, travaillé durement et vécu ?

Le fond du caractère du fellah est une douceur mélancolique, une résignation fataliste, qui ne manquent ni de dignité ni de grandeur. Il ne faudrait pas croire que la race fellahine soit corrompue et avilie par la tyrannie, comme tant d'autres races de l'Orient. Le fellah est foncièrement honnête; s'il oppose parfois la ruse, la dissimulation et le mensonge aux entreprises iniques de ses maîtres, sa nature reste bonne, même lorsqu'elle se prête à ces fâcheux compromis. Il arrive au fellah de s'emparer d'un bien qui ne lui appartient pas; pressé par le besoin, il tond, comme cet animal de la fable, du pré voisin la largeur de sa langue; mais faut-il s'étonner qu'il n'ait point une notion très exacte du tien et du mien, alors qu'on le dépouille sans cesse de sa propre moisson, qu'il la trouve vendue par l'Etat à des usuriers au moment où il veut la recueillir, et que ce qu'il a semé de ses mains passe, sans qu'il comprenne exactement pourquoi, dans les mains d'avidés fonctionnaires? Il n'est point voleur; il est trop simple pour avoir des instincts suivis de rapine. Il est encore moins violent; rien n'égale,

au contraire sa douceur naturelle; elle va bien souvent même jusqu'à une mollesse absolue. Dans les moments de plus grande disette, l'idée ne lui vient pas de piller les magasins de l'Etat, qui sont cependant, la plupart du temps, de simples huttes sans portes où tout le monde pourrait pénétrer à volonté. Il a un respect profond pour l'autorité, quelle qu'elle soit, et ce respect, chose étrange, n'a rien de bas ni d'humiliant. Le fellah s'incline devant la force supérieure, mais il se relève ensuite avec noblesse. Il supporte courageusement les plus affreux traitements, il crie sous la courbache; mais lorsque son supplice est terminé, il ne garde point rancune à celui qui le lui a fait subir, il ne se sent point humilié devant lui, on dirait qu'il a le sentiment d'une égalité supérieure qui place, en définitive, sur le même pied l'oppressur et l'opprimé, qui concilie la tyrannie et l'esclavage dans une sorte de fatalisme universel auquel personne ne saurait échapper.

Il n'en est pas moins vrai que l'âme du fellah, déprimée par des siècles d'oppression, est absolument dépourvue de ressort et de vigueur. Si elle n'est point basse, elle est du moins molle, et peut-être ne s'est-elle conservée relativement bonne que parce qu'elle est incapable de grands vices aussi bien que de grandes vertus. Les négociants français avaient offert un jour à Méhémet-Ali, « régénérateur de l'Egypte », une médaille qui portait pour exergue : « Il sait défendre avec noblesse l'honneur de son pays. » Cette formule parut fort

étrange en Égypte : l'expression *honneur du pays* n'a pas d'équivalent dans la langue arabe ; la pensée qu'elle traduit, le sentiment qu'elle dépeint sont tout à fait vides de sens pour des intelligences orientales. Le peuple égyptien, en général, est aussi impuissant à ressentir la haine que l'amour ; il ne déteste pas profondément le tyran qui l'écrase, et il est fort probable qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour s'attacher au libérateur qui le délivrerait. Habitué à se considérer comme le jouet de forces supérieures contre lesquelles il est inutile de lutter, à subir le despotisme des événements comme celui de la nature, il est totalement dépouillé de dignité morale et de sentiments vifs, de quelque nature qu'ils soient. Et ce n'est pas seulement le peuple qui est ainsi fait. Tout le monde en Égypte, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux plus humbles fellahs, se courbe pour demander un *bakchiche* ; si on repousse les postulants, si même on les menace du bâton, ils s'en vont en vous disant merci, souvent en riant : si on leur donne ce qu'ils demandent, ils n'en sont pas plus touchés. On a beau soigner ses domestiques, leur faire du bien, ils n'en éprouvent jamais la moindre reconnaissance. Il faut presque toujours, pour les rendre dociles, en venir à la courbache ou aux coups de pied. Les Européens, animés d'idées philanthropiques, hésitent pendant quelques mois ; l'idée de battre un homme les effraie ; avec le temps, ils font comme tout le monde. Mais ce qui empêche ces corrections ma-

nelles d'être avilissantes, c'est, comme je le disais tout à l'heure, qu'elles n'entraînent aucune idée d'humiliation. Si le peuple égyptien n'obéit guère qu'à la force, cela provient de ce qu'il ne connaît pas d'autre mobile d'action. Il ne sacrifie rien de sa dignité native, il ne s'abaisse pas intérieurement sous les coups. Il y a dans la résignation à la nécessité, quand elle devient l'essence même de la nature morale d'un peuple, quelque chose de respectable. Un sentiment de faiblesse, fût-il excessif, est moins démoralisant que la lâcheté des races qui pourraient combattre pour leur indépendance, qui le savent et qui le sentent, mais qui préfèrent n'en rien faire par intérêt ou par peur.

Après tant de siècles de servitude il serait étrange qu'il restât dans l'âme du fellah la moindre velléité de résistance. Tout ce qu'il y avait d'énergie en lui à l'origine de l'histoire a été brisé peu à peu par les rigueurs d'une fortune telle qu'aucune autre population n'en a connu d'aussi rudes. Si le fellah avait été organisé pour la lutte, il aurait été étouffé dans la révolte; c'est sa facilité à s'incliner sous le joug, à subir l'orage en se courbant vers la terre, comme le roseau de la fable qui pliait et ne rompait pas, qui lui a permis de laisser passer sur sa tête d'innombrables conquérants sans rien perdre de sa vitalité personnelle. A ceux qui lui demanderaient ce qu'il a fait durant les révolutions historiques dont il a été le témoin et la victime, il pourrait répondre comme ce personnage de la Révolution : « J'ai vécu ! » Il a vécu, tandis

que toutes les nations qui l'ont conquis tour à tour après l'avoir exploité longtemps, ont disparu une à une, le laissant toujours à la place où elles l'avaient trouvé et où d'autres devaient le trouver après elles. « Le peuple doit être traité comme le » sésame, dit un proverbe arabe : il faut le fouler » et l'écraser pour en tirer de l'huile. » Mais, à la différence du sésame, le peuple égyptien, foulé et pressé depuis des milliers d'années, a rendu toute l'huile qu'on lui a demandée sans être jamais broyé. La force de persistance du fellah vient encore de son excessive sobriété et de sa patience dans la misère. Sous ce rapport, il est aujourd'hui ce qu'il était au temps des Pharaons. On peut le voir, dans la campagne, vêtu d'une simple tunique, travaillant sous les rayons du soleil et ne s'arrêtant que pour se nourrir à la hâte de son pain détestable et de quelques herbes que lui seul trouve supportables. Il ne va pas vite, il ne montre ni dextérité ni habileté dans sa besogne; mais la continuité de son effort finit par produire de magnifiques résultats. Quand le soir arrive, le plus souvent il se laisse tomber à la place où il se trouve, et s'endort en pleine campagne, sans autre couverture pour le garantir du froid de la nuit que son léger vêtement. Dès que le jour reparait, il reprend son sillon où il l'avait laissé la veille, et poursuit avec lenteur son œuvre interminable. D'autre fois il se rend à la hutte qui lui sert de maison et où toute sa famille est entassée dans une triste promiscuité; mais cette

hutte est si basse qu'il ne peut s'y tenir debout; pour peu qu'elle contienne quelques provisions, il est impossible d'y trouver place, il faut se coucher dehors contre les murs, au risque de s'exposer à de cruelles ophthalmies. Telle est la vie du fellah, sombre, monotone, misérable. Ceux qui attribuent une puissance souveraine à l'influence des milieux ne s'étonneront pas qu'elle ait façonné une race d'hommes d'un cœur débile, d'une intelligence bornée, aussi molle que la terre sur laquelle elle habite, mais formant un limon humain d'une admirable fécondité dont les races supérieures ont toujours tiré d'immenses richesses.

CHAPITRE XX

UNE PLANTATION EN ÉGYPTÉ ET UN VILLAGE ARABE.

Si l'on veut connaître la vie rurale en Égypte, il ne faut évidemment pas rester immobile au Caire ou se contenter de faire le voyage du haut Nil en dahabieh ou en bateau à vapeur. Qui n'a point passé au moins quelques jours dans un village arabe ignore complètement l'existence du fellah et n'a que des notions bien surperficielles sur ses mœurs. Mais, à moins d'être doué d'un merveilleux courage, on se résigne difficilement à passer quelques jours dans un village arabe. L'Européen le moins délicat ne pourrait supporter une pareille épreuve ! Heureusement pour moi, j'ai trouvé moyen de m'établir à côté d'un village arabe, dans une charmante maison européenne, ce qui m'a permis d'étudier de très près les misères du paysan Égyptien sans en souffrir cependant

moi-même. La crise financière qui a conduit l'Égypte à deux pas de la ruine a eu pour premier résultat de diminuer dans des proportions presque incroyables la valeur de la terre. A l'époque de la perception des impôts, lorsque le fellah, à bout de ressources, doit payer des sommes importantes, comment pourrait-il contenter l'avidité du fisc, sinon en vendant son champ à un prix quelconque et au premier acheteur venu ? C'est ce qu'il fait régulièrement, à chaque échéance, depuis deux ou trois années. Presque toujours ce sont des usuriers qui se présentent comme acheteurs : alors la terre devient un objet de spéculations plus ou moins avouables, et la fortune générale du pays est diminuée ; mais quelquefois des agriculteurs sérieux profitent de l'occasion pour tenter de grandes entreprises de culture qui tripleraient la richesse de l'Égypte si elles venaient à se généraliser. Par malheur, ces agriculteurs sont fort rares ; par malheur aussi, ils sont presque tous Anglais. Quelques-uns cependant sont Français ou Suisses. C'est ainsi qu'un Suisse très-habile et très-intelligent a formé dans les environs de Zagazig, au village de Taouïléh, une Société agricole qu'il dirigeait l'hiver dernier avec un rare mérite, et dont les profits seront certainement un jour très considérables. Déjà, quoique cette exploitation soit toute récente, elle rapporte environ 15 à 20 0/0, revenu certainement fort respectable ! C'est dans cette exploitation que je suis allé m'installer pour observer les fellahs ; j'y ai eu, je le repète,

le double avantage d'être tout près d'un village arabe et de jouir en même temps du confortable d'une maison européenne. On est tout surpris de trouver en pleine Egypte, à une petite distance du désert, au milieu de bois de palmiers, une installation où rien ne manque, où les lits sont parfaits, où la bibliothèque est bien garnie, où les meubles sont commodes et de bon goût, où le salon est orné d'un piano excellent qui retentit le soir de la musique de Gounod, de Verdi et de Berlioz.

Il y a un an, rien de tout cela n'existait. Les nouveaux colons campaient sous de misérables huttes de terre, dont le séjour était tellement insupportable dans les mois d'été qu'ils étaient obligés d'aller coucher dehors comme de simples fellahs et de braver, comme eux, ces terribles ophthalmies qui sont le plus constant et le plus odieux des fléaux d'Égypte. Mais, peu à peu, toutes les aises de la civilisation ont pénétré dans cette campagne à demi sauvage. Une maison charmante, des hangars, des écuries, de grands magasins, remplis de machines agricoles, ont jailli pour ainsi dire de la poussière du désert. Ces constructions s'élèvent, en effet, sur un monticule aride qu'on nomme un *com*, et qui forme comme une grande île de sable au milieu des terres cultivées. Mais le sable disparaîtra, car il suffit d'y creuser des puits et de l'arroser pour la transformer en campagnes des plus productives. Les fellahs ne peuvent pas comprendre que les Européens vien-

nent s'établir au milieu d'eux d'une manière durable ; aussi sont-ils persuadés que les nouveaux agriculteurs sont des magiciens à la recherche d'un trésor enfoui dans le *com* : s'ils ont élevé de si vastes bâtiments, c'est pour cacher leurs fouilles à tous les yeux. Les fellahs sont bien quelque peu jaloux du trésor qu'on va leur dérober ; mais ils se consolent de sa perte par l'espoir que, l'opération faite, les heureux chercheurs d'or quitteront le pays, laissant leurs superbes constructions à la disposition des habitants du village de Taouïléh. En attendant cet agréable avenir, où les fellahs coucheront dans des lits européens, s'assiéront sur des fauteuils venus de Paris, joueront des airs arabes sur un piano de Pleyel, et pourront dire comme cette femme d'un farouche démocrate qui s'étalait en 1848 dans les meubles des Tuileries : « Désormais, c'est nous qui sommes les princes- » ses », le village de Taouïléh se déplace peu à peu et vient entourer la nouvelle maison. Les propriétaires font construire à leurs frais des huttes fort propres, où ils attirent les fellahs afin de les avoir plus directement sous la main ; le jour où ils les verront rangés presque tous autour de leur demeure, ils détruiront l'ancien village dont les débris leur fourniront un excellent fumier. On trouve partout en Égypte des villages abandonnés qui forment ainsi des mines d'engrais d'une rare fécondité. Plaise au ciel que beaucoup d'agriculteurs européens, créant des centres d'exploitation agricole, amènent de semblables mouvements de

population ! Ce serait rendre un service immense aux paysans égyptiens que de leur apprendre de nouveaux procédés de culture, de les habituer à recevoir un salaire régulier pour un travail régulier, de les former à l'épargne, à la prévoyance, à l'esprit d'entreprise.

Aux débuts de cette exploitation, les Européens ont rencontré, comme ils devaient s'y attendre, une vive résistance de la part des paysans du village de Taouïléh. Un jour même, à propos d'une vache d'un villageois qui était allée brouter dans un de leurs champs et qu'ils avaient fait saisir par l'un de leurs domestiques, une véritable émeute éclata contre eux dans le village. Ils n'eurent pas de peine à la vaincre par la fermeté et le sang-froid européens, opposés à la turbulence et à la faiblesse arabes. Mais, s'ils avaient laissé cette émeute impunie, il est clair qu'elle eût été suivie de vingt autres. Il fallait donc faire un exemple. On s'adressa à la moudiriéh (préfecture) de Zagazig, qui ordonna une enquête. Un fonctionnaire égyptien, accompagné du mandataire du consulat de France, se rendit pour cela à Taouïléh. Le cheik du village fut appelé : il répondit d'abord à toutes les questions qu'on lui adressait par des dénégations absolues ; peu à peu cependant il avoua tout, et, finalement, il se déclara prêt à supporter le châtement qu'il avait mérité. Au reste, voici les pièces mêmes de l'enquête, traduites par le mandataire du consulat français. J'en respecte avec soin le style et l'orthographe.

Demande à Assan-Salim, chef du village de Taouïlèh. Correspondance. -- Au village de Taouïlèh et ses environs. — Sur l'avis et en présence du mandataire du consulat de France à Zagaziz.

Nous avons reçus un avis du consulat de France à Zagaziz, et cela sur la plainte portée de la part de messieurs N^{ms} et C^e, au susdit consulat, des injustices qui leur ont été portées, de la part des habitants de votre village, sur leurs cultures et leurs personnes, et qu'au 12 septembre 1878, au passage de M. Pully, le chargé des cultures, il a trouvé une vache attachée au barsim et en a gâté une partie ; alors l'agent a dit au domestique de la retirer et la conduire à sa résidence jusqu'à ce que son maître se soit démontré, et lorsque le domestique l'a prise pour la conduire à la direction de sa maison, il n'a senti que vous tombiez sur lui, et avec vous une trentaine de personnes, les uns avec des bâtons et les uns avec des nabouths, et se sont jetés sur lui en criant et voulant porter du grand mal à l'agent en question et à tous ceux qui interviendront à son secours, ainsi que les insultes et le mépris que vous avez commis en disant : Il faut que nous fassions perdre la vie à ces misérables chrétiens, et leurs renvois de vos environs jusqu'à ce que vous avez démontré du manque de convenances sur leurs personnes, ainsi que sur leurs biens, et l'agent consulaire a écrit à la moudiriéh, à la date du 22 courant, qu'il s'agissait de faire la vérification, et puisque à la même date s'est présentée un mandataire du consulat, et est parvenu jusqu'à chez vous, il s'est agi en conséquence de vous demander, pour savoir de vous la réalité de la chose, et pour quelles raisons vous avez subi de pareils affronts, et désigner les

noms des individus qui vous accompagnait, et leurs présences avec celui du propriétaire de la vache.

Le 24 safan, l'an 95.

Réponse.

Nous répondons à cela, ayant compris tout ce qui a été dit (*sic*), du moment que, suivant la plainte portée de la part de messieurs N^{ms} et C^e sur l'injustice qui a été dirigée contre eux des habitants de notre pays, nous n'en avons aucune connaissance; quant à la question de la vache appartenant à Abdallah Hassan et de sa négligence au barsim, aussi nous n'en avons aucune connaissance. Mais ce que nous savons, c'est qu'à notre passage nous nous sommes rencontrés avec le domestique du monsieur la conduisant à sa demeure, alors nous nous sommes arrêtés pour savoir ce que c'était, et, en ce moment, plusieurs individus se sont présentés des habitants du pays de la manière dont il a été dit, et ont retiré la vache de la manière mentionnée, et à la fin tout ce qui a été reporté par ces messieurs est la vérité, et nous, ainsi que tous ceux qui étaient présents, nous leur sommes redevables, et après tout cela, nous leur demanderons excuse, et pardon, sur toutes les injustices qui leur ont été faites tant de nous que des autres, et avec tout cela, nous sommes prêts à subir tout ce que ces messieurs nous demanderont, ainsi que tout ce que voudriez agir avec nous, et maintenant que nous sommes disposés à donner toutes les garanties nécessaires et les engagements pour qu'à l'avenir rien ne leur soit arrivé de quoi toucher à leur honneur, soit de nous, soit de quelqu'un des habitants de notre village, nous en serons responsables, puisque la chose aura un antécédant, de sorte qu'aucune excuse ne soit plus admise. Voilà notre réponse munie de notre engagement

pour qu'à l'avenir aucun accident n'arrive à ces messieurs.

Le 24 safan, l'an 95.

Signé et cachet :

ASSAN-SALIM,
cheik des Taouïléh.

Témoins :

HAMAD-MAHMOUD,
IBRAÏM-KHALIL.

En vertu de cette enquête, Assan-Salim reçut, en présence du village assemblé, une vingtaine de coups de courbache sur la plante des pieds. Vous croyez peut-être qu'il en a conservé quelque rancune ? Grande erreur ! Le lendemain même du jour où il avait subi cette dure correction, il se rendait à la maison des Européens pour les inviter à venir prendre le café chez lui, et il n'a cessé, depuis lors, de montrer la plus grande affabilité et la plus grande dignité dans ses rapports avec eux. J'ai été frappé de l'air amical et grave qu'il conservait sur le lieu même de son supplice, en présence de ceux qui le lui avaient fait infliger. En Égypte, les coups de bâton entretiennent certainement l'amitié !

Je disais tout à l'heure que les agriculteurs européens qui viendraient s'établir dans la vallée du Nil, non pour s'y livrer à de rapides spéculations, mais pour y faire une fortune honnête et solide, rendraient un immense service aux fellahs en leur apprenant de nouveaux procédés de culture et surtout en les habituant à jouir de salaires régu-

liers. Ce qui fait en grande partie la richesse de l'Égypte, c'est le bon marché de la main-d'œuvre. Le paysan égyptien exécute pour une piastre ou deux, c'est-à-dire pour 23 ou 50 c., un travail dont un de nos cultivateurs ne voudrait pas se charger pour 3 ou 4 fr. Il serait donc ridicule d'amener en Égypte des ouvriers agricoles; mais, avec l'aide de quelques capitalistes, on pourrait augmenter rapidement, et dans des proportions considérables, la richesse de cet admirable pays. Le fellah ne possède aucun instrument aratoire; la plupart du temps c'est avec ses mains qu'il creuse les canaux d'irrigation; sa charrue est des plus primitives, et il l'attache sottement au cou des bœufs, qui perdent ainsi la plus grande partie de leur force, laquelle réside, on le sait, dans la tête et dans les épaules. Son seul outil est une sorte de bêche, qu'on voit figurer déjà dans les hiéroglyphes et qui lui sert indistinctement pour tous les usages, pour tous les métiers: il en use également pour retourner la terre, pour équarrir du bois, pour construire une maison ou pour émonder un arbre. Mais, lorsqu'on lui met entre les mains des instruments plus perfectionnés, il apprend très vite à s'en servir. On a introduit des faux à Taouïléh, ce qui était une grande nouveauté en Égypte; au bout de quelques semaines les paysans fauchaient à merveille. Les machines elles-mêmes n'étonnent pas longtemps le fellah. Combien son travail deviendrait productif si on lui en fournissait! Il ne serait pas nécessaire qu'elles fussent bien coûteu-

ses, car rien n'est plus simple et plus uniforme que la culture égyptienne. Ce serait un progrès immense si l'on perfectionnait les procédés d'irrigation et si l'on construisait quelques chemins. Aujourd'hui les transports s'effectuent toujours à dos de chameau ; s'il y avait des routes, il suffirait d'une charrette et d'une paire de bœufs pour remplacer avantageusement vingt chameaux.

Tous les travaux de la campagne ne sont pas faits indistinctement par les hommes ou par les femmes. Les hommes se croiraient déshonorés, par exemple, s'ils nettoyaient les écuries : c'est une besogne qui ne convient qu'aux femmes. Quoiqu'elle soit très-fatigante, elle est à peine payée ; car il est convenu que les femmes ne doivent point gagner plus de la moitié du salaire des hommes. Et il faut bien se garder d'enfreindre cette règle ! Une femme que l'on paierait à l'égal d'un homme serait persuadée qu'elle a des mérites extraordinaires ; elle en profiterait aussitôt pour ne plus rien faire du tout. Plus le labeur est rude en Egypte, plus le prix en est modique. Heureux, le fellah, du reste, quand son labeur, si rude qu'il soit, obtient un prix quelconque ! La plupart des pachas riches et puissants qui le font travailler sur leurs terres considèrent cela comme une corvée légitimement due ; les plus humains fixent souverainement une légère rémunération que le fellah n'a jamais le pouvoir de débattre ; il faut qu'il l'accepte, ou qu'il s'épuise gratuitement au service d'un maître inflexible. C'est cette irré-

gularité dans les salaires qui a rendu les paysans égyptiens si imprévoyants, si incapables d'épargne. Comme ils ne savent jamais ni s'ils seront payés, ni à quelle époque ils le seront, ils ont contracté l'habitude de ne point songer à l'avenir, de vivre au jour le jour, avec une complète insouciance du lendemain, en supportant la misère, mais en poursuivant toujours leur rêve de luxe. La femme qui nettoyait les écuries de Taouïlêh portait des bottines de satin gris-perle avec une robe où elle paraissait avoir accumulé tout ce qu'elle enlevait de l'écurie. J'ai vu d'autres femmes obligées de vendre, pour solder l'impôt, des anneaux et des colliers qui valaient, au poids de l'argent, de 80 à 100 fr. Les misérables créatures qui se chaussent et qui se décoorent ainsi n'ont d'autre nourriture que quelques abominables galettes de doura, et d'autre demeure que ces huttes immondes que j'ai décrites et où de nombreuses familles, entassées les unes sur les autres, vivent dans une promiscuité aussi contraire à la morale qu'à l'hygiène.

Il faudra d'ailleurs quelque effort pour habituer les fellahs à travailler régulièrement en vue d'un salaire. Ils ont un goût instinctif d'indépendance, qui ne s'accommode guère avec les conditions de la vie d'ouvriers agricoles ordinaires; le travail libre leur paraît préférable à tout, et ceux qui possèdent quelques lambeaux de terre se contentent de les cultiver à la hâte pour se livrer ensuite aux instincts de leur indolente nature. Mais,

comme la propriété leur échappe peu à peu depuis quelques années, ils sont bien obligés de se résigner à une existence nouvelle. La bonne humeur ne les abandonne pas dans cette épreuve fort pénible pour eux. J'ai rarement vu un coup d'œil plus gai que celui d'une bande de travailleurs construisant un canal à Taouïlèh. Une quarantaine de femmes, d'enfants et de jeunes gens, vêtus de blanc et de bleu, allaient porter la terre dans de grands paniers à quelque distance du canal, puis revenaient en formant des processions multicolores. Comme la terre est très noire en Egypte, elle constitue un excellent fond de tableau pour les couleurs vives des costumes indigènes. Le canal devait être achevé ce jour-là même; mais, après examen, on reconnut qu'il pourrait être utile d'y travailler encore pendant un jour. Cette bonne nouvelle, bientôt répandue dans les rangs des fellahs, y produisit une explosion de joie : un jour de plus de travail, c'était un jour de plus de paye, et, par conséquent, un jour de plus où l'on serait certain de ne pas mourir de faim ! Des cris enthousiastes partaient de tous côtés ! Il était tard, l'œuvre de la journée était terminée, tout le monde reprit la route du village. La bande des travailleurs qui me devançait de quelques pas faisait le bruit et se donnait le mouvement d'une troupe d'écoliers sortant de classe à la veille d'un jour de congé; c'étaient des éclats de rire, des gambades, un murmure incessant qui se perdait

dans l'immensité de la campagne déjà enveloppée des teintes grises du soir. Combien il serait facile de rendre heureuse cette misérable population égyptienne qui n'a connu depuis tant de siècles que des humiliations et des souffrances ! Assurez-lui une ou deux piastres par jour pour prix de son travail ; empêchez un gouvernement inique de lui enlever sans pitié tout ce qu'elle gagne : vous n'avez pas besoin de lui donner l'aisance, mais arrachez-la à une affreuse misère ; le plus merveilleux des climats et le plus doux des caractères feront le reste.

J'ai parcouru plusieurs fois le village de Taouïlêh, et, comme les autres villages lui ressemblent entièrement, il me suffira d'en dire quelques mots pour donner une idée de tous ceux qu'on rencontre en Egypte. A une certaine distance, l'aspect d'un village arabe ne manque ni de grâce, ni de pittoresque. Construit presque toujours sur une élévation au milieu d'un bois de palmiers, il ressemble à une sorte d'îlot sombre, perdu dans le fleuve de verdure de la vallée du Nil. Mais, lorsqu'on s'approche de plus près, tout change ! La première chose qu'on aperçoit est une grande flaque d'eau croupissante où les enfants se baignent, où les femmes viennent remplir leurs cruches, où les chiens boivent, et qui répand tout autour d'elle une odeur fétide. Lorsqu'on pénètre dans les ruelles du village, le spectacle est plus affreux encore : presque toute la population se tient devant les maisons ; des femmes accroupies,

la poitrine absolument découverte, allaitent leurs enfants ; des hommes dorment le long des murs ; tous les animaux domestiques sont couchés à côté de leurs maîtres. Si l'on regarde dans les maisons, on y distingue, lorsque l'œil s'est habitué à l'obscurité, quelques tas de blé ou de doura, un petit four en terre, une meule sous laquelle on écrase le grain, souvent un âne ou un veau, — la même pièce servant, on le sait, de grenier, de chambre et d'écurie. — Il n'est même pas rare, au milieu de la journée, lorsque les fellahs sont aux champs, de traverser des villages dans lesquels on ne rencontre pas un seul être humain ; seulement, des têtes d'animaux passant au-dessus des portes basses vous regardent circuler d'un œil curieux. On croirait que ces animaux sont les seuls habitants de ces étranges constructions. Une hutte plus grande que les autres sert de résidence au cheik ; c'est là que les notables se réunissent pour discuter les intérêts communs et que les percepteurs d'impôts s'établissent lorsqu'ils font une descente dans le village. Si le cheik est devant sa demeure, il vous invite invariablement à y entrer pour prendre du café. Au reste, c'est une invitation qu'on reçoit vingt fois dans une seule promenade ; tous les villageois un peu aisés se disputent l'honneur de vous recevoir. Gardez-vous d'accepter, si vous ne voulez pas être empoisonné par cette dangereuse hospitalité !

En général, il est prudent d'entrer aussi peu que possible dans les maisons arabes, à moins qu'on ne

soit aussi habile que les indigènes à opérer des chasses vigoureuses dans ses vêtements. Comme les fellahs s'y tiennent d'ailleurs fort peu eux-mêmes, le mieux pour les voir est de se tenir dans les rues ou à l'entrée du village. Je me souviens d'avoir assisté ainsi un soir, à Taouïléh, à une scène singulièrement pittoresque. La nuit était à demi tombée, avec cette rapidité qui supprime presque complètement le crépuscule en Egypte : cependant une bande rouge colorait encore d'une teinte ardente la ligne de l'horizon en partie cachée par un bois de palmiers ; on eût dit un ruban de feu servant de frange à l'immense nappe noirâtre de la campagne égyptienne. A leur retour des champs, les fellahs s'étaient établis sur un grand espace vide devant le village, et ils y avaient allumé des feux avec des branches sèches, afin de cuire de petits poissons, qu'ils jetaient dans la braise et qu'ils en retiraient à moitié calcinés pour les dévorer avidement. Ils étaient rangés en cercle autour de ces feux, étendant leurs mains vers la flamme qui donnait des tons éclatants à leurs yeux noirs, à leurs robes blanches et bleues, à leurs visages déjà rougis par le soleil. Heureux sans doute du succès de leur pêche qui leur permettait d'ajouter un mets nouveau à leur trop frugal ordinaire, ils poussaient de vibrants éclats de rire : en sorte que si les reflets des feux leur donnaient l'air de diables, on voyait tout de suite que c'étaient du moins de bons diables. La campagne autour d'eux devenait de plus en plus

sombre. On distinguait toutefois dans l'obscurité, de grands troupeaux de bœufs rentrant au village; les fellahs qui les conduisaient jouaient des airs doux et mélancoliques qui m'ont profondément frappé, car c'est la seule fois que j'ai entendu en Egypte, dans une musique indigène, une véritable mélodie. Peu à peu le ciel se couvrait d'étoiles d'une éblouissante splendeur, tandis que les feux s'éteignaient, que les rires baissaient, que les dernières notes des flûtes se perdaient dans l'espace, et que la nature entrait dans ce mytérieux repos des nuit égyptiennes dont rien ne trouble le silence, pas même un vent léger sur la cime des palmiers.

En revenant à la maison européenne, je retrouvai la vie civilisée. Pendant toute la soirée, j'entendais raconter les cancans d'Alexandrie; car Alexandrie est une ville de cancans s'il en fut oncques, et c'est, je crois, ce qu'elle a surtout conservé des mœurs de Cléopâtre. Puis, quand la conversation tombait, le piano à son tour se faisait entendre. Des voix fraîches chantaient *la Captive*, de Berlioz :

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts!

Nous étions en plein mois de janvier; les fenêtres étaient grandes ouvertes, et nous sentions la

moiteur tiède de l'atmosphère. Je n'ai jamais été dans de meilleures conditions pour comprendre la poésie de Victor Hugo et la musique de Berlioz, et j'ai rarement passé de plus charmantes soirées.

CHAPITRE XXI.

LE GOUVERNEMENT — LA CLASSE DOMINANTE

L'Égypte moderne est l'œuvre de Méhémet-Ali : c'est lui qui a tout créé dans ce pays, gouvernement, administration, institutions, mœurs, habitudes, caractères. Il serait difficile de trouver l'exemple d'une autre nation aussi complètement façonnée par un homme de génie. Je parlais, dans un précédent chapitre, de la douceur inaltérable des fellahs ; cette douceur, qui est le trait distinctif de leur race, n'a pourtant point été toujours aussi grande qu'elle l'est aujourd'hui. « L'opiniâtreté que les paysans égyptiens montrent dans » leurs haines et dans leurs vengeances, dit Volney (1), leur acharnement dans les combats qu'ils » se livrent de village à village, ce point d'honneur » qu'ils mettent à supporter la bastonnade sans

(1) *Voyage en Égypte et en Syrie* par Volney, auteur des *Ruines*.

» déceler leur secret, leur barbarie même à punir
» dans leurs femmes et leurs filles le moindre
» échec à la pudeur, tout prouve que, si le préjugé
» a su leur trouver de l'énergie sur certains points,
» cette énergie n'a besoin que d'être dirigée pour
» devenir un courage redoutable. Les émeutes et
» les séditions que leur patience lassée excite quel-
» quefois, indiquent un feu couvert qui n'attend,
» pour faire explosion, que des mains qui sachent
» l'agiter... Quand un homme est tué par un autre
» en Egypte, la famille du mort exige de celle de
» l'assassin un *talion*, dont la poursuite se trans-
» met de race en race, sans jamais l'oublier... Sou-
» vent, sur un soupçon, les fellahs égorgent leurs
» femmes et leurs filles. Lorsque j'étais à Ramli,
» un paysan se promena plusieurs jours dans le
» marché, ayant son manteau taché du sang de sa
» fille, qu'il avait ainsi égorgée ; le grand nombre
» l'approuvait ; la justice turque ne se mêle pas de
» ces choses. »

Lorsqu'après avoir parcouru l'Egypte moderne on lit de pareils détails de mœurs, il est difficile de ne pas éprouver un sentiment de profonde surprise. Si les fellahs ressemblaient au portrait qu'en a tracé Volney et que les membres de l'expédition française ont reproduit bien souvent, il s'est accompli chez eux, en moins d'un siècle, une transformation presque inexplicable. C'est en vain qu'on agiterait aujourd'hui la cendre dans les campagnes égyptiennes, aucun feu couvert n'y menace de faire explosion. Ai-je besoin de dire qu'on n'y

rencontre jamais non plus de pères irrités promenant sur les places publiques un manteau taché du sang de leurs filles ? Les pères modernes montrent plutôt une excessive indulgence qu'une sévérité cruelle. Il est probable que Volney et qu'une partie des compagnons de Bonaparte ont confondu avec les fellahs une classe intermédiaire, remuante et courageuse, qui, sous le régime des mameluks, entretenait en Egypte un reste d'esprit révolutionnaire et belliqueux. Dans chaque province, dans chaque village même, les mameluks avaient des agents, qui communiquaient à la population leurs haines, leurs passions vindicatives et leurs colères. C'étaient les cadres d'une armée toujours prête au combat. L'organisation féodale des mameluks créait sur toute la surface de l'Egypte des centres d'agitation permanente. Comme les seigneurs du moyen âge, les mameluks étaient perpétuellement en campagne les uns contre les autres ; chacun d'eux se servait de ses vassaux pour lutter contre ses voisins ; la guerre était donc partout, la paix ne régnait nulle part. De plus, les mameluks étant en conflit chronique avec le pacha représentant de la puissance turque, il en résultait des habitudes générales d'insurrection qui nécessairement modifiaient les mœurs indigènes. Pour la première fois depuis des siècles, les fellahs apprenaient à méconnaître, que dis-je ? à mépriser l'autorité supérieure. Ils s'étaient toujours inclinés devant un pouvoir unique et omnipotent, et on les invitait à ne tenir aucun compte des or-

dres du sultan ! Pourvu qu'ils fussent soumis à un chef local, lequel était un ennemi déclaré de la Porte ottomane, ils n'avaient de compte à rendre à aucun autre maître. Si doux que fût le fellah, si accoutumé qu'il fût à se courber sous la puissance suprême comme sous une force invincible, il était impossible qu'un système de gouvernement qui reposait tout entier sur l'esprit de révolte ne lui donnât pas, à la longue, l'apparence fougueuse dont Volney était frappé en 1784. Quand Bonaparte s'empara de l'Égypte, les mameluks y étaient encore tout puissants et leur influence n'y avait subi aucune atteinte. On a attribué au fanatisme religieux la terrible insurrection de la populace du Caire que l'armée française dut noyer dans le sang ; en réalité, le fanatisme religieux n'a été qu'une des causes secondaires de cette insurrection ; l'on doit y voir surtout la dernière tentative d'une aristocratie militaire et terrienne, menacée dans ses droits et dans ses propriétés, pour résister à la conquête étrangère.

La puissance des mameluks ne reposait pas uniquement, en effet, sur l'institution de cette admirable milice qui, établie pour contrebalancer l'autorité du pacha, avait fini par la détruire entièrement et par lui substituer un régime d'oligarchie militaire où chacun se faisait sa part de pouvoir suivant l'étendue de ses forces. Elle avait, en outre, pour fondement un système de propriété qui livrait toute la terre à des espèces de seigneurs féodaux, nommés *moultezims*, et rédui-

sait les fellahs au sort de serfs attachés à la glèbe. Tout se tenait dans cette vaste organisation. Si l'on voulait arracher l'Égypte à la barbarie du moyen-âge pour en faire une nation moderne, il ne suffisait donc pas d'écraser les mameluks dans un horrible massacre, il fallait encore détruire les *moultezims*, supprimer leurs privilèges, morceler leurs immenses propriétés, en confier les lots aux fellahs qui acquerraient ainsi, avec la possession de la terre, une liberté relative, puisqu'ils n'auraient plus désormais à subir de tyrannie locale et ne seraient soumis qu'au despotisme général du vice-roi. L'Europe a connu tous les détails de la sanglante tragédie dans laquelle Méhémet-Ali a exterminé les mameluks, avec un mélange de cruauté et de ruse qui prouvait jusqu'à quel point le barbare avait persisté chez lui sous l'homme de génie amoureux de la civilisation contemporaine ; mais elle ignore encore par quelles séries de mesures habiles, sages, prévoyantes, dignes d'un organisateur de premier ordre, il a peu à peu supprimé dans les provinces les institutions féodales, pour les remplacer par une administration réellement moderne. Il s'est produit là une révolution semblable à celle qui a amené chez nous l'émancipation des communes par l'alliance de la bourgeoisie et de la royauté contre l'aristocratie. Seulement, comme il n'y a jamais eu de bourgeoisie ni de classes moyennes en Égypte, c'est le peuple lui-même, la classe agricole, le paysan, qui a été émancipé par le pouvoir central, et ce qui consti-

tue encore une différence capitale entre les deux pays, c'est que le peuple n'a rien fait pour acquérir son indépendance. L'œuvre tout entière a été accomplie par un seul homme. Méhémet-Ali a même rencontré dans la population égyptienne des résistances qu'il a dû vaincre, avec cette souplesse unie à la violence qui était son procédé ordinaire de gouvernement. Habitué au régime féodal, excité par les *moullezims* et ce qui restait du parti des mameluks, les fellahs repoussaient quelquefois les réformes; ils refusaient de payer l'impôt qu'on leur demandait en échange de la terre; des révoltes éclataient dans les villages. Pour donner une idée de la manière dont Méhémet-Ali surmontait ces obstacles, il me suffira de dire comment il parvint à calmer une insurrection générale, provoquée dans une province par l'établissement d'un impôt impopulaire. Ibrahim Pacha partit pour cette province avec le ministre qui avait été chargé de préparer la répartition de l'impôt. Arrivé au chef-lieu de la moudirieh (préfecture), il réunit les insurgés, écouta leurs griefs, feignit d'admettre leurs raisons, déclara que son père et lui avaient été trompés par de faux renseignements, et, se tournant vers le ministre réputé coupable de ces renseignements, il lui brûla cervelle en présence de la foule que cet acte de justice sommaire calma instantanément. Il va sans dire que l'impôt n'en fût pas moins perçu; mais les insurgés avaient été désarmés, et il ne leur fut plus possible de résister.

On étonne souvent le public européen lorsqu'on dit qu'il n'y a point ou presque point de Turcs en Egypte, et, qu'en dehors du vice-roi, on ne rencontre dans ce pays aucun pouvoir indépendant, aucune force nationale avec laquelle on soit obligé de transiger. Il n'est pourtant pas difficile de comprendre comment cette situation s'est produite. Sans doute, les Turcs ont conquis l'Egypte sous Selim I^{er}, et leur autorité nominale n'a jamais cessé de s'y exercer depuis lors; mais, en réalité, une nouvelle conquête s'est bientôt substituée à la leur et l'a peu à peu complètement remplacée. Les Mameluks, qui, jusqu'à Méhémet-Ali, étaient les vrais, les seuls maîtres du pays, qui tenaient entre leurs mains, comme je viens de l'expliquer, la puissance militaire et la propriété terrienne, n'étaient point turcs. C'étaient des Circassiens, transportés très-jeunes en Egypte pour y mener une vie d'aventures, et qui, mourant sans postérité, ne pouvaient pas fonder une aristocratie durable, une classe dirigeante inspirée par des traditions régulières de gouvernement. Le pouvoir politique leur appartenait entièrement. Quant à l'administration, elle était confiée, non à des Turcs dépourvus de tout esprit d'ordre, de la méthode et de l'activité soutenue qu'exige le travail administratif, mais à des Coptes qui avaient eu l'habileté de se rendre indispensables en compliquant de mille manières la comptabilité publique, devenue entre leurs mains une sorte de science occulte dont eux seuls pouvaient débrouiller les mystères. Les

Turcs ne jouaient donc absolument aucun rôle en Egypte; ils étaient les vainqueurs, mais ils n'étaient rien moins que les maîtres. Aussi, lorsque Méhémet-Ali eût détruit l'aristocratie des Mameluks et l'organisation féodale des *Moultezims*, il ne subsista plus aucun intermédiaire entre le peuple et le souverain. Si Méhémet-Ali n'avait été qu'un despote ordinaire, après avoir brisé tout ce qui pouvait s'opposer à son pouvoir absolu, il se serait peut être entouré de Turcs et aurait gouverné avec eux. Mais sa vaste ambition était soutenue par un génie non moins vaste. Il aspirait, non-seulement à dominer l'Egypte, mais à la civiliser, en l'organisant comme une nation européenne; or, il n'était que trop clair qu'il ne fallait attendre aucun secours des Turcs dans une œuvre pareille. Pour créer une administration, une comptabilité, une intendance militaire, un embryon de magistrature, Méhémet-Ali comprit que c'était à la France qu'il devait s'adresser. Tout jeune, il avait vu les Français à l'œuvre lors de l'expédition de Bonaparte, et le souvenir qu'il avait gardé d'eux était accompagné d'une admiration profonde. Mais, avec une flexibilité d'intelligence surprenante chez un homme sans aucune instruction et qui à quarante ans ne savait pas encore lire, il sut apprécier Louis-Philippe aussi judicieusement que Napoléon. Il était devenu complètement fou, lorsque la révolution de février éclata; dès qu'il l'apprit, il en devina toute la portée, malgré l'affaiblissement de son

esprit, et il en éprouva une douleur si profonde qu'elle rendit sa guérison impossible. Dans ses heures d'égarement, la pensée des malheurs de la France le tourmentait sans cesse, il voulait qu'on réunît ses troupes, qu'on armât ses navires, pour aller débarquer à Marseille, marcher sur Paris et rétablir le roi sur le trône d'où il avait été renversé par une émeute injustifiable. C'est que Méhémet-Ali devait tout à la France ou à des Français. Ses meilleurs, ses plus fidèles auxiliaires étaient nos compatriotes : « De tous les Européens » qui ont travaillé pour moi, disait-il, trois seulement m'ont rendu de grands services : Soliman-Pacha (le colonel Sève) Cerisy Bey et Clot Bey. » Ces Français sont les premiers Francs que j'ai connus, et ils ont toujours justifié la haute opinion que j'avais conçue d'eux lors de l'expédition de Bonaparte. »

Ainsi l'Égypte, sauf peut être dans les premières années de la conquête, n'a jamais connu le gouvernement des Turcs : elle est passée de la domination des Mameluks à la domination d'une classe politique composée en majorité d'Européens et en particulier de Français. De là vient qu'on y voit à peine deux ou trois familles turques réellement indigènes et jouissant d'une autorité incontestée ; les autres Turcs appartiennent à toutes les nationalités orientales et occidentales ; ce sont des jeunes gens venus on ne sait d'où, achetés par Méhémet-Ali, Abbas-Pacha ou Saïd-Pacha, qui ont fait leur fortune comme on a l'habitude de la faire

en Orient, mais qui n'ont aucune racine dans le pays et qui ne doivent leur influence qu'aux fonctions qu'ils y remplissent. Je me souviens de l'étonnement d'un voyageur de mes amis qui avait admiré, en débarquant à Alexandrie, un Turc superbe, un pacha du plus beau type, dont la bonne mine lui faisait dire sans cesse : « Comme il a l'air Turc ! » Informations prises, ce Turc était un Polonais. Le chef principal du mouvement soi-disant national qui s'est produit l'hiver dernier au Caire, est Grec d'origine. Un grand nombre d'Européens, qui portent les titres de bey et de pacha et qui remplissent les fonctions les plus importantes de l'Etat, ne prennent même pas la peine de se déguiser en Turc. De tout temps, l'Egypte a été gouvernée par des Français, des Italiens, des Grecs, des Syriens, sans que personne ait songé à s'en plaindre. Il est vrai qu'au bout de peu d'années ces hommes de nationalités diverses ressemblaient à s'y méprendre aux indigènes ; ils contractaient leurs mœurs ; ils suivaient leurs habitudes ; ils administraient le pays d'après les mêmes méthodes qu'eux. L'immense majorité des auxiliaires et des courtisans d'Ismaïl-Pacha étaient également des Européens. C'est seulement à la veille de sa chute que l'infortuné khédive a essayé de persuader à l'Europe qu'il était obligé de s'entourer exclusivement de Turcs, mais cette comédie était si difficile à jouer que presque tous les rôles importants ont dû en être confiés à des Turcs de fantaisie, qu'on n'avait

pas besoin de gratter beaucoup pour trouver l'étranger.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le caractère de la classe hétérogène et flottante qui, depuis Méhémet-Ali, gouverne l'Égypte. Je ne dirai également que quelques mots de la manière dont elle gouverne. On commence déjà à la connaître suffisamment en Europe. Je signalerai pourtant une des causes qui ont rendu ce gouvernement intolérable, parce qu'elle tient aux mœurs plutôt qu'aux principes politiques, et qu'elle rentre, par suite, dans le sujet de ce livre. Tout homme de génie qu'il fût, Méhémet-Ali, en sa double qualité de Turc et de despote, ne tenait aucun compte des difficultés matérielles ou morales ; il n'hésitait pas à essayer de forcer la nature elle-même lorsqu'elle lui résistait, convaincu qu'elle devait se plier comme les hommes aux caprices de son esprit et de sa volonté. Il avait transporté en Égypte non-seulement des administrateurs européens, mais toutes les plantes d'Europe dont il avait entendu vanter les mérites. Parmi ces plantes se trouvait un superbe dahlia. Placé en pleine terre, au grand soleil, à quelque distance du kiosque du pacha, le dahlia avait fleuri parfaitement sans que personne y prit-garde. Mais quelqu'un ayant un jour parlé de la beauté de la fleur, Méhémet-Ali la remarqua pour la première fois, et, l'admirant à son tour, il ordonna de la mettre en caisse et de la transporter sous le sycomore qui ombrageait son kiosque. Le

jardinier ayant osé insinuer que la fleur pourrait bien succomber à ces opérations, Méhémet-Ali éprouva une vive colère et jura de faire enterrer vif le maladroit qui laisserait périr l'objet de sa soudaine prédilection. Le lendemain, le dahlia, soigneusement déposé dans une caisse, était transporté à l'ombre du sycomore, mais la fleur décolorée pendait tristement sur sa tige. Le jardinier fut amené, étendu sur le sol, et, malgré ses plaintes, il reçut immédiatement plusieurs coups de courbache. Cependant, comme il ne cessait de répéter qu'on ne pouvait faire obéir les plantes de même que les hommes, Méhémet-Ali finit par se laisser toucher et par arrêter la bastonnade; il envoya même, le lendemain, un léger cadeau à sa victime, pour la dédommager de ses souffrances. Méhémet-Ali procédait en toutes choses comme dans cette aventure significative. Il ordonnait du jour au lendemain une grande réforme, sans se tourmenter beaucoup de savoir s'il était possible de l'exécuter. C'est ainsi que, lorsqu'il voulut changer la vieille comptabilité des Coptes et établir à la place la comptabilité française, il envoya subitement des instructions dans les provinces. Les agents de perception qui ne s'y soumirent pas, par ignorance encore plus que par mauvaise volonté, subirent le sort du malheureux jardinier chargé de soigner le dahlia. La légende prétend même que les comptables indigènes durent apprendre en un délai très court les nouvelles méthodes; passé ce délai, tous ceux qui ne les connaissaient pas parfaite-

ment étaient pendus sur leurs livres. Aussi l'œuvre de Méhémet-Ali, qui aurait pu être d'une admirable fécondité, a-t-elle presque complètement disparu quand il n'a plus été là pour la soutenir de sa main de fer. On en trouve encore sans cesse des traces profondes ; les fondements et les gros murs de l'édifice ont subsisté ; mais les Arabes et les Coptes, entraînés par leurs instincts particuliers, les ont couverts d'arabesques sous lesquelles il n'est presque plus possible de les distinguer. Les successeurs de Méhémet-Ali ont agi comme lui, mais avec beaucoup moins de génie. Ils ont voulu créer subitement des institutions contraires aux mœurs du pays et qu'il aurait fallu implanter avec beaucoup de lenteur dans le sol égyptien pour les rendre solides. C'est pourquoi l'Égypte, à peine née à la vie moderne, est déjà couverte de ruines administratives et politiques, et elle offre, dans ce qui pourrait être une jeunesse nouvelle, l'apparence de la plus complète vétusté.

Un autre inconvénient du système inauguré par Méhémet-Ali et continué par ses successeurs est trop évident aujourd'hui pour que personne songe à le contester. On sait qu'Amrou, en arrivant en Égypte, avait écrit à Omar que la première condition pour assurer la prospérité du pays et le bonheur de ses enfants était « de n'adopter aucun » projet tendant à augmenter l'impôt. » Conseil excellent mais qui devait être, hélas ! bien peu suivi ! Abd-Allah, nommé gouverneur de l'Égypte en remplacement d'Amrou, s'empressa d'élever

les contributions que son prédécesseur, fidèle à sa propre déclaration, avait laissées au niveau où il les avait trouvées au moment de la conquête. Un jour, Othman, enchanté des résultats immédiats de cette mesure dit à Amrou : « Abd-Allah a » bien su traire encore la mamelle après toi. — » Cela est vrai, répondit Amrou, mais aussi il a » affamé les petits. » Pour son malheur, l'Égypte a été bien plus souvent gouvernée par des Abd-Allah que par des Amrou ; aussi, malgré sa richesse merveilleuse, a-t-elle été épuisée bien des fois. Elle traverse en ce moment une de ces périodes où, à force de traire la mamelle, on affame les petits.

Il est à souhaiter que ceux qui vont être chargés de ses destinées se souviennent d'une autre légende non moins digne d'être rapportée que celle d'Amrou. Le premier acte d'Ahmed-Ebn-Touloun, lorsqu'il eut réuni dans ses mains tous les pouvoirs civils et militaires, fut d'abolir les impôts et les vexations odieuses qui avaient attiré sur ses prédécesseurs la haine du peuple ; il donna l'ordre de supprimer les contributions vexatoires et les procédés violents dont leur perception était accompagnée dans les provinces. Cette diminution monta, dès la première année, à une somme d'environ 100,000 dynars, ou 1 500,000 francs. Comme il fallait s'y attendre, l'entourage d'Ahmed - Ebn - Touloun n'épargna aucun effort pour le détourner de ses desseins généreux, mais ce fut en vain. S'il faut en croire

les historiens arabes, gens à coup sûr fort dignes de foi, il fut confirmé dans ses résolutions par un songe dans lequel il crut voir un des pieux amis de sa jeunesse qui lui dit : « Lorsqu'un prince » abandonne ses droits pour le bonheur de ses » peuples, Dieu lui-même se charge de sa récompense. » Ces mêmes historiens ajoutent que, parti le lendemain pour la haute Egypte, Ahmed traversait le désert lorsqu'un trou se forma subitement sous les pas du cheval que montait un homme de sa suite. Le cheval trébucha et tomba. Ahmed étonné, examina l'ouverture qui venait de se faire et y trouva un million de dynars, environ 15,000,000 de francs. Ainsi le ciel, par une juste récompense, lui envoyait dix fois la valeur de la somme à laquelle il avait renoncé pour soulager son peuple. Quelques temps après, Ahmed fit une découverte non moins considérable sur la croupe la plus élevée du mont Mokatam, en un lieu où Juda, l'un des fils de Jacob, apercevant un grand feu à son départ de l'Egypte, s'était longtemps arrêté, tandis que ses frères retournaient vers leur père. Les vieux récits ont une signification profonde, et la morale n'en est pas difficile à découvrir : le trésor d'Ahmed-Ebn-Touloun ne s'est pas trouvé sous les pas d'un cheval ; mais la prospérité de l'Egypte, centuplée par de sages réformes et des économies habiles, a longuement rémunéré le fondateur de la dynastie des Toulounides des sacrifices qu'il avait fait au bien de son pays. L'Egypte est gouvernée aujourd'hui par un

souverain aussi religieux qu'Ahmed-Ebn-Touloun. Puisse-t-il avoir des songes aussi féconds que les siens ! Puisse quelque nouveau saint venir lui murmurer à l'oreille : « Lorsqu'un prince abandonne ses droits pour le bonheur de ses peuples, Dieu lui-même se charge de sa récompense. »

CHAPITRE XXII.

LES EUROPÉENS.

Si l'on veut trouver aujourd'hui la classe dominante en Égypte, il ne faut pas la chercher, comme nous l'avons déjà dit, parmi les Turcs ni parmi les Arabes. L'Égypte est, en réalité, un peuple musulman gouverné par des colonies chrétiennes. Il n'en a pas toujours été ainsi, à beaucoup près ! Au siècle dernier, le sort des Européens habitant le Caire et Alexandrie était celui d'étrangers campés dans un pays ennemi, où ils risquaient sans cesse de se voir piller, rançonner et même massacrer. Ils étaient parqués dans des quartiers spéciaux que la police fermait soigneusement tous les soirs, et dont ils ne pouvaient sortir, à partir d'une certaine heure, sans courir les plus grands risques. Volney, qui visita le pays vers 1784, nous a laissé de leur manière de vivre une peinture digne d'être reproduite : « Leur situa-

» tion, dit-il, est à peu près celle des Hollandais
» à Nangazaki, c'est-à-dire que, renfermés dans
» un grand cul-de-sac, ils vivent entre eux sans
» beaucoup de communications au dehors ; ils
» les craignent même, et ne sortent que le moins
» qu'il est possible, pour ne pas s'exposer aux in-
» sultes du peuple, qui hait le nom de Francs, ou
» aux outrages des Mamelouks, qui les forcent dans
» les rues de descendre de leurs ânes. Dans cette
» espèce de détention habituelle, il tremblent à
» chaque instant que la peste ne les oblige à se
» clore dans leurs maisons, ou que quelque émeute
» n'expose leur contrée au pillage, ou que le com-
» mandant ne fasse quelque demande d'argent, ou
» qu'enfin les beys ne les forcent à des fournisse-
» ments toujours dangereux. Leurs affaires ne
» leur causent pas moins de soucis. Obligés de
» vendre à crédit, rarement sont-ils payés aux ter-
» mes convenus. Les lettres de change même n'ont
» aucune police, aucun recours en justice, parce que
» la justice est un mal pire qu'une banqueroute :
» tout se fait sur conscience, et cette conscience,
» depuis quelque temps, s'altère de plus en plus ;
» on leur diffère des paiements des années en-
» tières ; quelquefois on n'en fait pas du tout ;
» presque toujours on les trompe. Ajoutez qu'on
» ne peut jamais réaliser les fonds, parce que l'on
» ne recouvre sa dette qu'en s'engageant d'une
» créance plus considérable... »

On croit rêver aujourd'hui à la lecture de pareils détails. Non-seulement le cul-de-sac où les chré-

tiens étaient enfermés du temps de Volney, cernés par l'émeute et par la peste, n'existe plus, mais les villes arabes disparaissent peu à peu sous les quartiers européens qui les envahissent; non-seulement les étrangers ne sont plus exposés aux demandes d'argent du commandant, mais ils ne paient pas d'impôts, tout en jouissant plus que personne des services publics; non-seulement des mameluks brutaux ne les obligent plus à descendre de leurs ânes, mais ce sont eux qui dans leurs superbes calèches éclaboussent les musulmans; non-seulement ils possèdent une justice pour eux, mais, comme les indigènes n'en ont pas de leur côté, rien ne leur est plus aisé que de se livrer à une usure effrénée; non-seulement ils ne sont plus des esclaves sans cesse menacés dans leurs fortunes et dans leurs vies, mais ils sont encore des maîtres souverains et cupides contre lesquels il n'y a aucun moyen de résistance et dont il faut accepter sans se plaindre les excès les plus condamnables. Les exceptions sont nombreuses sans nul doute; mais, en général, l'Européen qui va en Egypte ne songe pas à y établir sa famille et à s'y implanter pour plusieurs générations; son but est de faire une fortune rapide dont il puisse aller jouir immédiatement en Europe. Il se contenterait de gains modestes si ses enfants devaient augmenter plus tard sa fortune et bâtir sur le fondement qu'il aurait jeté avec lenteur. Il lui faut des gains excessifs pour récolter, ramasser au plus vite des sommes considérables, et se préparer ainsi à un long repos

et à une grasse aisance dans son propre pays ! Il faudrait, d'ailleurs, avoir une moralité à l'épreuve des plus rudes assauts pour résister à la tentation de profiter des inombrables avantages et des privilèges exorbitants que l'Européen rencontre en Egypte. Or la nature humaine est partout la même, et, lorsqu'elle n'est contenue par aucune loi, on ne doit point s'étonner qu'elle se porte aux plus grands écarts. Depuis que Méhémet-Ali a ouvert la porte aux étrangers, le régime d'oppression que Volney avait décrit a disparu de fond en comble. Mais, à ce régime odieux et qui risquait de devenir intolérable, correspondait une série de garanties exigées par les gouvernements pour protéger, dans la mesure du possible, la sécurité de leurs nationaux. Le régime a disparu, les garanties sont restées. Ce qui était autrefois une arme contre la tyrannie est devenu un instrument de tyrannie ; en obtenant la liberté la plus complète, les Européens ont conservé tous les privilèges dont ils jouissaient du temps de la servitude ; ce qui devait les empêcher d'être exploités leur sert à exploiter à leur tour. Juste retour peut-être des choses d'ici-bas ! Juste châtement de l'ancienne barbarie égyptienne ! mais cause incessante des plus violents abus !

On peut diviser en trois périodes les progrès qu'ont faits jusqu'ici les Européens en Egypte. La première période, celle de Méhémet-Ali, n'a présenté que peu d'inconvénients. Tout en se servant d'Européens d'une manière presque exclu-

sive, Méhémet-Ali savait les contenir dans les bornes raisonnables d'une indépendance féconde pour eux, nullement nuisible pour les indigènes. C'est sous Saïd-Pacha, que la seconde période, celle où les Européens émancipés sont devenus dominateurs, a produit ses effets les plus fâcheux. Souverain spirituel, débonnaire, qu'un bon mot consolait de tout, Saïd-Pacha, s'est laissé exploiter avec une prodigieuse facilité par les Européens de toutes catégories qui se pressaient autour de lui. Les récits les plus invraisemblables de M. About, dans son judicieux et charmant roman du *Feïlah*, ne sont qu'une reproduction affaiblie de la réalité. Faut-il l'avouer ? Les consuls, dont le rôle eût été de contenir les convoitises de leurs nationaux, étaient les premiers à profiter de l'immunité diplomatique pour arracher à la libéralité de Saïd-Pacha les présents les plus étendus. On connaît le trait de l'un des plus connus d'entre eux, qui tint un jour au vice-roi le langage suivant : « Altesse, » vous savez que Méhémet-Ali m'avait promis de » me donner tels terrains. J'y ai compté. Si je les » avais, j'aurais entrepris telles et telles exploita- » tions ; cela m'aurait rendu douze millions. Vous » ne pouvez pas laisser tomber les promesses de » Méhémet-Ali, c'est donc douze millions que » vous me devez. » Sur ce raisonnement étrange, Saïd-Pacha riait et payait. Un autre consul s'était chargé de faire venir pour le vice-roi un service de porcelaine de Sèvres. Lorsque le ser-

vice fut arrivé, le consul commissionnaire prétendit qu'il n'y en avait pas de plus beaux en France, que les souverains seuls pouvaient s'en procurer de pareils, mais que le prix en égalait le mérite et qu'il coûtait cinq cent mille francs. D'abord incrédule, Saïd finit par se laisser convaincre; il paya; mais, en regardant de plus près son service, il découvrit entre deux assiettes une facture détaillée de la manufacture de Sèvres, laquelle s'élevait à peine à cinquante mille francs. Enchanté de sa trouvaille, il commanda un grand dîner dans lequel devait figurer le consul qui venait de le tromper si indignement. Au dessert il se fit apporter le service de Sèvres, sous prétexte de l'exposer à l'admiration des convives. Mais, en passant deux assiettes au consul, il fit exprès de les laisser tomber à terre de manière que la facture qui se trouvait placée entre elles vint rouler au milieu du salon. A cette vue le consul pâlit, et Saïd-Pacha éclata de rire. Il ramassa soigneusement la facture, la lut et la relut tout haut, en feignant la surprise, la fit circuler à la ronde, et, comme l'auteur du délit faisait trop piteuse figure au milieu de l'hilarité générale : « Après tout, lui dit-il en riant plus que per- » sonne, il n'y a pas de quoi se fâcher. Vous n'a- » vez fait qu'ajouter un zéro ! »

Ce qui contribuait à multiplier les scènes de ce genre, c'est que les consuls généraux, aussi bien que les simples consuls et les agents consulaires, n'hésitaient pas à cette époque à faire ouverte-

ment le commerce. Cela produisait parfois de singulières complications de métiers et de nationalités. Un Grec d'origine, protégé français, M. Zizinia, était à la fois consul général de Belgique et impresario du théâtre italien d'Alexandrie, qui porte encore son nom. Comme protégé français, il ne pouvait adresser de réclamations pour son compte que par l'entremise du consul de France, et rien n'aurait empêché ce dernier de l'expulser d'Égypte, malgré son titre de consul belge, si la fantaisie l'en avait pris. Je me hâte de dire que les mœurs consulaires se sont profondément modifiées depuis Saïd-Pacha. Les consuls généraux ne font plus le commerce ; il laissent ce soin aux consuls ordinaires et aux agents consulaires, qui, par malheur, en sont souvent restés aux vieilles coutumes. Mais si les consuls généraux sont devenus de véritables diplomates, ils n'ont pas cessé d'être des despotes au petit pied. Entourés de leurs cawas, qui jouissent comme eux d'immunités absolues, ils ne connaissent d'autres lois que celles qu'ils ont faites. On ne saurait croire l'importance de ces cawas, sur lesquels circulent au Caire et à Alexandrie les histoires les plus extraordinaires. Ces êtres supérieurs ne doivent de compte qu'à Dieu et à leurs consuls. Jamais la police locale n'oserait les arrêter, même lorsqu'ils commettent les délits les plus affichés. Tout ce qui touche de près ou de loin aux consuls jouit des mêmes privilèges. J'ai raconté ailleurs le grand incident diplomatique soulevé, l'année dernière, par le con-

sul général français au sujet d'un Barbarin qui lui servait de marmiton. Ce Barbarin, qui ressemblait à tous les Barbarins et qui ne portait en rien sur sa personne la marque de l'inviolabilité diplomatique dont il était, paraît-il, investi, avait été trouvé dans un mauvais lieu, où il était occupé à battre violemment une femme. Il était, d'ailleurs, dans un état de complète ivresse, et, quand on l'a arrêté pour le conduire au poste, il lui a été impossible de proférer la moindre parole intelligible. Le lendemain matin seulement, il a retrouvé assez de présence d'esprit pour dire qu'il appartenait au corps consulaire... en qualité de marmiton ! On l'a relâché aussitôt avec de grandes marques de respect ; mais les droits de la France n'en avaient pas moins été violés ! Les capitulations criaient vengeance ! Le consul général français n'était pas homme à laisser impuni un acte de barbarie orientale aussi scandaleux. Après avoir ému le Caire tout entier de cette querelle, il a exigé du gouvernement égyptien une réparation éclatante. Le croirait-on ? Le préfet de police du Caire a dû se transporter au consulat français, pour déclarer, au nom du khédive, au marmiton consulaire que l'Egypte regrettait amèrement l'injure faite en sa personne à l'honneur et aux privilèges de la France !

Quand les consuls agissent ainsi, comment s'étonner de la conduite des simples européens ? Je me rappelle l'impression de profond étonnement

que me causa, à mon arrivée au Caire, la vue d'un jeune homme qui lançait de grosses pierres à des cygnes voguant sur la pièce d'eau de l'Esbekieh : deux agents de police le regardaient faire sans broncher ; je finis par m'approcher d'eux et par leur dire : « Pourquoi donc n'empêchez-vous pas » ce jeune homme de blesser ces cygnes. » — « C'est » un Européen ! » me répliquèrent-ils. C'est un Européen ! ce mot répond à tout. L'Européen n'est justifiable que de son consul et, aujourd'hui, des tribunaux de la réforme. Que le temps est loin où le premier venu le renversait de son âne ! Son tour est venu de renverser les autres impunément. On rencontre à chaque pas dans les rues du Caire d'immenses tas de pierre qui obstruent complètement la circulation : ils appartiennent à des Européens qui font réparer leurs maisons. La police n'a pas le droit de les enlever. Elle ne peut que demander aux consuls d'en donner l'ordre, et ceux-ci n'ont garde de molester pour si peu leurs nationaux ! Le caprice d'un seul homme oblige donc toute une population à renoncer pendant des semaines entières à l'usage d'une rue. J'admiraïs chez un de mes amis qui habitait une très belle maison une grande et superbe basse-cour : « Savez-vous comment elle a été faite ? » me dit-il. « Le précédent propriétaire, un Français, de » beaucoup d'esprit, s'avisant un jour qu'il n'avait » point de basse-cour, fit un barrage d'un côté de » la rue qui longeait sa demeure ; les passants se dé- » tournèrent ; quelques temps après, il fit un second

» barrage à peu de distance ; puis il éleva de gros
» murs à la place des barrages. Sa basse-cour était
» faite ! Quant à la rue, on démolit la maison d'un in-
» digène pour en rejoinde les deux bouts ; et,
» moyennant un léger détour, tout fut aussi bien
» qu'auparavant. » Le Français avait sa basse-cour et
l'indigène n'avait plus de maison : tout était dans
l'ordre ! Il ne faudrait pas croire, en effet, que les
indigènes soient chez eux en Egypte : ce sont les
Européens qui sont les vrais propriétaires du pays ;
les Turcs et les Arabes n'y demeurent que par
tolérance. On sait que, dans les villes, les étrangers
n'acquittent pas d'impôts et que ceux qui habi-
tent des maisons indigènes refusent souvent, par
dessus le marché, de payer leur loyer. Il n'y a
aucun moyen de les expulser d'un logement qui
leur plaît, et où leur bail est expiré. Le recours
aux consuls amène des complications sans fin,
mais ne produit jamais un résultat sérieux.

Loin de restreindre la puissance européenne, qui
s'était développée si grandement sous Saïd-Pacha,
Ismaïl-Pacha lui a donné une immense extension,
sous une forme nouvelle dont les premiers effets
ont été désastreux : je veux parler des innombra-
bles employés européens dont il a rempli les ad-
ministrations publiques. Mais, parmi les hommes
qu'un esprit aventureux et quelquefois l'impossi-
bilité de rester honorablement en Europe condui-
sait en Egypte, la flatterie, l'amour de l'intrigue,
le goût des plus scandaleuses spéculations l'ont
presque toujours emporté sur le vrai mérite. Il

y a eu des exceptions, et même des exceptions éclatantes, mais elles n'ont fait que confirmer la règle générale. Ismaïl-Pacha n'avait pas la main heureuse pour trier les hommes. Ceux dont il s'est entouré ont fait plus de mal que lui à l'Égypte. Ce sont eux qui ont poussé le malheureux khédivé à commettre ses plus grandes folies, et, dans le coup d'Etat qui a amené sa chute, les rangs du parti soi-disant national auquel il prétendait céder en repoussant le gouvernement européen étaient remplis d'Européens, mus par l'unique souci de retrouver les bénéfices d'un régime de fructueuses dilapidations. Pour être parfaitement sincère, il faut convenir, d'ailleurs, que lorsque l'Europe s'est mêlée de désigner directement des fonctionnaires à Ismaïl-Pacha, elle n'a pas toujours fait des choix meilleurs que les siens. Sans doute, les nouveaux venus ne ressemblaient pas aux anciens sous le rapport de l'indélicatesse morale, et il y en a eu bien peu qui aient poussé aux abus dans l'espoir d'en profiter; mais combien étaient aptes à la mission qu'ils venaient remplir? Un fort petit nombre à coup sûr. Les gouvernements qui les expédiaient en Égypte ne se tourmentaient guère de savoir s'ils étaient préparés à la mission qu'ils leur confiaient. Souvent, ils la leur confiaient comme récompense d'une vie de services méritoires, en sorte qu'on voyait arriver au Caire un vieillard pour accomplir une réforme qui aurait demandé l'activité de la jeunesse et de la santé; d'autres fois, c'était un

poitrinaire qui demandait et qui obtenait d'être envoyé au Caire dans l'espoir que ses poumons se trouveraient bien du climat. Au reste, malade ou bien portant, presque aucun d'eux ne savait l'arabe, presque aucun n'était au courant des affaires égyptiennes, et il fallait à tous plusieurs années pour se préparer à remplir leurs fonctions. Je me rappelle avec quelle verve, quel esprit de bon aloi un juge des tribunaux de la réforme expliquait en ma présence les motifs qui, d'après lui, dirigeaient les gouvernements dans le choix des fonctionnaires égyptiens. « Quant à moi, disait-il, j'étais général, général en disponibilité ; on me devait un commandement militaire, on m'a nommé juge. » Et sa fille qui assistait à la conversation, l'interrompait pour dire : « Je vous prie même de croire que mon père était beaucoup mieux comme général que comme juge. » C'était beaucoup dire ; car, par un hasard singulier, ce général improvisé juge se trouvait être un des meilleurs magistrats des tribunaux de la réforme. Cela ne l'empêchait pas d'apprécier avec une parfaite indépendance d'esprit le procédé auquel il devait sa nomination. S'adressant à l'un de ses confrères d'une autre nationalité, qui passait à bon droit pour un jurisconsulte émérite : « Sont-ils sots, » chez vous, disait-il, avec une spirituelle ironie, » d'envoyer en Egypte ce qu'ils ont de mieux dans leur personnel judiciaire. Ne feraient-ils pas mieux de garder leurs jurisconsultes pour eux, » et de verser, à l'exemple de mon pays, dans les

» tribunaux égyptiens le trop plein de leur armée? »

C'est surtout dans le personnel anglais que les convenances personnelles ont souvent remplacé les aptitudes. L'Égypte étant placée à moitié chemin de l'Inde, on y fait faire une sorte d'étape aux fonctionnaires qu'un trop brusque retour en Europe risquerait de fatiguer. De bons pères de famille, qui ont une partie de leurs enfants en Angleterre et l'autre partie dans l'Inde, demandent aussi une place au Caire ou à Alexandrie pour être à mi-chemin des deux moitiés de leur famille. Comment les affaires égyptiennes s'accommodent-elles de tout cela? On commence à le savoir, et de l'excès du mal naît peu à peu le remède.

Il se forme depuis quelques années au Caire et à Alexandrie une petite colonie de fonctionnaires européens d'une probité et d'une intelligence incontestables. Par une étrange fortune, c'est à ses embarras financiers que l'Égypte devra d'avoir enfin une bonne administration. La commission de la dette, nommée à la suite de la faillite de 1876, a été le premier modèle d'un corps absolument irréprochable. Les gouvernements ont fait, en outre, quelques bons choix qui en ont entraîné depuis beaucoup d'autres. On peut donc entrevoir le moment où les fameuses réformes administratives dont on parle depuis si longtemps s'exécuteront enfin et où disparaîtra l'arbitraire, cause unique de la ruine de l'Égypte. Alors, il faudra bien que les européens se décident à vivre dans ce pays sous des

lois raisonnables remplaçant graduellement d'odieus privilèges. Le régime dont ils ont tant profité doit disparaître aussi complètement qu'a disparu le régime dont ils souffraient tant à l'époque de Volney. C'est une vérité qu'ils n'envisagent pas sans amertume, et ceux qui la leur présentent sont toujours sûrs d'être traités par eux avec une colère presque furieuse. Qu'importe? Peu à peu, le rêve d'Ismaïl-Pacha se réalise, l'Egypte se détache de l'Afrique pour venir rejoindre l'Europe. Lorsque la soudure sera faite, il faudra bien que les mœurs changent, et que les vieux types du fonctionnaire et du colon européen fassent place, dans la vallée du Nil, à des types nouveaux.

CHAPITRE XXIII.

LES ÉCOLES.

L'école joue en Égypte, comme dans tout le monde oriental, un rôle décisif ; c'est par l'école que le mahométisme se conserve et s'enracine dans les esprits ; c'est également par l'école que les diverses sectes chrétiennes maintiennent leur originalité distincte au milieu du monde musulman où elles sont pour ainsi dire noyées. Chaque nationalité a ses écoles en Égypte : Coptes, Arabes, Israélites, Anglais, Français, Italiens, Grecs, etc. Toutes les races disséminées le long du Nil cherchent dans l'enseignement un moyen d'abord de se maintenir intacts, puis de se développer aux dépens de leurs voisins. Il serait beaucoup trop long de parcourir, ne fût-ce qu'à la hâte, les principaux établissements d'instruction qui s'élèvent au Caire, à Alexandrie, à Port-Saïd, à

Syout, etc. De toutes les écoles chrétiennes que j'ai visitées, — et j'en ai visité beaucoup — celle qui m'a le plus frappé est l'école des jeunes filles grecques du Caire. Les grecs sont très-nombreux en Égypte ; leur colonie est une des plus importantes, des plus actives et des plus remuantes de la contrée ; elle y exerce tous les métiers, et ses défauts sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les signaler. Mais, quelque opinion que l'on professe sur elle, on lui pardonne tout dès qu'on pénètre dans ses écoles. Il faut rendre justice aux Grecs : ils ont un admirable patriotisme, et ce patriotisme est prodigieusement intelligent. Comme installation, l'école des jeunes filles grecques du Caire est plus que médiocre ; comme système d'enseignement, elle offre le plus parfait modèle qu'on puisse proposer, sinon à des pédagogues, du moins à des patriotes. La première classe que j'ai visitée était celle des grandes filles de douze à quinze ans : les murs étaient tapissés de tableaux où les principales règles de la grammaire, de la morale et de l'arithmétique étaient développées dans la langue et avec les caractères alphabétiques d'Homère et de Xénophon. Au milieu de la salle, un groupe de jeunes personnes d'un type remarquable, parmi lesquelles on en distinguait quelques-unes d'une beauté accomplie, chantait en chœur des refrains nationaux que leur professeur accompagnait au piano. Ces chants graves et puissants, ces voix fraîches et pures, ces yeux noirs d'un éclat prodigieux,

ces profils de camées antiques produisaient un effet délicieux. L'avouerai-je, cependant ? j'ai été plus touché par la classe des toutes petites filles. Là les murs étaient ornés d'images coloriées représentant des scènes de la Bible avec des sentences en grec vulgaire. Les petites filles étaient nombreuses. Pour me donner une idée de leurs exercices, une brune de huit ans à peine, dont les yeux lançaient des éclairs, monta sur une chaise tandis que ses compagnes l'entouraient en formant une ronde gracieuse. La petite fille grimpée sur la chaise représentait un rossignol auquel la ronde venait faire, dans une chanson d'un rythme séduisant, les plus alléchantes propositions : « — Laisse-toi mettre en cage, lui disait-on, nous » t'offrirons une belle eau limpide, des gâteaux délicieux, du sucre exquis. Tu n'auras plus à » craindre la chaleur accablante du jour ou la fraîcheur dangereuse des nuits. Tu seras choyé, » aimé, dorloté ; rien ne te manquera ; tes moindres » désirs seront prévenus par nos soins attentifs, et » tu pourras continuer à fredonner, sans péril et » sans souci, tes joyeux refrains. » — Il fallait voir de quel ton ou plutôt de quelle âme, le gentil rossignol repoussait ces décevantes promesses. La petite fille écartait les bras et remuait les doigts en imitant le coup d'aile d'un oiseau qui s'enfuit. Puis, d'une voix plus légère que le vol d'un rossignol, elle répondait : « — Non ! non ! non ! Je sais » ce que valent vos dons perfides. Je m'y suis laissé » prendre, et j'ai été perdue. Rien ne vaut l'air libre

» pour l'oiseau, rien ne vaut pour tout le monde
» l'indépendance, même avec le travail, même avec
» la misère, même avec la faim et la soif. Malheur!
» malheur ! à ceux qui se laissent prendre aux
» pièges dorés de la servitude ! » — Je ne suis phil-
hellène qu'avec des réserves, et pourtant la scène
que jouaient devant moi, avec un accent et une grâce
extraordinaires, les petites filles de l'école grecque
du Caire m'a profondément ému. Il fallait voir de
quel mouvement rapide celle qui représentait
l'oiseau indépendant agitait ses petits doigts pour
s'envoler loin du despotisme ! Sa pantomime était
étonnante de naturel et de vivacité, surtout de la
part d'une enfant aussi jeune. Admirable souplesse
de cette race unique, qui, après tant d'aventures
historiques, tant d'épreuves où elle a laissé sa
vertu, retrouve encore les qualités brillantes, les
illusions généreuses, les chaudes ambitions par
lesquelles elle a ébloui le monde !

Mais, ce qui est plus intéressant que les écoles
étrangères, ce sont les écoles arabes qu'on rencon-
tre partout en Égypte. Dès ses premières années,
le mahométisme a favorisé le développement de
l'instruction primaire. Peu favorable à la science
supérieure, puisqu'il la réduisait à la connais-
sance d'un livre dont la lettre le préoccupait
bien plus que l'esprit ; opposant bientôt des bor-
nes infranchissables à toute grande culture, nulle
religion n'a exigé plus nettement de ses adeptes
l'usage élémentaire de la lecture et de l'écri-
ture. Tout bon musulman doit savoir le Coran,

et, pour le bien savoir, il faut être capable de le copier. « Apprenez à bien écrire, disait déjà le ka-
» life Ali : la belle écriture est une des clefs de la
» richesse. » Il ne s'agissait pas de la richesse ter-
restre, mais de celle qui permet d'acheter le ciel. Aussi les premiers siècles de l'islamisme virent-ils s'élever d'innombrables écoles où l'étude grammaticale, littéraire et morale du Coran prit la plus grande extension. A la vérité, cette étude s'est bientôt figée dans un moule inaltérable ; mais cela ne l'a point empêchée de gagner en étendue ce qu'elle perdait en profondeur. En général, tous les fidèles qui consacrent une partie de leur fortune à l'élévation d'une mosquée ont grand soin que cette mosquée contienne une fontaine et une école. Par une sorte de métaphore vivante, les fontaines et les écoles sont confondues dans les mêmes bâtiments : les corps et les esprits peuvent s'abreuver à la même source. Au Caire en particulier, il n'y a peut-être pas une seule fontaine à laquelle ne soit annexée une école ; or, on sait qu'on rencontre sans cesse des fontaines au Caire. Presque toutes sont de jolis monuments, et le plus grand nombre d'entre elles sont des monuments exquis, des modèles de grâce, de légèreté et d'ornementation. Après les mosquées, il n'y a pas d'œuvre d'art où le génie des architectes arabes se soit exercé en caprices plus variés et plus délicats. Figurez-vous des rotondes soutenues par des colonnes tordues d'une grande élégance, surmontées d'un auvent ciselé et peint avec une prodiga-

lité étonnante de décorations. Quand on s'en approche, on aperçoit à travers des fenêtres d'une charmante bizarrerie une cuve remplie d'eau; des écuelles, semblables à celles des fontaines Wallace, sont suspendues au bout de longues chaînes rivées au mur; le plus souvent un Arabe préposé à la garde de la fontaine vous tend une de ces tasses: chacun peut se désaltérer à volonté. Mais, pendant qu'on boit ou qu'on regarde boire, un murmure incessant, une sorte de bourdonnement monotone frappent l'oreille: c'est l'école de la fontaine, où des centaines d'enfants chantonnent les versets du Coran. Je renonce à décrire le spectacle plein de mouvement, de couleur et de bruit que présentent ces écoles. Tous les écoliers sont accroupis à la manière arabe, et se dandinent sur les hanches en récitant le saint livre. Ces rangées de petites têtes rondes, les unes fraîchement rasées, les autres garnies de cheveux courts au dessus desquels s'élève la mèche centrale que le barbier a soigneusement laissée croître, les autres encore ornées de bonnets blancs ou rouges, s'agitant toutes en cadence dans une sorte de clair obscur que l'on recherche toujours en Egypte parce qu'il est le signe de la fraîcheur; ces centaines de bouches ouvertes d'où s'échappe le même refrain; au milieu de la salle, le maître ou *fiki*, armé parfois d'une longue gaule dont il se sert pour frapper sur le crâne des élèves peu attentifs, mais qui ressemble au bâton d'un chef d'orchestre réglant cette étrange harmonie, présentent certainement aux yeux et aux

oreilles européennes une des scènes les plus originales des mœurs de l'orient. On a cherché bien des raisons pour expliquer le balancement cadencé qui accompagne, non-seulement à l'école primaire, mais partout, la récitation du Coran. Les uns ont soutenu que cet usage s'était établi par suite de l'obligation imposée aux musulmans de s'incliner chaque fois qu'ils prononcent le nom de Dieu ; de peur de commettre une omission involontaire, ils auraient pris l'habitude de s'incliner sans cesse en lisant le Coran. Les autres pensent que ce mouvement est nécessaire pour tenir l'esprit et le corps en éveil, surtout à cause de la position accroupie si chère aux orientaux. Cette dernière hypothèse est paraît-il la meilleure. Quelle soit bonne pour des Arabes, c'est possible ; mais les Européens qui se berceraient ainsi eux-mêmes sur un mode lent et régulier ne tarderaient pas, au contraire, à être profondément endormis de corps et d'esprit.

Tout bon mahométan est obligé d'apprendre le Coran ; en conséquence, il n'y a pas de village si pauvre, si sordide qu'il soit, qui n'ait son école primaire. Il semblerait donc naturel de croire que cette nécessité pour chaque fidèle de savoir lire et écrire peut produire chez les nations musulmanes le même effet qu'a produit chez les nations protestantes l'obligation universelle de connaître la Bible. Dès que l'instrument de toute instruction, c'est-à-dire la lecture et l'écriture, est mis par un motif religieux entre les mains du peuple, pourquoi ne pas s'en servir dans un intérêt scientifique ? Malheureuse-

ment, il y a des différences essentielles entre la langue du Coran, qui est la langue littéraire, et la langue vulgaire. Le travail des enfants dans les écoles primaires est à peu près perdu pour les usages de la vie. La manière machinale dont le Coran est appris étouffe d'ailleurs toute initiative d'esprit, elle noue en quelque sorte l'intelligence au lieu de l'ouvrir. Les *fiqi* ou maîtres sont trop ignorants pour enseigner à leurs élèves autre chose que les versets du livre saint. Les notions les plus élémentaires d'histoire, de géographie, d'arithmétique, leur sont absolument étrangères. Ce ne sont pas à proprement parler des instituteurs; ce sont des personnages religieux, dont la principale mission consiste à lire le Coran sur les tombes ou dans les maisons particulières, à l'occasion des cérémonies qui, comme la circoncision, le mariage, l'ensevelissement, doivent être accompagnées de la récitation de quelques passages de Mahomet. C'est là, leur principale source de revenu. Ils dirigent, par-dessus le marché, l'école primaire, laquelle ne leur rapporte guère d'autre profit que le titre de *m'aalim* ou *aalim*, qui implique spécialement l'idée d'homme savant ou lettré, et dont le pluriel, *oulemas*, est passé dans les langues européennes. C'est à peine s'ils reçoivent des parents de leurs élèves quelque légère rémunération, à l'époque où ces derniers arrivent à la connaissance complète du Coran. Parfois aussi, à propos de la fête ramadan ou de quelque autre fête musulmane, l'administration

des wakfs leur distribue un tarbouche, une im-méh, — bande de mousseline avec laquelle on forme un turban, — une paire de babouches, une pièce de toile de coton pour un iri, — espèce de blouse bleue, blanche ou noire, à larges manches. — Faut-il s'étonner si des maîtres aussi pauvrement rétribués sont gens besogneux, quémandeurs ? Voici, un exemple des petites prières qui ont cours dans les écoles arabes et qui servent à célébrer le moment où l'enfant est arrivé au terme de ses études ; il montre avec quelle absence complète de retenue les fiqi sollicitent des pères de famille des offrandes qu'ils obtiennent assez rarement.

Louange à Dieu, maître de l'univers, à lui qui pardonne et conserve ! — Il connaît le passé et l'avenir, — et enveloppe les événements d'obscurité. — Il connaît la marche des noires fourmis, — et leurs œuvres quand elles veillent dans l'ombre. — Il a créé et élevé la voûte des cieux, — il a étendu la terre au-dessus de la mer salée. — Qu'il donne à cet enfant bonheur et longue vie, — pour qu'il puisse lire avec attention le Coran, — et l'histoire des temps anciens et modernes. — Cet enfant à appris à lire et à écrire, — à parler et à compter avec habileté ; que son père ne soit pas avare, — et le récompense avec de l'or et de l'argent. — O mon père, tu m'as bien payé pour ce que j'ai appris ; — que Dieu te donne une place en paradis ! — et toi ma mère reçois mes remerciements — pour tes soins matia et soir. — Dieu veuille que je te voie assise en paradis, — et saluée par Mariam, Zénab et Fatiméh ! — Notre fiqi nous a enseigné l'a b c, — qu'il soit loué avec recon-

naissance ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « la » grande nouvelle » (1) (ch. LXXVIII) — qu'il n'en perde jamais la bénédiction ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « l'Empire » (ch. LXVII) — que son nom soit béni ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « Miséricor- » dieux » (ch. LV) — puisse-t-il recevoir sa juste récompense ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « Ya Sin » (2) (ch. XXXVI) — que ses jours et ses années soient toujours sereins. — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « La » taverne ! » (ch. XII) — que les bénédictions de la Providence restent toujours sur lui ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « Bétail » (ch. VI) — qu'il ne soit jamais en butte aux mauvaises langues ! — Notre fiqi nous a enseigné jusqu'à « la Vache » (ch. II) — qu'il soit toujours honoré à l'avenir comme aujourd'hui ! — Notre fiqi a bien mérité de notre part — un habit vert et en outre un turban. — O jeunes filles tout autour de nous, — je vous recommande à la garde de Dieu par vos yeux peints de noir et par vos miroirs ! — O vous, femmes mariées, réunies ici, — je prie par le chapitre des « Rangs » ch. (XXXVII) que vous soyez protégées ! — O vieilles femmes qui nous entourez, — vous devriez être battues avec de vieux souliers et chassées dehors ! — Mais à toutes les femmes on devrait plutôt dire : Prends le bassin et la cruche, et lave-toi et prie.

On trouvera sans doute que si cette étrange prière enseigne surabondamment aux enfants la reconnaissance envers leurs maîtres et, dans une

(1) Tous ces passages entre guillemets indiquent le commencement des chapitres du Coran.

(2) Deux lettres dont le sens est inconnu ; le chapitre auquel elles servent de titre s'emploie comme prière mortuaire.

mesure suffisante quoique plus restreinte, la reconnaissance envers leur père et leur mère, elle leur inculque en revanche des principes d'une galanterie singulière et des habitudes bien peu respectueuses envers la vieillesse. C'est là un trait de mœurs fort curieux et qui n'est point isolé. Voici par, exemple, la fin d'une autre prière du même genre où les mérites de l'enseignement du fiqi ne sont pas exposés avec moins d'emphase. Nous passons sur les éloges d'une exactitude constatable pour arriver tout droit à la conclusion :

Que le pardon, ô Dieu, soit la récompense de notre fiqi, ainsi que de nos parents et de tous ceux qui les aiment ! O Dieu de merci, sois miséricordieux pour eux ! Je t'en prie, ô maître de tous les peuples, préserve notre fiqi de tout mal, et notre arif (moniteur, sous-maître), de même ! ô Dieu, améliore sa position et répands sur lui tes bienfaits ! Mais sa vieille femme, à mon avis, est pleine de fraude, elle est capable de voler les poules de la ruelle. Si vous m'en croyez, mettez la vieille femme dans le feu du bain et donnez-lui pour nourriture des coups de tiges de palmiers. Mais vous, ô femmes qui êtes l'objet de l'amour, que le k'ohl et le musc vous soient un présent ; et vous, jeunes filles, votre salive est comme le sucre candi. Je vous ai gardées par la sourate des Saffat (ch. xxxviii). Mais dois-je changer d'avis et pardonner aux vieilles femmes, puisque le pardon est exigé et recommandé par la loi ? qu'à moi ne tienne ! donnez à la vieille femme le bassin et la cruche, et qu'elle fasse ses ablutions. Quant au père du circoncis, ô Dieu, conserve-le nous, ainsi que le circoncis lui-même ! Prolonge sa vie ! Et sa mère... ô Dieu, rends-la heureuse ;

répands tes bénédictions sur elle, ô Dieu de miséricorde!

Que les vieilles femmes se tirent comme elles pourront des griffes des écoliers arabes! Nous aimons mieux entendre proférer contre elles toutes ces menaces de supplices, puisqu'elles finissent toujours d'ailleurs par s'en sauver au moyen de quelques ablutions, que si les écoles d'Égypte retentissaient, comme l'ont soutenu bien des voyageurs, des appels les plus violents au fanatisme musulman contre les chrétiens. On a souvent raconté que la prière journalière des élèves invoquait toutes les malédictions d'Allah sur ceux qui refusaient d'accepter la religion de Mahomet. Rien n'est moins exact. Seul le passage suivant, extrait d'une prière diffuse, pleine de répétitions et de non-sens, peut être considéré comme peu charitable envers les fidèles :

O Dieu! conserve et glorifie l'islamisme, donne victoire à la parole de foi et de vérité et durée au règne de ton serviteur, qui est soumis à ta grandeur et à ta gloire et auquel nous sommes forcés d'obéir; à celui qui est appelé le sultan Abdul-Hamid que Dieu lui donne la victoire et fasse périr par son glaive les infidèles nos ennemis.

Rien de plus inoffensif que cet appel indirect au glaive rouillé d'Abdul-Hamid. On ne trouve pas plus l'intolérance dans l'école qu'ailleurs en Égypte. La haine pour le chrétien n'y éclate nulle

part. Ce n'est donc pas comme institution religieuse que l'école primaire arabe est funeste, c'est comme institution pédagogique. En écrasant la mémoire de l'enfant sous le poids des versets du Coran, en l'obligeant pendant toute sa jeunesse à réciter mot à mot un livre écrit dans une langue différente de son langage usuel, en ne développant d'autre part aucune de ses facultés intellectuelles, elle l'habitue à cet abêtissement dangereux qui finit par être le fond même de sa nature. En dehors du Coran, dont la lettre et non l'esprit, envahit toute son intelligence, il ne sait rien de la vie, rien de la science, rien du passé, rien du présent : aussi est-il condamné à une somnolence morale, à une résignation fataliste aux événements, contre laquelle aucune protestation ne s'élève dans son âme engourdie. De là l'asservissement du fellah et son incapacité d'engager la moindre lutte contre les choses et les hommes qui l'écrasent. S'il ne cherche jamais à leurs résister c'est que jamais, à l'école primaire, on ne lui a fait dire, comme aux petites filles grecques, en agitant ses bras pour repousser le joug qui l'opprime : « Rien ne vaut l'air libre pour l'oiseau ; » rien ne vaut pour tout le monde l'indépendance ! »

CHAPITRE XXIV

LA MOSQUÉE D'EL AZHAR (1)

Il ne faut point quitter le Caire sans avoir été visiter la mosquée d'El Azhar « la fleurie » ou « la florissante. » El Azhar est la grande Université musulmane de l'Orient. Tandis que les célèbres Facultés de Damas, de Bagdad, de Bassora s'éteignaient emportées par la décadence de la vie intellectuelle arabe, elle subsistait seule, conservant au milieu du monde moderne, comme dans une citadelle jusqu'ici inexpugnable, les traditions intactes de l'islam. On sait que l'émeute sanglante qu'avait provoquée au Caire la conquête française, écrasée dans tout le reste de la ville, trouva à la mosquée d'El Azhar un suprême refuge où elle résista encore longtemps aux canons

(1) J'ai emprunté les principaux détails contenus dans ce chapitre au savant ouvrage de Dor Bey sur *l'Instruction publique en Egypte*.

de Bonaparte et où l'intervention du ciel, manifestée par un violent orage, put seule l'abattre complètement. A l'instar des boulets de Bonaparte, les idées contemporaines, les principes de la civilisation européenne viennent heurter inutilement les murs d'El Azhar sans y faire de brèche, sans parvenir à renverser les murailles invincibles derrière lesquelles s'est réfugié ce dernier débris du Moyen-Age. Plus de neuf mille étudiants la fréquentent encore avec vénération, quoique l'enseignement qui s'y donne n'ait guère varié depuis le mois de Gémasi el aoual de l'an de 359 de l'Hégire (970), époque où elle a été fondée par le général fatimide Gauhar. Je ne sais quel parfum de vétusté étrange vous pénètre dès qu'on en franchit le seuil; on sent qu'on remonte le courant des siècles, qu'on se reporte aux origines de l'islamisme et qu'on va vivre pour quelques heures dans un passé partout ailleurs évanoui.

C'est par le grand portail occidental qu'il faut pénétrer dans la mosquée d'El Azhar. On traverse d'abord un long couloir voûté qui sert de lieu de réunion pour les marchands de tout genre, vendeurs de légumes, de fruits, de fèves cuites à l'huile. Le long des murs, les barbiers exercent leur métier; les crânes nus des Maugrébins et des Berbères disparaissent sous la mousse blanchâtre du savon. Ce premier coup d'œil est déjà fort original. Mais, dès qu'on pénètre dans la grande cour, le spectacle est bien plus étrange, bien plus varié, bien plus pittoresque encore. Un millier d'é-

tudiants de tout âge, de toutes couleurs, depuis le Turc à la figure épaisse, au teint pâle, jusqu'à l'Indou aux traits effilés et hâlés par le soleil, jusqu'au nègre aussi noir que l'ébène, vêtus des costumes les plus divers, sont assis, couchés ou debout, dans toutes les postures imaginables. Les uns dorment tranquillement; les autres apprennent par cœur quelques passages du Coran en se balançant sur leurs hanches; ceux-ci cousent ou tricotent; ceux-là écoutent ou font des récits à perdre haleine au milieu d'un groupe d'une animation prodigieusement méridionale; ceux-là encore prennent leur repas en commun. Des vendeurs d'eau, de limonade, de petits pains ronds circulent au milieu de la foule, faisant entendre leur cri monotone : *Sébil Allah ia hatchân!* « L'eau de Dieu pour toi qui as soif ! » Après avoir traversé cette cour, on pénètre sous une galerie extérieure qui sert d'école primaire. Là, des centaines d'enfants, accumulés dans un espace restreint, apprennent bruyamment le Coran à deux pas du lieu où des hommes faits et des vieillards à barbe blanche s'instruisent des commentaires de la loi et des règles de la tradition. La mosquée proprement dite n'est séparée de cette école primaire que par une rangée de colonnes. Elle se compose d'une grande salle très basse, formant un parallélogramme allongé de près de 3,000 mètres carrés, où l'œil ne distingue d'abord qu'une véritable forêt de colonnes de marbre extraites des monuments antiques et dont les chapiteaux d'ordres

divers, mais presque tous d'une rare élégance, sont usés vers les angles par la main du temps. Malheureusement, le plafond est si peu élevé que l'air et la lumière ne peuvent pas circuler librement dans cette immense galerie. Les murs sont tapissés, partout où les portes et les fenêtres le permettent, de caisses informes qui contiennent les hardes des étudiants. Ces derniers se pressent en masses compactes autour de leurs professeurs. Au pied de chaque colonne, sur la natte de paille qui recouvre la dalle ou sur quelque peau de mouton, les cheiks sont assis. Des cercles plus ou moins considérables, suivant la renommée de chacun d'eux les entourent. Les étudiants prennent la pose qui leur convient : ils sont assis à l'arabe, couchés tout du long ou légèrement relevés sur un coude, dans les attitudes les plus variées ; mais ils ont tous un air d'attention, de recueillement, parfois d'admiration qui prouve combien ils sont attachés aux lèvres de leurs maîtres et avec quelle fidélité de mémoire ils recueillent leur enseignement.

L'organisation de la mosquée d'El Azhar rappelle à s'y méprendre celle de nos Universités du Moyen-Age, avec cette seule différence que les étudiants du Moyen-Age ne venaient guère à l'Université que pour y suivre les cours, tandis que les étudiants d'El Azhar ne quittent presque pas la mosquée. Dans les chaudes nuits d'été, ils dorment étendus sur les dalles de la grande cour, serrés les uns contre les autres et légèrement en-

veloppés de leurs robes de cotonnade. L'hiver, ils se retirent dans la mosquée elle-même qui leur sert de dortoir après leur avoir servi de salle d'étude. J'ai dit que leurs hardes étaient déposées dans des caisses grossières alignées contre les murs et que des marchands de comestibles étaient toujours là prêts à leur offrir les objets nécessaires à leur sobre nourriture. Le café et le tabac sont seuls interdits à El Azhar. Les étudiants riches préfèrent habiter, autour de la mosquée, les *okkels* et les caravansérails qui pullulent dans ce quartier latin d'un genre tout particulier. Mais les autres vivent à El Azhar; ils n'y paient rien pour la pension et pour l'écolage, ils sont, au contraire, entretenus aux frais de l'administration des *wakfs*, qui leur fait faire des distributions régulières d'aliments. C'est surtout pour faciliter ces distributions que les étudiants sont répartis dans des *riwaks*, ou salles, et des *harahs*, ou quartiers correspondant à leurs pays respectifs, suivant le système des nations distinctes tel qu'on le pratiquait dans nos Universités du Moyen-Age et tel qu'il subsiste encore dans certaines Universités d'Allemagne. Chaque *riwak* a son *cheik*, choisi par le *cheik* El Azhar, le chef de la mosquée et la plus haute autorité religieuse de l'Égypte, un nombre déterminé de *ferrachîn* ou domestiques, plus une vingtaine de barbiers. Cette administration nombreuse, mais très simple, suffit amplement à l'organisation matérielle d'une armée d'étudiants où la discipline se maintient sans au-

cune peine, grâce au sentiment de respect religieux dont tout le monde est animé. Les riwaks sont au nombre de trente et un, et les harahs de douze. Il suffit d'en parcourir la liste pour reconnaître jusqu'où s'étend le prestige d'El Azhar. A côté des riwaks turcs, syriens, égyptiens, algériens, tunisiens, marocains, on rencontre des riwaks de l'Afrique centrale et particulièrement du Bournou, de Bagdad et de la Mésopotamie, des Indous, du Kourdistan, du Darfour, du Souakin, du Sennaar, de Java, des villes saintes de la Mecque et de Médine, etc., etc. Les professeurs, divisés en cinq classes, sont au nombre de 314, qui appartiennent aux quatre rites orthodoxes de l'islamisme. Ils ne sont pas payés régulièrement, mais ils reçoivent des contributions volontaires et des dons de toute nature. Plusieurs, d'ailleurs, grâce à leur réputation de science et de vertu, sont appelés comme prédicateurs dans les autres mosquées ou comme professeurs dans des écoles supérieures du gouvernement; et cela leur assure des ressources moins précaires que celles dont ils jouissent à El Azhar.

Ce qui rappelle encore plus que l'organisation des étudiants le Moyen-Age ou les Universités allemandes, c'est le mode de nomination des professeurs. Jamais peut-être le fameux système des *privat docenten* n'a fleuri avec plus de franchise et d'étendue qu'à El Azhar, et, sous ce rapport, nos Facultés les plus brillantes auraient quelque chose à envier à la vieille mosquée mu-

sulmane. Le procédé imparfait des examens et des grades y est remplacé par une admirable concurrence. Lorsque les élèves ont suivi attentivement les leçons du maître, ils ont l'habitude de se réunir par groupes d'amis intimes pour répéter, dans une sorte de conférence, ce qui vient de leur être enseigné. Les plus habiles expliquent aux plus faibles ce que ces derniers ont mal compris ou n'ont pas compris du tout ; et il arrive souvent que dans ces exercices d'écoliers l'un des répétiteurs se sent tout à coup la vocation du professorat. Il n'avoue pas tout de suite sa secrète ambition, mais il continue à développer l'enseignement du maître devant ses camarades jusqu'à ce que ceux-ci, frappés de l'élégance de sa parole ou de la sûreté de sa doctrine, lui disent d'eux-mêmes : « Mais pour » quoi donc ne serais-tu pas un maître, toi aussi ? » Dès que cette parole est prononcée, l'aspirant au professorat va s'établir sous une colonne de la mosquée pour faire son apprentissage et essayer de réunir autour de lui de nombreux auditeurs ; ni les cheiks, ni les ulémas ne tentent de l'arrêter ; ils se fient au jugement commun, au temps et à l'expérience, bien sûrs que, si le jeune maître n'a pas de mérite sérieux et n'est que le produit de l'enthousiasme factice d'une coterie, son succès sera éphémère et que ses prétentions aboutiront à un éclatant échec. Mais quand il en est autrement, quand le cercle s'élargit autour du candidat, quand sa réputation prend une consistance réelle, à plusieurs reprises les cheiks se mêlent, sans affecta-

tion, sans appareil extérieur, aux disciples du nouveau professeur ; ils l'écoutent avec soin, et comme la méthode d'enseignement à El Azhar est la conférence, comme chaque auditeur peut poser librement des questions au maître, ils lui demandent, à l'exemple des étudiants ordinaires, des explications sur les points douteux, et l'interrogent sur les obscurités de sa doctrine. Il en résulte une joute oratoire et scientifique qui décide du sort du candidat. L'auditoire est juge : si le jeune savant reste court aux questions des cheiks, il tombe au milieu des railleries de ses camarades ; si, au contraire, il vient à bout de résoudre toutes les difficultés qu'on lui propose, l'acclamation générale assure et proclame son triomphe ; il n'a pas besoin d'autre grade pour prendre rang parmi les professeurs de la mosquée ; il devient maître en titre sans autre cérémonie ; on l'appelle désormais cheik, et il jouit de tous les privilèges du corps professoral.

Combien de pareils procédés de recrutement pour les professeurs rendraient fertile l'enseignement de la mosquée de El Azhar, si, par sa nature même, il n'était condamné à la plus complète, à la plus irrémédiable stérilité ! Les étudiants possèdent de leur côté une liberté qui pourrait être d'une fécondité merveilleuse. Aucun contrôle n'est exercé sur eux ; ils choisissent à leur gré les cours qu'ils doivent suivre, et, quand ils les ont choisis, personne ne s'occupe de savoir s'ils s'y montrent réguliers ou non, personne ne les empêche

d'aller de l'un à l'autre. Tout est laissé à l'initiative de leur esprit et de leur volonté. Par malheur, le plan d'études d'El Azhar est trop restreint pour qu'il puisse admettre les plus légères notions des sciences modernes. Il se divise en quatre sections principales, dont les deux premières comprennent les études préparatoires, la grammaire et la syntaxe. Le troisième degré, nommé *Aëlm el Tauhid*, ou science de l'unité de Dieu, s'occupe des qualités essentielles attribuées d'une part à la divinité, et de l'autre aux prophètes. Les qualités principales inhérentes à la divinité sont au nombre de treize : l'être, la préexistence, l'éternité, l'indépendance du hasard, l'autonomie, l'unité, la toute-puissance, la volonté, l'omni-science, la vie, l'ouïe, la vue et enfin la parole indépendante des lettres et des sons. La quatrième partie de l'enseignement comprend le droit proprement dit : *Aëlm et fiq* ; elle consiste uniquement dans l'étude machinale des interminables commentaires du Coran, qui servent d'explication aux *aiat* contenant les principes de la jurisprudence. En général, le fond de toute l'instruction supérieure arabe est l'exégèse du Coran, laquelle se divise en deux branches : l'interprétation appelée *tafsir*, portant sur les points douteux, et la tradition, nommée *hadith*. Pour donner une idée de l'importance de cette dernière, qui finit par accabler la mémoire et par étouffer l'intelligence des théologiens et des jurisconsultes mahométans, il suffira de dire que le traité d'Ibn-Magéh contient

plus de quatre mille traditions différentes, et que la collection d'El Bokari en contient plus de sept mille deux cent soixante-quinze. Ces grands ouvrages ont été résumés dans les manuels mis en vers, comme le *Jardin des racines grecques*, qui en rendent l'étude plus machinale et par suite plus abêtissante encore. La critique n'a rien à voir dans des traditions qui sont des dogmes; la mémoire seule doit les retenir; et il est impossible ou qu'elle ne succombe pas à cet effort prodigieux, ou qu'elle n'y prenne pas un développement exagéré au détriment des autres facultés de l'esprit.

A côté de cet enseignement tout spécial, El Azhar accueille également des cours plus littéraires : la rhétorique, l'éloquence, la prosodie, la lecture rythmique y sont professées d'une manière suffisante. Quant à la logique, seul débris de la philosophie antique qui ait survécu à la destruction générale des sciences païennes dans la grande Université musulmane, elle est enseignée au moyen d'un poème didactique appelé *Es Soultem*, ou l'Echelle, ce qui signifie que cette science sert de marchepied à toutes les autres, et d'un traité nommé *Issagougi*, rédigé par le cheik Athired-Din-el-Abhari, et qui n'est autre que la reproduction exacte de l'*Isagoge*, ou *Introduction à l'organon* du néo-platonicien Porphyre. C'est ce dernier ouvrage qui a surtout contribué à populariser en Orient la philosophie d'Aristote. Mais, hélas ! elle y est si peu comprise et si mal expli-

quée, qu'il ne manque pas à la mosquée d'El Azhar de professeurs convaincus que cette Introduction de Porphyre aux œuvres d'Aristote a été faite par un savant cheik du nom de *Issagougi*.

En dépit de ses qualités incontestables d'organisation, la mosquée d'El Azhar « la fleurie » ou « la florissante » ne peut donc que contribuer à arrêter le progrès du monde musulman vers la civilisation moderne. Beaucoup d'étudiants y séjournent toute leur vie; ils y entrent d'abord à l'école primaire pour y apprendre à lire, à copier et à réciter par cœur le Coran. Après avoir rompu par ce premier tour de force leur mémoire aux exercices les plus difficiles, ils vont de l'école primaire aux cours supérieurs; ils choisissent un professeur chargé de leur apprendre et de leur interpréter l'un des ouvrages qui composent l'enseignement élevé; ils suivent ses instructions tout le temps qu'il faut pour posséder cet ouvrage jusque dans ses moindres détails; puis, quand ils peuvent le réciter par cœur, ils obtiennent du maître un certificat, une *agazéh*, véritable *licentia docenti*, qui leur permet à leur tour d'enseigner la science qu'ils viennent d'acquérir. On comprend l'utilité de ces certificats pour un enseignement fondé tout entier sur l'autorité des interprètes et qui ne s'adresse qu'à la mémoire. Chaque tradition se perpétue de maître en maître; ils se la transmettent de l'un à l'autre avec une fidélité scrupuleuse; et l'on peut remonter pour la plupart d'entre elles, en suivant une généalogie abso-

lument certaine, jusqu'aux ansars ou compagnons de Mahomet. Mais tout professeur ne possède pas toutes les traditions ; chacun d'eux en garde un certain nombre, aussi grand que possible, mais nécessairement limité. Pendant le Moyen-Age musulman, les étudiants allaient d'une école à l'autre afin d'en réunir sans cesse de nouvelles, comme les étudiants allemands de nos jours passent par plusieurs Universités pour suivre dans chacune d'elles les cours des maîtres en renom. Les plus longs voyages ne leur coûtaient pas, lorsqu'il s'agissait de recevoir d'une bouche autorisée une tradition authentique. C'est ainsi que Makrizi avait suivi les leçons de plus de six cents professeurs ; Al Mizzi, de plus de mille ; Al Dahabi, de plus de douze cents. Aujourd'hui que presque tous les grands foyers de science musulmane sont éteints, les étudiants ont peu d'intérêt à quitter El Azhar ; c'est pour cela qu'ils y restent souvent leur vie entière, allant de professeurs en professeurs, recueillant la tradition dont chacun d'eux est le gardien, obtenant sans cesse de nouveaux certificats qui attestent l'étendue et la variété de leurs études. Parfois des cheiks, des imans, des cadis qui ont depuis longtemps quitté la mosquée y reviennent aussi chercher de nouveaux certificats. Voilà pourquoi l'étudiant à barbe blanche y coudoie le bambin de quatre ou cinq ans balbutiant à peine quelques versets du Coran ! On fait à El Azhar de l'art pour l'art, de la science pour la science, et nul ne se lasse d'y rester ou d'y

revenir, car tout auditeur, si savant qu'il soit, y trouve toujours une vérité nouvelle et incontestable, puisqu'elle descend en droite ligne du Prophète, à emmagasiner dans l'inépuisable trésor de sa mémoire.

On le voit, El Azhar est une des institutions les plus curieuses de l'islamisme, l'une de celles surtout qui font le mieux comprendre comment le mahométisme, après avoir donné à l'esprit humain un brillant essor, s'est en quelque sorte arrêté et figé pour toujours dans un moule trop restreint pour que la civilisation moderne pût s'y développer à l'aise et y porter tous ses fruits. Elle a épuisé sa force vitale, elle est un fragement curieux du Moyen-Age; mais, si elle ne se transforme pas de fond en comble, elle ne peut avoir aucun avenir. Il y a cependant quelque chose de grand en elle, et, de nos jours où l'on aime tant les documents, on ne saurait trop étudier ce document historique qui témoigne d'un passé glorieux. Comme œuvre architecturale, la mosquée d'El Azhar n'a rien de bien remarquable; comme dernier spécimen d'un monde qui s'écroule, du moins en Europe et sur les côtes méditerranéennes de l'Asie et de l'Afrique, elle est au contraire digne du plus grand intérêt. Le spectacle de ces milliers d'étudiants multicolores mêlés à ces innombrables colonnes de marbres est d'ailleurs d'un admirable effet pittoresque. C'est à la mosquée d'El Azhar surtout qu'il est beau de voir la prière arabe: là, une foi ardente, invincible et relativement éclair-

rée anime une multitude d'hommes et d'enfants de tout âge qui s'inclinent, s'agenouillent, se prosternent en cadence tandis que les mouezzims font retentir du haut des minarets l'étrange et poétique mélodie de l'appel à la prière. Ces masses compactes exécutent tous les mouvements réglementaires avec une régularité qui n'a rien d'automatique, car on sent en quelque sorte les âmes sous ces corps agités. La science et la théologie musulmanes sont vouées à une ruine inévitable; déjà les écoles du gouvernement où sont exposées les principales connaissances modernes font une rude concurrence à El Azhar; les cheiks eux-mêmes s'y rendent en assez grand nombre. Mais la religion musulmane, la croyance au Dieu unique et à son Prophète ne sont prêtes à disparaître ni de l'Egypte, ni du reste du monde. La mosquée d'El Azhar aura subi des révolutions profondes, son système d'enseignement aura été bouleversé en entier, ses vieilles traditions auront été interrompues depuis longtemps, qu'on y entendra encore la voix du mouezzim s'écrier sur un modelent et passionné: « *La ilaha ill Allah!* » tandis qu'une pieuse multitude s'inclinera avec émotion sous le vent de la prière et de la foi!

CHAPITRE XXV.

LE DÉPART.

Lorsqu'on quitte le Caire après un séjour de plusieurs mois, on éprouve une impression de profonde tristesse. Des milliers de souvenirs s'agitent dans l'esprit, des images innombrables s'embrouillent dans la mémoire et y produisent une sorte d'étourdissement. La route du Caire à Alexandrie fait défiler une dernière fois devant les yeux tous les tableaux de l'Égypte ; villages de boue, bois de palmiers, groupes élégants de fellahs, lignes fuyantes du désert se perdant dans un ciel merveilleusement pur. Pour peu que le temps soit beau, on s'embarque à Alexandrie sur une mer dont les flots bleus sont tellement reposés qu'on les prendrait plutôt pour un lac que pour une mer. Pendant un jour ou deux encore, la moiteur et la transparence de l'atmosphère, la vivacité de la lumière qui colore les

nuages de teintes ardentes rappellent l'Orient, puis tous les tons s'assoupissent, tous les reflets s'affaiblissent ou s'éteignent : on reconnaît l'Europe ! Il faudrait avoir bien peu de poésie dans l'âme pour n'en éprouver aucun chagrin. Les mirages de la rive orientale sont parfois aussi charmants que les mirages du désert : Qui pourrait les voir s'effacer sans regrets ?

Je le répète cependant, la première impression qu'on ressent en quittant l'Égypte manque de netteté. On croit sortir d'un rêve qui disparaît peu à peu à mesure que le bateau vogue vers le Nord. On est encore tout ébloui par la clarté des paysages égyptiens lorsqu'on se retrouve en face des paysages européens, et cela produit la sensation aveuglante qu'on éprouve lorsque s'éteint une illumination de féerie. L'œil a besoin d'une nouvelle éducation pour s'habituer aux teintes discrètes, presque sombres de nos climats occidentaux. Il est encore plus difficile de mettre de l'ordre dans ses idées, de classer les observations qu'on a faites. Chacune d'elles avait paru d'abord inoubliable, mais en fin de compte elles sont trop nombreuses et trop variées pour ne pas se nuire les unes aux autres. L'Égypte est une si riche contrée sous tous rapports ; elle offre une moisson si abondante de traits de mœurs, de souvenirs historiques, de réflexions philosophiques ou politiques, etc., etc. ; elle ébranle si fortement l'imagination et donne une si vive secousse à l'esprit qu'il faudrait, non des mois, mais des

années pour la connaître d'une manière sérieuse. Enfin, comment passer sans transition de la douceur et de la liberté complètes de l'existence égyptienne aux coutumes gênantes de l'Europe, sans ressentir quelque ennui? Ce n'est pas impunément qu'on reste de longues journées étendu avec nonchalance sur des divans orientaux, et qu'on se retrouve ensuite sur nos fauteuils et sur nos chaises d'Occident : il semble alors qu'on soit emprisonné dans ces appareils qui mettent les membres à la plus désagréable torture.

J'ai peut-être ressenti beaucoup moins que d'autres ces sensations vagues et multipliées du départ. Toute une partie de l'Égypte, tout un côté de cette admirable contrée était resté caché presque complètement pour moi. Je n'avais été ni à Karnac, ni à Thèbes, ni à Philœ; et c'est en simple curieux que j'avais visité les Pyramides, Memphis, Héliopolis, Sâh, tous les monuments de l'antique Égypte qui sont situés dans les environs même du Caire. Je n'avais pas fouillé les cendres des gigantesques sociétés dont les débris attestent encore l'extraordinaire puissance; la pensée ne m'était pas venue de chercher à retrouver les traces de cette civilisation, prodigieuse dans ses manifestations extérieures, qui construisait les pyramides, creusait les hypogées, taillait dans le roc des sphinx immenses, élevait les obélisques, soulevait hardiment des blocs que nous avons de la peine à remuer avec nos engins les plus énergiques, puis, unissant la grâce à la force, décorait ses

énormes monuments de légères hiéroglyphes dont le dessin et la couleur sont si admirablement conservés qu'on les prendrait pour des processions d'êtres vivants se déroulant sur des ruines colossales. La science des origines égyptiennes a fait aujourd'hui de tels progrès qu'il n'est plus possible de s'en occuper en amateur : il faut s'y consacrer tout entier ou en accepter les résultats tels que l'érudition nous les livre sans prétendre les contrôler par des observations personnelles. Heureusement, le rôle de l'Égypte ne finit pas avec les dynasties des Pharaons, et il n'est pas nécessaire de remonter à l'aurore, encore bien obscure, de son histoire, pour trouver en elle un merveilleux champ d'étude. Après avoir initié la Grèce à la science et à la philosophie, après avoir été le foyer où s'est allumé la lumière dont le monde antique a été éclairé, réchauffé, elle s'est, il est vrai, éteinte comme un feu dont les aliments auraient été transportés ailleurs. Mais, quand la Grèce s'est éteinte à son tour, c'est sur le rivage de l'Égypte, c'est à Alexandrie qu'a brillé une nouvelle flamme qui devait peu à peu se répandre sur l'Europe pour dissiper la nuit de la barbarie. Chassés de leurs trop étroites frontières par ce besoin d'aventure, par cet instinct poétique, par cette ardeur religieuse et par ce goût belliqueux qui allaient les rendre un instant maîtres de l'univers, les Arabes rencontrèrent dès leurs premiers pas Alexandrie. Le hasard décida de leur avenir. Subitement épris d'une civilisation dont leur esprit

délicat et leur ardente imagination comprit d'emblée la grandeur, ils en saisirent le flambeau dans leurs mains guerrières pour le porter droit devant eux jusqu'aux pieds des Pyrénées et même au-delà. Ainsi l'Égypte, qui avait été le berceau de la science humaine, a été en quelque sorte le trait-d'union qui a permis à cette science de passer, sans se perdre, du monde antique au monde moderne.

Ce sont les Arabes qui ont servi d'agents à cette évolution, et ce sera leur éternel honneur d'avoir rempli avec éclat une aussi grande mission historique. Au lieu de tomber en barbares, comme les diverses races guerrières, sur des contrées fécondées par la civilisation gréco-latine, ils y sont arrivés en vainqueurs éclairés, capables de continuer les traditions de l'antiquité, de les développer même avec une admirable souplesse d'esprit. Je ne sais s'il existe dans l'histoire un phénomène aussi étrange que la rapidité de l'extension de l'islamisme. A l'apparition de Mahomet, l'Arabie était plus divisée que l'Italie dans les premières années de la puissance romaine. Rome a mis cinq ou six siècles pour créer l'unité italienne et pour conquérir le monde. Quelques années suffirent à Mahomet pour réunir tous les Arabes sous le même drapeau, et Omar put déjà les lancer à la conquête de l'Univers. Vingt ans après la mort du Prophète, la Perse, la Syrie, l'Égypte, le nord de l'Afrique sont, non seulement conquis, mais assimilés. Le flot de l'invasion musulmane monte de plus en plus, il gagne l'Espagne, il passe les

Pyrénées, il vient se briser à Poitiers. Tout cela ne demande que soixante ou quatre-vingts ans ; et cependant cette conquête presque instantanée est si solide, elle pénètre si profondément les populations sur lesquelles elle s'étend qu'il faudra des siècles pour la faire reculer, et que, si on est parvenu après de prodigieux efforts à l'extirper de l'Europe, on ne l'a point encore arrachée de l'Asie et de l'Afrique, où la dégénérescence politique de la race arabe n'a pas entraîné la chute de l'islamisme.

C'est dans les lacunes aussi bien que dans les qualités du génie arabe qu'il faut chercher l'explication d'un événement historique qui frappe au premier abord d'un profond étonnement. Doués à un degré prodigieux des facultés fines de l'esprit, les arabes manquent totalement de facultés fortes. Nul ne s'assimile plus rapidement qu'eux les opérations les plus compliquées des sciences, mais les idées simples qui leur servent de fondement, pour peu qu'elles soient nouvelles et originales, leur restent étrangères. Absolument dépourvus d'invention, ils n'ont rien créé ni en religion, ni en philosophie, ni en mathématique, ni en art ; ils se sont contentés de tout perfectionner en développant les détails et les côtés brillants des choses, sans remonter jamais aux principes pour les contrôler, les adopter ou les rejeter suivant le degré d'évidence qui est en eux. Leur œuvre par excellence, le Coran, n'est qu'un composé de la Bible et de l'Évangile, composé, rajeuni au moyen d'une

forme poétique appropriée aux instincts de leur race, mais dépouillée des dogmes profonds et de la métaphysique féconde qui ont fait des deux titres juif et chrétien l'aliment le plus parfait de la pensée religieuse. Au moment où le Coran a pénétré dans le nord de l'Afrique, un christianisme médiocre s'y alliait tant bien que mal aux derniers vestiges de la philosophie antique. Ne brusquant pas les mœurs du pays, apportant une religion très-sommaire et nullement en contradiction avec le spiritualisme grec et le christianisme africain, les arabes n'ont rencontré dans les esprits aucune de ces résistances qui rendent presque toujours précaires les succès de la force. Pourvu qu'on adoptât leurs formules religieuses, lesquelles étaient trop vagues et trop évidentes pour qu'il y eût beaucoup d'intérêt à les repousser, ils ne demandaient pas d'autre preuve de soumission. Quant à eux, ils montraient une bonne volonté aussi grande que celle qu'ils réclamaient des autres : ils se mettaient sans hésiter à l'école des savants et des philosophes du monde antique. Cette civilisation Arabe si vantée et à quelques égards si digne des éloges qu'on lui a prodigués, qu'a-t-elle produit d'original, quel pas nouveau a-t-elle fait faire à l'esprit humain ? En astronomie, elle a porté au dernier degré du perfectionnement possible le système de Ptolémée, mais sans oser jamais le soumettre à la moindre critique ; en philosophie, elle est restée continuellement sous la maîtrise d'Aris-

tote et a eu l'honneur d'inaugurer la scholastique, mais elle n'a rien enfanté qui ressemblât à l'initiative hardie d'un Descartes ou au bon sens admirable d'un Locke ; en médecine, elle a développé les préceptes de Gallien sans parvenir jamais à atteindre l'idée de l'observation physiologique directe ; en un mot, dans toutes les branches des connaissances humaines, elle n'a été que le prolongement brillant, mais servile de la science antique. D'une fécondité infinie en découvertes secondaires, en subtilités théoriques et en déductions logiques, elle n'est jamais sortie du cercle restreint où elle s'était enfermée immédiatement après la prise d'Alexandrie. Trouvant au sortir du désert, dès son premier effort pour s'emparer de l'hégémonie du monde, le dépôt précieux d'une science toute faite, elle a eu la gloire de le conserver, elle ne l'a pas renouvelé. C'est par là qu'elle s'est imposée sans trop de peine à des nations auxquelles elle ne demandait de modifier en rien leur nature d'esprit. L'inondation arabe a couvert les côtes de la Méditerranée d'une eau débordée, mais peu profonde, qui s'est étendue dans toutes les directions sans se creuser nulle part un lit où elle restât pure de tout mélange.

Héritière de la civilisation antique, c'est donc à son passage en Egypte que la civilisation arabe a dû de prendre la forme qu'elle a conservée pendant des siècles et qui, au milieu d'une Europe livrée aux barbares, l'a fait briller longtemps d'un magnifique éclat. Mais si elle n'a rien introduit

de nouveau dans le monde moderne, en ce qui concerne les sciences, il n'en est pas de même en ce qui concerne les arts, ou plutôt un art, celui de l'architecture, car la sculpture et la peinture lui sont interdites et la musique ne lui convient pas. Est-ce à dire que le génie arabe ait fait autre chose en architecture qu'en philosophie, en astronomie ou en médecine? A-t-il inventé une forme nouvelle? Ne s'est-il pas contenté plutôt de développer une forme déjà trouvée et d'en tirer les effets les plus variés? A le bien prendre, l'art arabe n'est que le prolongement de l'art persan, comme la science arabe n'est que le prolongement de la science grecque. Mais la science grecque existait en Europe et en Afrique avant les Arabes, tandis que ce sont eux qui y ont apporté l'art nouveau. Nous en ignorions les origines, nous avons cru qu'ils en étaient les véritables créateurs. Les monuments du Caire, de Sicile et d'Espagne ne ressemblaient à rien de ce que l'antiquité avait produit et ils valent en leur genre ce qu'elle a produit de plus exquis. On y trouverait sans peine une nouvelle preuve de cette nature particulière du génie arabe qui pousse jusqu'à l'extrême perfection l'art des détails sans imaginer jamais des combinaisons de lignes originales, quoique la pierre y soit ciselée en ornements aussi compliqués que les commentaires subtils, dont les philosophes arabes ont encadré la pensée d'un Aristote ou d'un Porphyre. Ce qui est un défaut dans les sciences est d'ailleurs

un mérite dans les arts. L'œil et l'esprit aiment à s'égarer sans cesse dans les dentelles de pierre des mosquées du Caire, dans les dessins innombrables, dans les colorations multicolores de leurs plafonds, dans les décors de toutes sortes qui les couvrent et qui les parent. L'admiration n'aboutit jamais à la lassitude parce que le spectacle est sans cesse nouveau. Si beaux que soient les monuments grecs et les chefs-d'œuvre de la peinture italienne, à force de les voir on finit par les connaître si bien qu'on n'y fait plus aucune découverte et que l'impression qu'ils causent recommence sans se renouveler. Il n'en est pas de même de l'architecture arabe. Il faudrait des années pour en saisir toutes les finesses ; ils changent d'aspect d'ailleurs suivant les heures du jour, suivant le lieu d'où on les contemple, suivant qu'on les regarde de près ou de loin ; comme ils n'ont point de forme déterminée, comme ils sont le produit d'une fantaisie toujours libre de ses caprices, on y va perpétuellement de surprises en surprises et l'imagination de l'observateur peut s'y donner aussi complètement carrière que l'a fait celle de l'art.

On est donc en droit de dire, qu'à part leur architecture qu'ils y ont apportée, les Arabes ont presque tout pris à l'Égypte et que cette contrée merveilleusement féconde à été pour eux ce qu'elle avait été déjà pour les Grecs, la grande initiatrice de la civilisation. Mais son rôle historique se termine là. Les Turcs qui l'ont conquise après les

Arabes, les Mamelukes qui l'ont dominée après les Turcs l'ont réduite à une déplorable stérilité. L'admirable manifestation d'art qui s'était produite sous la domination arabe s'est arrêtée comme tout le reste, et durant de longs siècles la vallée du Nil n'a connu que les tristesses avilissantes d'un régime de féodalité militaire qui l'avait réduite moralement et matériellement à la plus affreuse misère. L'expédition française l'a délivrée de ce régime, que Méhémét-Ali n'aurait jamais détruit si Bonaparte ne l'avait point ébranlé jusque dans ses fondements. Depuis lors, l'Égypte suit des destinées nouvelles. Seule de toutes les nations musulmanes de l'Orient, elle a voulu essayer de devenir une nation à civilisation européenne, et, si elle a rencontré dans cette entreprise des mécomptes singulièrement cruels, il ne serait pas juste de dire qu'elle y ait complètement échoué. Ses progrès paraissent immenses lorsqu'on les juge en se reportant au point de départ. Il est possible que les hasards des événements contemporains viennent l'arrêter tout à coup dans son développement normal pour la soumettre à une nouvelle conquête : ce serait un grand malheur pour elle et pour tout le monde. L'expérience qu'elle tente aura, s'il réussit, une influence trop grande sur l'avenir de l'Orient tout entier, pour qu'il ne soit pas à désirer qu'il réussisse en effet pleinement. Le jour où il serait démontré qu'une nation orientale peut s'élever à la vie moderne, avec le concours moral de l'Europe, mais sans

aliéner entre les mains de personne son indépendance individuelle, bien des dangers qui menacent aujourd'hui le monde seraient écartés. Et quant à nous, Français, qui avons été jusqu'ici les alliés les plus fidèles de l'Égypte, et qui avons réussi à implanter chez elle nos idées, notre langue, notre administration, nos coutumes et nos sentiments, pouvons-nous désirer autre chose que de voir un pays d'où la civilisation est partie deux fois pour se répandre en Occident remplir une mission du même genre, dans une direction opposée, et devenir l'avant-garde de la civilisation européenne en Orient ?

FIN.

TABLE

	Pages
CHAPITRE I. — De Marseille à Alexandrie . . .	1
— II. — Alexandrie.	16
— III. — Le Canal Mahmoudiéh. — L'Herbe. — Les Jardins d'Egypte. — d'Alexandrie au Caire	29
— IV. — Le Caire.	42
— V. — Le Caire (suite)	57
— VI. — Le Caire (suite)	73
— VII. — Boulacq. — Les Bains. — Les Fellahines. — Les Enterre- ments. — La Circoncision et le Mariage	91
— VIII. — Les Tombeaux des Kalifes . . .	106
— IX. — Les Mosquées.	118
— X. — Promenades autour du Caire. — Anes et âniers. — Ghizéh. — Fostatt. — Matarieh. — Hélio- polis. — Les Pyramides. — Saqqarah. — La Pluie.	134
— XI. — La vie au Caire. — L'Esclavage. Mohamed-el-Hindy. — La vie parisienne en Egypte sous Ismail Pacha. — Les Arts.	149
— XII. — La Tolérance. — Les Derviches .	161

CHAPITRE XIII. — Le Retour du Tapis de la Mecque.	
	— Le Dosseh. 175
— XIV.	— L'anniversaire de la mort d'Hussein 190
— XV.	— La Nature en Egypte. — Le Nil . 205
— XVI.	— Syout 222
— XVII.	— Ismaïlia. — Le Désert. — Arrivée chez le Cheik Séoud 236
— XVIII.	— Une nuit sous la tente. — San. — Lac Menzaléh. — Port- Saïd 252
— XIX.	— Le Fellah. 265
— XX.	— Une plantation en Egypte et un village arabe 281
— XXI.	— Le Gouvernement. — La Classe dominante 298
— XXII.	— Les Européens. 314
— XXIII.	— Les Écoles. 328
— XXIV.	— La Mosquée d'El Azhar . . . 341
— XXV.	— Le Départ 355